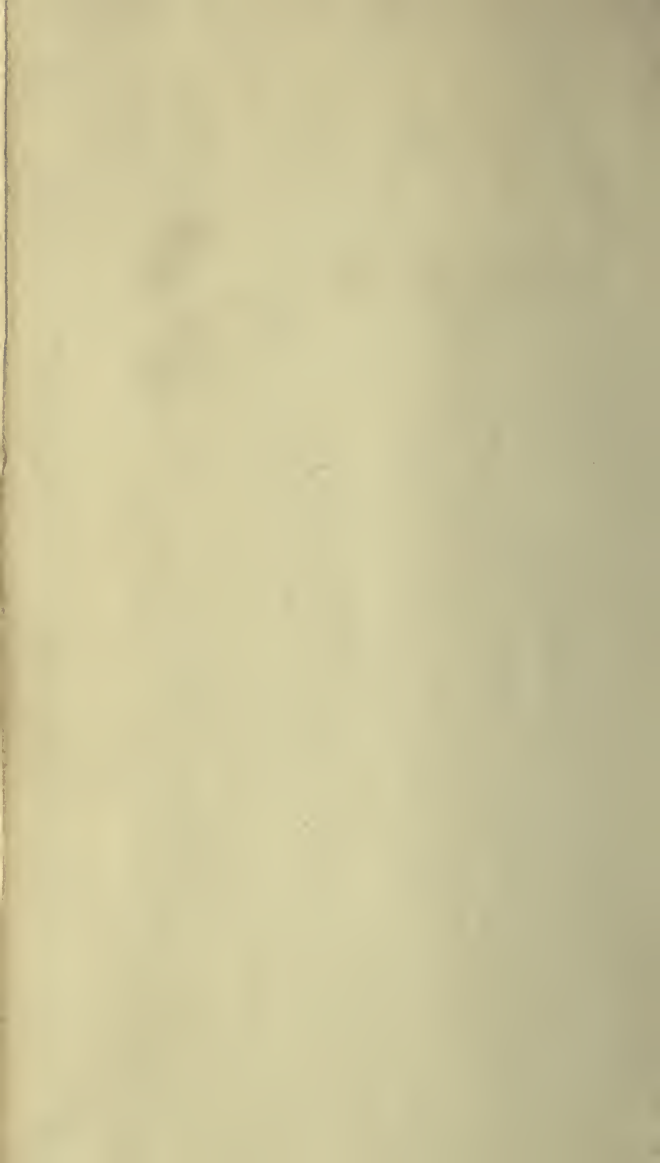


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01627428 4

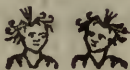


BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre langue; avec des
Anecdotes & des Notices historiques & cri-
tiques, concernant les Auteurs ou leurs
Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages
du temps, les circonstances particulieres
& relatives, & les personnages connus;
déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE, 1775.



A P A R I S.

U BUREAU, & chez DEMONVILLE, Impri-
meur-Libraire de l'Académie Française, rue
S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

209670
4. 3. 27

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSITAIRE

DES SCIENCES

DE PARIS

PARIS

1777

1777

1777

1777

1777

1777

1777

1777



1777

1777

1777

1777

1777



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

NOVEMBRE 1775.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS TRADUITS DU GREC ET
DU LATIN.

*Les Amours de Leucippe & de Clitophon,
traduits du Grec d'Achille Tatius.*

SUIDAS nous apprend que Tatius étoit Alexandrin, & qu'il vécut après l'établissement du Christianisme. Le Sçavant Sanmaise, qui a écrit sur cet Auteur Grec, rend incertains, par ses conjectures, & le temps où il florissoit, & le pays où il

A iij

est né ; mais il nous paroît que Suidas , qui étoit Grec , & qui a sur Saumaïse le droit d'ancienneté doit en être cru. Voici ce qu'il dit dans son Dictionnaire : *Achille Tatius a décrit, en huit Livres, les Amours de Leucippe & de Clitophon. Il embrassa la Religion Chrétienne , & devint Evêque.*

Jerôme Commelin tira ce Roman de la Bibliothèque Palatine , pour le donner au Public. Annibal Crucius, Milanois , le traduisit en Latin ; & Belleforêt l'a , depuis , traduit du Latin en François. Ce dernier connut si peu l'Auteur original , qu'il a constamment estropié son nom , écrivant par-tout *Statius* , pour *Tatius*. Au reste , sa Traduction est plus littérale qu'une autre de M. du Perron de Cassera , qui lui est postérieure ; mais elle est aussi moins agréable à lire.

Les mœurs sont peu respectées dans ce Roman. C'étoit le défaut & l'habitude des Grecs. Nous avons adonci , autant qu'il étoit possible, les idées & les expressions. A ce défaut près , l'Ouvrage se fait lire avec plaisir ; il inspire même de l'intérêt. L'Empereur Léon VI , surnommé le Philosophe , en faisoit cas ; nous avons de lui une Epigramme en vers , faussement attribuée à Photius. Elle est en dix vers , & a été traduite. En voici la Traduction :

Ce Livre nous fait voir une vive peinture
Des tourmens amoureux que Clitophon endure ;
L'admirable Leucippe , à nos yeux étonnés ,
Offre un cœur qui résiste aux destins mutinés ,
Une vertu constante , une austère sagesse
Inaccessible aux traits de la moindre foiblesse :
L'esclavage , les coups , l'appareil de la mort ,
S'unissent pour la vaincre , & font un vain effort.
Toi qui veux te couvrir d'une semblable gloire ,
Lis attentivement la fin de cette histoire ;
Après mille malheurs , ces amans sont heureux.
Le mérite est toujours couronné par les Dieux.

L'Auteur feint que, jété par la tempête
sur les côtes de Sidon , il y lie connois-
sance & conversation avec un jeune hom-
me bien fait, qui lui raconte ses aventu-
res. Nous laisserons parler le Héros même
du Roman, comme fait Tatus; nous con-
tentant de réduire & de resserrer son récit.

Ma famille est Phénicienne d'origine ;
Tyr est ma patrie. Je m'appelle Clito-
phon ; & l'auteur de mes jours Hippias.
Sostrate, mon oncle, est son frère du côté
paternel ; mais ils sortent de deux mères
différentes : celle de Sostrate étoit Bizan-
tine , & celle d'Hippias Tyrienne.

Mon père a fixé son séjour dans la ville de Tyr ; Sostrate demeure à Bizance, où l'attachent les grands biens que sa mère lui a laissés en partage. Jamais je n'ai vu la mienne. Une mort prématurée me l'enleva pendant que j'étois au berceau. Quelque temps après mon père épousa une seconde femme, dont il eut une fille, nommée Calligone, qu'il vouloit unir à mon sort, (*conformément à l'usage des Tyriens & de plusieurs autres peuples Orientaux, chez qui les frères & les sœurs se marioient sans scrupule lorsqu'ils ne venoient pas de la même mère.*) Le destin, plus puissant que les hommes, me préparoit un autre hymenée. J'étois parvenu à dix-neuf ans ; & l'on se préparoit à célébrer mes noces, lorsqu'Hippias, mon père, reçut de mon oncle Sostrate une lettre conçue, à peu-près, en ces termes :

« Mon cher frère, je vous envoie ma
» fille Leucippe & Panthie mon épouse.
» La guerre que les Thraces déclarèrent
» aux Bizantins, m'oblige à vous confier
» ces gages de ma tendresse. Conservez-
» les moi précieusement jusqu'au retour
» de la paix. Adieu ! »

Ayant lu cette lettre, mon père se ren-

dit promptement au port. Peu de temps après il revint avec un grand nombre de domestiques, qui suivoient la femme & la fille de Sostrate. Cette jeune personne attiroit les regards par la magnificence de ses habits, & encore plus par l'éclat de ses charmes. Sa taille étoit noble, dégagée; & bien prise; ses yeux fiers, sans rudesse, ses cheveux blonds & frisés; ses sourcils noirs; son visage d'une extrême blancheur, excepté vers le milieu des joues, où la nature s'étoit plu à étendre une couche de vermillon plus vif que la pourpre de Lydie ne le paroît sur l'ivoire. Enfin, ses lèvres ressembloient à une rose qui commence à s'épanouir.

Mon repos & ma liberté ne purent tenir contre tant de charmes. Admirer Leucippe, contempler ses appas avec une profonde surprise, exprimer le feu de mon âme par celui de mes regards, craindre qu'on ne remarquât mon trouble, ouvrir la bouche pour parler, & ne rien dire; trembler & palpiter sans en savoir la cause, tout cela ne fut pour moi que l'ouvrage d'un moment. Je m'efforçois à détourner mes yeux de cet objet vainqueur; mais ils reprenoient toujours la même route

malgré moi : il fallut enfin céder. Les Dames furent conduites dans un appartement préparé pour elles. Lorsque l'heure du souper vint, nous nous mîmes à table : on nous plaça, Leucippe & moi, vis-à-vis l'un de l'autre. Pendant tout le repas mes yeux demeurèrent attachés sur cet objet ; je n'agissois, je ne parlois que pour attirer les siens sur moi. Le plaisir de lui dérober quelques regards, me tint lieu de souper. Lorsqu'on se fut levé, mon père ayant fait appeler un jeune esclave qui jouoit parfaitement du luth, lui ordonna de divertir la compagnie. L'esclave obéit, & joignant la douceur de sa voix aux accords de son instrument mélodieux, il chanta l'amour d'Apollon pour Daphné. Cette chanson anima encore plus la flamme de mon cœur.

La nuit avançoit : les Dames nous quittèrent. Enivré d'amour, & plein de l'image de Leucippe, je me retirai dans ma chambre, où mon trouble ne me permit pas de m'abandonner au sommeil. Le silence, les ténèbres & l'oisiveté irritent les blessures d'un cœur tendre ; l'ame, concentrée dans sa sphère, tourne toute

son activité contre elle-même ; elle s'afflige, elle se tourmente ; nulle distraction ne vient la secourir. Au lieu que pendant le jour les oreilles & les yeux, amusés par différens objets, suspendent nos plus vifs chagrins, émoussent la pointe de nos inquiétudes, & ne nous laissent pas le temps de songer que nous souffrons. Je faisois alors, pour la première fois de ma vie, une triste expérience de cette vérité : jamais agitation ne fut pareille à la mienne. Mon cœur n'étoit pas encore accoutumé aux passions violentes ; & par cette raison, il en ressentoit plus douloureusement les atteintes. Enfin vers le retour de l'aurore, le sommeil eut pitié de moi, & me donna quelques soulagemens ; mais il n'eut pas la force d'arracher Leucippe de ma mémoire. Mille fantômes légers me la représentoient en songe. Je lui parlois ; je jouois avec elle, nous mangions ensemble ; il me sembloit que je dérobois un baiser sur ses lèvres, & cette illusion me procuroit un plaisir réel. Un domestique vint m'éveiller dans ce moment flatteur. Je me levai, en maudissant l'importun qui me privoit d'une erreur si douce.

Sans prendre conseil de ma volonté mes pas me conduisirent dans une salle voisine de l'appartement des Dames. Leur porte étoit entr'ouverte ; j'apperçus Leucippe qui étoit levée. Elle pouvoit aussi me voir ; & c'est ce que je desirois. J'affectai de me promener en lisant un livre ; mais de temps en temps je levois doucement les yeux pour contempler ma déesse ; chaque instant redoubloit mon ardeur. Je buvois à longs traits un poison qui me charmoit , & je sortis de ce lieu cent fois plus amoureux que je n'y étois entré.

J'avois un parent nommé Clinias , qui étoit plus âgé que moi de deux ans. La mort lui avoit enlevé son père & sa mère. Comme sa conduite ne dépendoit que de lui seul , la liberté dont il jouissoit , lui avoit acquis de l'expérience & de l'usage du monde. Je résolus de le consulter sur ma passion, & je lui en fis un tableau, qui ne pouvoit manquer de lui paroître ridicule. Oui , lui disois-je, je suis transporté d'amour. Les douceurs du sommeil sont un bien que je ne connois plus. Leucippe est sans cesse devant mes yeux & dans ma pensée. La source de mon mal vit avec moi dans la maison de mon père ; ainsi

je ne guérirai jamais. En vérité, mon cher^{me} me dit alors Clinias, il faut que votre raison s'égare pour parler de la sorte. Tout vous rit, tout vous est favorable; vous n'avez besoin ni de messagers, ni de confidens. La fortune s'est chargée des frais de votre bonheur; elle vous amène votre maîtresse jusques chez vous. Peut-on jouir d'un sort plus propice? Je vous prédis que le succès répondra bientôt à vos desirs. L'habitude est persuasive; elle apprivoise bientôt les femmes. L'égalité d'âge est encore un grand point pour lier les cœurs. Vous êtes à peu près de l'âge de Leucippe. Enfin vous l'aimez; & pour exciter à l'amour, il n'est point de filtre plus puissant que l'amour même, sur-tout lorsqu'on s'attache à la jeunesse, que l'ardeur de son printemps & l'instinct de la nature poussent déjà vers le but où nous souhaitons de la conduire. Ainsi, la première chose que je vous recommande, c'est de ne rien épargner pour convaincre Leucippe des sentimens que vous inspirent ses charmes; & si son esprit n'est point préoccupé de quelque autre inclination, vous verrez qu'elle ne tardera pas à vous rendre tendresse pour tendresse.

Mais, dis-je à Clinias, que dois-je faire pour exécuter votre conseil? Quel biais, quel stratagème mettrai-je en usage pour parvenir au bonheur où j'aspire? L'amour lui-même est un grand maître, me répondit-il, & vous n'aurez bientôt plus besoin de précepteur. Voici toutefois quelques maximes générales: gardez-vous, lorsque vous serez aimé, de vous livrer trop à la fougue de vos desirs, & sur-tout de les exprimer sans précaution. Le cœur des belles est fait comme le nôtre; mais leurs oreilles sont timides, & sur-tout celles des jeunes personnes. Il est des aveux plus flatteurs, & des expressions plus touchantes dans des mouvemens qui ne sont que tendres. Lorsque dans un tête-à-tête vos soins l'auront émue, lorsque ses yeux découvriront aux vôtres l'ardeur qui la consume, prenez un baiser sur sa bouche. Le baiser d'un amant exprime ses besoins avec assez d'éloquence; c'est une sommation pressante auprès d'une beauté qui capitule, & une prière respectueuse auprès de celle qui se défend. Au surplus, souvenez-vous que les filles aiment mieux paroître céder à notre force qu'à leur foiblesse. Leur gloire expirante trouve son

excuse dans une douce violence, qui semble leur arracher ce qu'elles nous donnent. Ainsi, quoique Leucippe vous résiste, ne vous arrêtez pas ; mais seulement observez de quel art elle repoussera vos efforts amoureux. Il faut user en ceci d'une extrême prudence ; si vous voyez qu'une véritable colère l'anime, & qu'elle persiste opiniâtement à vous rebuter, modérez-vous, faites succéder la soumission à l'audace, & ne ruinez pas vos affaires par trop de précipitation. Le moment n'est pas encore venu ; il viendra tôt ou tard : votre constance le fera naître.

De retour au logis, mon amour me conduisit à l'appartement de Leucippe. Je la trouvai qui, mariant sa voix aux accords de son luth, célébroit les charmes de la rose. En l'écoutant, il me sembloit voir cette fleur sur ses lèvres. Mes oreilles & mes regards étoient occupés si délicieusement, que mon cœur suffisoit à peine au plaisir qu'il ressentoit. Lorsqu'il fut temps de souper, mon père fit servir un festin magnifique à l'honneur de Bacchus le Vendangeur, dont on célébroit la fête. A mesure que nous buvions ; mon cœur s'échauffoit. J'attachois ma vue sur le

visage de Leucippe, avec une liberté qui exprimoit mes desirs sans aucun ménagement. L'Amour & Bacchus sont deux divinités violentes ; l'un allume le feu, l'autre l'entretient & l'anime. Leucippe découvrit dans mes yeux le secret de mon ame ; les siens s'enhardirent à me considérer plus attentivement qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Nous nous en tîmes pendant quelques jours à ce commerce muet de regards tendres & passionnés.

Enfin, j'eus recours à Satyrus, mon serviteur affidé, & je le priai d'employer quelque heureux stratagème pour hâter l'accomplissement de mes desirs. La fortune vous protège, me dit-il ; car Clio, qui est la fille-de-chambre de votre maîtresse, vit en bonne intelligence avec moi. J'arrangerai si bien les choses, qu'elle vous prêtera son entremise.

Ce jour même, errant dans le jardin, j'y rencontrai Leucippe. D'abord je pâlis à son aspect. Un moment ensuite, mon visage se couvrit d'une prompte rougeur. Elle étoit seule, Clio s'étant éloignée.

Mon trouble étoit si grand, que je ne savois par où débiter, ni quel compliment faire à Leucippe. Mon esprit ne

me fournissoit rien pour la conversation. Le hasard vint me secourir. Je m'étois trouvé la veille auprès de Leucippe avec Clio, vers l'heure de midi. Leucippe faisoit résonner les accords de son luth : nous l'écoutions. Il arriva qu'une abeille vint piquer la main de Clio, qui poussa un cri de surprise & de douleur. Leucippe ayant regardé la blessure, dit qu'à l'instant elle alloit la guérir, par le moyen de quelques paroles mystérieuses qu'une Egyptienne lui avoit enseignées. En effet, elle les prononça d'une voix basse sur la main de Clio ; & cette fille ; peu de momens après, se trouva soulagée.

Ma bonne fortune voulut qu'une abeille ou une guêpe vint, en bourdonnant, voltiger autour de mon visage. Je saisis l'occasion qui m'étoit offerte, & portant ma main sur ma bouche, je m'écriai que j'étois piqué, & que je sentoie une vive douleur. Leucippe m'ayant demandé avec empressement où j'avois reçu la blessure, je lui dis que c'étoit sur les lèvres. En même-temps je la priai de m'accorder le secours qu'elle avoit donné la veille à Clio.

Elle approcha ses lèvres des miennes

pour enchanter ma douleur, en murmurant des paroles que je n'entendois pas. Pendant qu'elle me rendoit cet agréable service, je lui dérobois quelques petits baisers sans bruit, comme sans dessein. Mais le mouvement de sa bouche, qui s'ouvroit & se fermoit à diverses reprises, assaisonna mes larcins d'une collusion si délicieuse, qu'il me fut impossible de me contenir d'avantage. L'ivresse du plaisir m'inspira de l'audace; j'embrassai tendrement Leucippe: mes timides baisers se changèrent en caresses pressantes. Que faites-vous donc, me dit-elle en s'échappant d'entre mes bras? Je témoigne ma reconnoissance à celle qui m'a guéri, lui repliquai-je. Elle sourit; mon courage s'accrut. Hélas! ma chère Leucippe, poursuivis-je avec transport, vous n'avez fait qu'adoucir ma douleur pour un moment, je la sens renaître avec violence; l'aiguillon a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. On diroit que vous portez une abeille dans la bouche. Daignez donc recommencer le remède, & mesurez-le, s'il est possible, aux atteintes que je ressens.

En parlant de la sorte, je repris Leucippe entre mes bras, & je réitérai des

baisers délicieux. Elle affectoit de se défendre, mais elle ne se fâchoit point. Nous vîmes venir du monde, & nous nous séparâmes. Je commençai, dès ce jour, à concevoir un favorable augure de l'excès de passion. L'espérance m'offroit presque tout ce que les promesses ont de plus flatteur. Il me sembloit que je portois sur mes levres les baisers de Leucippe, comme quelque chose de matériel. Ma bouche en retenoit le goût; c'étoit un trésor que je conservois précieusement.

Cependant mon père Hippias pressoit les apprêts de mon mariage avec Calligone, lorsqu'elle fut enlevée par les gens d'un jeune homme de Bizance, qui la prirent pour Leucippe; que ce jeune homme avoit inutilement demandée en mariage à Sostrate, & qui vouloit, à quelque prix que ce fût, se venger d'un refus injurieux. Cette méprise, au reste, fut heureuse par l'issue de l'aventure; car Callisthène conçut une violente passion pour Calligone, la traita avec toute sorte de respect, & finit par l'épouser, du consentement d'Hippias.

C'est ainsi que la fortune, en me sauvant d'un mariage que je redoutois, sem-

bloit m'assurer la possession de Leucippe. Je lui jurai d'être à elle ; & mon amour étoit si passionné & si vrai, que je parvins à la faire consentir à me traiter en époux, si, par l'entremise de Clio & de Satyrus, je pouvois être introduit de nuit dans sa chambre. Et voilà ce qui nous perdit ; car Panthie, mère de Leucippe, me surprit comme je venois d'entrer dans la chambre de sa fille, ou du moins, vit fuir de cette chambre un homme qu'elle n'eut pas le temps de distinguer.

Panthie, outrée de fureur, employa vainement les menaces & les traitemens les plus rigoureux, pour savoir de sa fille qui étoit le corrupteur qu'elle avoit vu fuir. Cependant je courus chez Clinias lui raconter le mauvais tour que la fortune venoit de me jouer. Ce que nous pouvons faire de mieux, me dit il, c'est, en premier lieu, d'éloigner Clio. Si malheureusement cette fille-de-chambre retomboit, après sa fuite, entre les mains de Panthie, on ne manqueroit pas de l'appliquer à la torture ; & vos larcins amoureux seroient infailliblement dévoilés au grand jour. Pour vous, retournez dans votre maison, La mère de Leucippe

ne vous a point reconnu ; ainsi montrez-vous avec un front tranquille , comme si vous ne trempiez point dans l'aventure de cette nuit. Au reste , si vous voulez m'en croire , vous tâcherez d'engager Leucippe à s'enfuir avec vous ; nous partirons ensemble , & je ne vous abandonnerai jamais.

Tout cela fut exécuté. Clio fut éloignée , & soustraite aux recherches de Parrhie. Leucippe se détermina à me suivre. Nous partîmes secrètement , au nombre de six personnes , qui étoient , Léucippe , Clinias , deux de ses domestiques , Satyrus & moi , emportant avec nous ce que nous avions de plus précieux. Nous prîmes la route de Sidon , & pousâmes jusques au port de Béryte , où nous nous embarquâmes dans un vaisseau qui alloit faire voile vers Alexandrie. Durant la traite , nous nous liâmes d'amitié avec un jeune Egyptien , nommé Ménélas , qui nous raconta ses aventures , & à qui nous fîmes part des nôtres. Nous trompions , par des entretiens amusans , les ennuis inséparables de la navigation.

Jusques alors nous avions eu une navigation favorable. Tout-à-coup le tems

changea. Il s'éleva une tempête effroyable. Le vaisseau fit naufrage. Il fut porté sur un écueil caché sous les ondes, & s'y divisa en deux parties égales ; la poupe fut abîmée dans les gouffres de la mer ; la proue, où nous étions Leucippe & moi, nous fut conservée par quelque Dieu favorable. Ménélas & Satyrus se saisirent d'un mât, & Clinias d'une antenne : nous perdîmes bientôt de vue nos autres compagnons, & Clinias lui-même. Ménélas & Satyrus furent jetés sur les Syrtes de Lybie, lieux redoutables, & toujours infectés de pirates. Ainsi nous les regardâmes comme morts. Quant à Leucippe & moi, nous fûmes poussés par un vent propice jusqu'au port de Péluse, où notre premier mouvement fut de rendre grâces aux Dieux de la protection particulière qu'ils nous avoient accordée : & le second, de donner des larmes à la perte de nos compagnons.

Après nous être reposés deux jours à Péluse, nous nous embarquâmes sur un navire Egyptien, qui, en suivant le cours du Nil, devoit se rendre au port d'Alexandrie. Notre dessein étoit de nous établir dans cette ville fameuse, avec le se-

cours de l'or & des bijoux que nous avions sauvés de notre naufrage : mais notre malheur en décida autrement.

En voguant le long des bords du Nil, nous fûmes assaillis par les Bergers, peuplade barbare & indépendante, qui ne vit que de brigandages. Ils nous chargèrent de chaînes, & nous conduisirent dans une caverne, qui devint notre prison. Leucippe fut destinée à être immolée en sacrifice par ces brigands, dont la religion même est féroce, & qui se figurent ne pouvoir mieux attirer sur eux la protection des Dieux, qu'en faisant couler sur leurs autels le sang d'une jeune fille. Leucippe, ainsi m'est enlevée; on l'entraîne, & je la perds de vue. L'armée des brigands défilé, emmenant à sa suite tout ce que nous étions de captifs. Durant cette marche, les Bergers furent attaqués par un corps d'armée, commandé par Charmidès, l'un des Généraux des Troupes du Roi d'Égypte, qui nous délivra tous des mains de ces voleurs, à la réserve de Leucippe, qui resta en leur pouvoir.

Charmidès nous demanda qui nous étions. Lorsque nous eûmes satisfait sa curiosité, il nous fit donner des armes,

nous commanda de le suivre, & nous promit d'avoir soin de nous. Son dessein étoit d'aller forcer les pirates dans leur principale retraite. Le lendemain, ses troupes s'étant mises en marche, parvinrent au bord d'un fossé large & profond, qui leur fermoit le passage. Charmidès entreprit de le faire combler. Pendant que les soldats s'occupoient à ce travail, nous vîmes paroître au-delà du fossé un détachement de brigands sous les armes. Plusieurs d'entre eux montèrent un petit tertre, où ils construisirent un autel de gazon; & auprès de cet autel, un sépulcre. Peu de momens après, vinrent deux hommes qui conduisoient une jeune fille. Elle avoit les mains liées derrière le dos; je la reconnus: c'étoit ma chère Leucippe. On lui versa des libations sur la tête. Un Prêtre Egyptien, qui chantoit des hymnes, lui fit faire trois fois le tour de l'autel. Après ce triste prélude, il ordonna aux Pasteurs de s'éloigner, & ne retint qu'un Acolyte avec lui. Ils attachèrent Leucippe à un pieu; & le Prêtre s'approchant d'elle lui enfonça un couteau dans le sein. A ce spectacle affreux, Charmidès & ses sol-

dats

ts frémirent d'horreur. Ceux même qui oient les plus accoutumés au carnage, qui, dès leur jeunesse, avoient été nourris dans le sang, poussèrent des cris épouvante, & détournèrent leurs yeux d'un sacrifice si barbare. Pour moi, je devrai froid, pâle, immobile, stupide, voisin de la métamorphose de Niobé en pierre. Lorsque toutes ces choses furent achevées, le Prêtre & son Acolyte émolirent l'autel, enfermèrent le corps de Lucippe dans le sépulcre, le couvrirent d'une grande pierre, & se retirèrent sans regarder derrière eux, suivant la coutume qu'observent ces pirates après leurs odieuses cérémonies.

Vers le coucher du soleil, nos soldats eurent de combler le fossé; nous allâmes poser notre camp dans la plaine que les Pasteurs venoient d'abandonner; & notre Général résolut d'y passer la nuit. Vers le tiers de la nuit, je sortis de ma tente; j'allai au tombeau de Leucippe, dans le dessein d'immoler ma vie à ses vœux. Prenant donc mon épée, j'allois en percer le cœur, lorsque j'aperçus, à la clarté de la lune, deux hommes qui couroient vers moi, & que je reconnus

1775. Novembre.

B

pour être Ménélas & mon fidèle Satyrus. Ils me crièrent, du plus loin qu'ils m'aperçurent, de ne point attenter à mes jours, que Leucippe étoit en vie; & dans ce même moment, Leucippe sortit du sépulcre, & vint m'embrasser.

Etonné, stupéfait, comme je devois l'être d'un tel prodige, Ménélas & Satyrus me l'expliquèrent. Les Pasteurs avoient reconnu Ménélas pour être de la race sacerdotale d'Egypte. Ils avoient eu besoin de son ministère pour leur barbare sacrifice, & il s'y étoit prêté, dans la vue de sauver Leucippe. On avoit, à sa prière, mis en liberté Satyrus, pour lui servir de ministre; & le hasard avoit offert à l'un & à l'autre; parmi les débris d'un naufrage, un de ces poignards artificiels & rentrants, dont les Grecs se servent dans leurs tragédies; poignards dont la lance, à l'aide d'un ressort caché, se retire dans la capacité du manche; dans le moment où elle paroît se plonger dans quelque corps animé. Ils avoient eu l'heureuse témérité de mettre cette ruse de théâtre en œuvre; & par ce moyen, en paroissant immoler Leucippe, ils l'avoient réellement dérobée à la mort.

Charmidès accueillit Leucippe & ses deux libérateurs, comme il avoit accueilli les autres captifs des Pasteurs. Mais bientôt la beauté de Leucippe le rendit passionné & infidèle à tous les devoirs de l'hospitalité. Leucippe ne sortit de ce danger qu'à pour retomber dans un autre ; car Charmidès ayant été défait & tué par une peuplade de Pasteurs, & ces barbares ayant été, à leur tour, défait & presque exterminés par l'armée Egyptienne, commandée par un autre Général, Cherée. Officier Egyptien, dissimulant que les traits de Leucippe l'avoient également charmé, se lia d'une fausse amitié avec nous, & nous invita à dîner dans l'Isle de Pharos, où il avoit aposté une troupe de brigands, qui se saisirent de Leucippe, & s'embarquèrent avec elle. Je conjurai le Gouverneur de l'Isle de me prêter main-forte, pour aller à la poursuite de Cherée. Touché de mes larmes & de ma disgrâce, il monta avec moi sur une barque légère, avec plusieurs personnes de courage, qui offrirent à l'accompagner. Dès que les pirates nous virent approcher, en disposition de les combattre, l'un d'eux se montra sur la proue de leur vaisseau, traînant

par les cheveux la misérable Leucippe. Voilà, nous cria-t-il, la proie que vous cherchez, nous vous la rendons; vous pouvez la reprendre. A ces mots terribles que le vent porta jusques à mon oreille, le brigand lève son cimeterre, & tranche la tête à cette malheureuse victime. Le corps fut jeté dans la mer; pour la tête, ils la gardèrent dans le vaisseau.

Tandis que la surprise & la douleur nous tenoient interdits & dans l'inaction, les pirates s'éloignèrent de nous avec une incroyable célérité.

La perte de ma chère Leucippe, eût, sans doute, entraîné ma mort, si quelques jours ensuite je n'eusse retrouvé mon ami Clinias, bonheur inespéré, & le seul par où je pusse encore tenir à la vie. Il me conta la manière dont il avoit échappé au naufrage, & employa toutes les ressources d'un ami tendre pour calmer le désespoir où il me voyoit. Ayant appris de Satyrus que j'avois involontairement touché le cœur d'une riche veuve d'Ephèse, nommée Mélite, qui séjournoit alors à Alexandrie; & jugeant, avec raison, que le plus sûr moyen de guérir ma douleur, étoit d'y faire diversion par les char-

mes d'une nouvelle intrigue ; il épuisa, ainsi que Satyrus, toutes les raisons, toutes les importunités, pour me faire consentir à accepter la main de cette Dame. Je me rendis à leurs sollicitations communes, & j'épousai la belle Mélite, beauté parfaite, objet plein d'agréments, & à qui rien ne manquoit pour plaire, & même pour enchanter. Mais tel étoit encore le pouvoir du souvenir de Leucippe, que je fis serment, même aux yeux de Mélite, de garder, à cette première & déplorable épouse, la fidélité conjugale, jusqu'à notre arrivée à Ephèse, & de n'approcher, jusques-là, de Mélite, qu'en qualité de frère.

A peine fûmes nous arrivés dans Ephèse, & de-là, à un château voisin, qui appartenoit à Mélite, qu'une femme s'offrit à nos yeux dans un état digne de compassion ; le visage couvert de poussière & de sueur, les mains chargées de chaînes. Elle se prosterna devant nous, & nous apprit que Sosthène, Intendant de Mélite, l'avoit réduite en cet état, & l'avoit accablée des traitemens les plus barbares, parce qu'elle n'avoit point voulu répondre à sa passion. Elle ajouta qu'elle s'appel-

loit Lacène ; qu'elle étoit de Thessalie ; qu'elle appartenoit à de riches parens , en état de payer sa rançon ; qu'elle avoit eu le malheur de tomber entre les mains des Pirates , qui l'avoient vendue à Sosthène.

Mélite la releva avec bonté, lui fit ôter ses chaînes , en lui promettant de la rendre sans rançon à ses parens ; & faisant appeler l'infâme Sosthène, elle lui reprocha sa barbarie , ses honteuses violences , & le destitua de son emploi.

Outre que l'état déplorable de la vertueuse Lacène me touchoit , je ne pus l'écouter sans trouble, tout le tems qu'elle parla ; car sa voix me rappeloit entièrement celle de ma chère Leucippe. Que dis-je ? c'étoit elle-même. Mais qui l'auroit pu croire ; qui auroit pu la reconnoître dans ce déplorable état de la servitude , d'humiliation & d'outrage ? Ne l'avois-je pas vue ou cru voir immoler par les ordres du barbare Cherée ? Pouvois-je soupçonner que la tête que j'avois vu trancher par le redoutable cimeterre, n'étoit point celle de Leucippe , mais d'une infortunée substituée à sa place , & immolée sous les mêmes vêtemens , pour nous tromper & ralentir notre poursuite ?

Quoi qu'il en soit, quelques instans après, Satyrus me tira complètement d'erreur, en me prenant à l'écart pour me remettre une lettre, où je reconnus aussi-tôt les propres caractères de Leucippe. Elle me juroit qu'elle m'aimoit toujours avec la même tendresse, & qu'à travers toutes les persécutions du sort, elle étoit toujours restée fidelle à sa chasteté & à mon amour : elle me faisoit de tendres reproches sur mon mariage avec Mélite. Je lui répondis aussi-tôt par l'entremise de Satyrus, de manière à calmer toutes ses inquiétudes. & à l'assurer de ma constance. J'avois une vive impatience de la revoir ; mais je compris qu'il falloit me modérer pour ne point donner des soupçons à Mélite, qui me pressoit toujours de mettre le dernier sceau à notre hymenée.

Mélite affligée de ma froideur, & indignée de se trouver toujours veuve à côté d'un époux, eut recours à Leucippe même, qui s'étoit donnée pour Thessaliennne ; & la faisant venir de son château à Ephèse, la conjura d'opérer quelque enchantement propre à me faire sentir l'aiguillon de l'amour. Leucippe charmée

de tenir de sa rivale même ce témoignage de ma fidélité, dissimula avec Mélite, & lui promit d'opérer le changement qu'elle desiroit, par le moyen de quelques herbes magiques. Mélite, en conséquence, renvoya Leucippe à la campagne pour y cueillir les simples dont elle attendoit ma métamorphose. L'heure du dîner étant venue, elle me fit prendre place auprès d'elle. A peine commençoit-on à servir, que nous entendîmes un grand bruit aux portes. Au même instant, entra Thersandre, le mari de Mélite; Thersandre échappé du naufrage, & que tout le monde croyoit mort. Instruit par quelques esclaves de mon intimité avec Mélite, il s'élance sur moi comme un furieux, & me fait charger de chaînes, que l'amour de Mélite pour moi, trouva le moyen de briser peu de temps après. Elle vint me visiter dans ma prison, & me promit non-seulement de me mettre en liberté, mais même de me réunir avec Leucippe, & de nous faire évader tous deux : mais à une condition, qui étoit qu'en reconnaissance d'un aussi grand service, je répondrois par mes caresses à sa passion avant de prendre congé d'elle; & qu'a-

vant, dis-je, de la quitter pour jamais, je remplirois auprès d'elle l'office de mari, puisqu'aussi-tôt elle se voyoit cruellement persécutée pour m'en avoir donné le titre. Mélite, dans une telle circonstance, étoit sans doute en droit de tout exiger; la nécessité & la reconnoissance firent chez moi l'effet de l'amour.

Mélite tint parole, elle corrompit mon garde avec une somme d'argent, & me faisant prendre un déguisement de femme, facilita ainsi mon évasion, en me faisant conduire dans la maison de Clinias & de Satyrus, où elle me promit d'envoyer bien-tôt Leucippe me rejoindre.

Mais le fort travailloit à tromper toutes nos mesures. Le perfide Sosthène, pour trouver grâce devant son maître, lui avoit parlé de la rare beauté de Leucippe, & l'avoit flatté de lui en procurer la jouissance. Il savoit que Leucippe devoit passer la nuit à la campagne où Mélite l'avoit envoyée. Son premier soin fut d'écarter tous les domestiques dont il n'ignoroit pas que Leucippe étoit fort aimée. Ensuite il entra dans sa chambre avec deux hommes qui la saisirent, lui fermèrent la bouche, & l'emportèrent dans une petite

maison , qui sembloit faire exprès pour favoriser le crime. La vertu , la constance , l'intrépidité de Leucipe , la garantirent des effets de cet infâme complot.

D'autre part , comme je perçois la foule avec le guide que m'avoit donné Mélite , & que je hâtois de gagner le logis de Clinias , ma mauvaise fortune me fit rencontrer Thersandre & Sosthène. Ils reconnoissent les habits de Mélite , & me prennent d'abord pour elle. Thersandre m'arrache mon voile , & sort d'erreur. Transporté de courroux , il me fait saisir par les gardes , me chargeant des titres odieux de brigand , d'adultère & de voleur. Tout déposé contre moi ; je fus jété dans une obscure prison.

Thersandre passa ensuite dans la maison où il faisoit garder secrettement Leucippe. Il ne put la voir sans l'aimer , & il mit tout en usage pour l'amener à répondre à sa passion. Comprenant que j'étois le rival qui lui fermoit le cœur de Leucippe , il résolut de m'éloigner d'Ephèse , dans le cas où je pourrois parvenir à obtenir des Juges mon élargissement. A cèt effet , il fit entrer dans ma

prison un fourbe, qui me fit accroire que Mélite, par jalousie, avoit fait assassiner Leucippe; & la parfaite ignorance où tout le monde, à l'exception de Sosthène, étoit du lieu, où Leucippe étoit renfermée, lui paroissoit en effet très-propre à rendre vraisemblable cette accusation du crime qu'il prêtoit à Mélite.

A la fausse nouvelle de la mort de Leucippe, je n'écoutai plus que mon désespoir, je résolus de mourir; la rigueur des Tribunaux m'en offrant un moyen, loin de chercher à détruire aucun des griefs dont me chargeoit Thersandre, je déclarai aux Juges que nul autre que moi n'avoit fait assassiner Leucippe. On alloit me condamner sur ma déposition, quand Clinias attesta aux Magistrats mon innocencë. Mélite vint à l'appui; & les conjurant de ne point croire un malheureux qui cherchoit la mort, elle conclut par demander qu'on interrogeât Sosthène, & qu'on le mit à la question, pour savoir de lui ce que Leucippe étoit devenue. Thersandre fit à temps avertir Sosthène de prendre la fuite: ce scélérat fut si troublé de la crainte d'être découvert, & du danger où il se trouvoit,

qu'en s'enfuyant, il oublia de fermer la porte de la prison de Leucippe, qui, voyant que rien ne s'opposoit à son évafion, s'échappa en courant de toutes fes forces, & fe vint mettre en franchise daus le temple de Diane, dans le temps que Sostrate, fon père, conduisoit un sacrifice dans ce même temple.

Cet événement mit fin à mes malheurs. Mon innocence fut reconnue. Sostrate me fit époufer Leucippe; & Therfandre fut banni d'Ephèse, en punition de fa perversité. Sosthène dont on découvrit la retraite, fut amené devant les Juges, & livré par eux au châtiment qu'il méritoit.

Suidas nous apprend qu'Achille Tatius, ontre ce Roman, a fait encore un Livre sur la Sphère & sur les Etymologies, & nous a laissé un Mêle-lange Historique, où il consacre la mémoire de plusieurs grands hommes. Nous n'avons pas perdu tout le Traité de la Sphère; le temps en a épargné une partie, qui sert d'introduction aux Phénomènes d'Aratus, ancien Poète, originaire de Tarse en Cilicie. Nous avons une Traduction de ce Fragment, par le Père Petau; mais on a

rien de croire qu'il ne reste rien des Etymologies & du Mélange Historique : il est cependant possible que la poussière de quelque Bibliothèque couvrent ce monument littéraire.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALÉRIE.

Perceval le-Gallois.

ROMAN en prose du quinzième siècle, tel qu'on l'analyse ici, mais beaucoup plus ancien dans l'original, qui est en vers. Ce dernier fut composé par Raoul de Beauvais. On croit même qu'il y en avoit un plus ancien. Celui que nous analysons, fut écrit d'après le Poème, par Meunier, qui y prend le titre d'*Orateur principal* de Jeanne, Comtesse de Flandres, & qui a intitulé faustueusement, ou plutôt naïvement, son Ouvrage : *Très-plaisante & récréative Histoire du très-preux & vaillant Chevalier Perceval-le-Gallois, jadis Chevalier de la Table Ronde, lequel acheva les Aventures du Saint-Graal*. Il fut imprimé, à ce qu'il paroît, long-temps après la composition du Manuscrit, à Paris, par Jean

Longis , & deux autres Associés , en 1530 , en vieux caractères , édition à deux colonnes , petit *in-folio*.

Fauchet , à l'occasion du Graal de Chrétien de Troyes , dont nous avons déjà rendu compte , cite , dans une Note manuscrite , un endroit de la Préface de Perceval , imprimé en prose , où il est dit que Philippe , Comte de Flandres , commanda à l'Auteur de rédiger les faits de Perceval , suivant les anciennes Chroniques , ce qui est la preuve de ce que le même Fauchet avance dans son Texte , que ce Roman & les autres , tels que Lancelot , Tristan , Giron-le-Courtois , ont été écrits en prose , avant que de l'être en vers ; & que nous les avons aujourd'hui , refondus sur les vieilles proses & rimes. Mais il faut distinguer ici , à l'égard de Perceval , que Chrétien de Troyes l'a d'abord rimé sur les anciennes Chroniques , qui étoient probablement écrites en Latin par Mape & autres Auteurs Anglois du même-temps ; & que ce Roman a été mis ensuite , de vers en prose , tel qu'il a été imprimé.

L'Abbé Lenglet dit , dans sa Bibliothèque des Romans , que le Roman de Perceval , manuscrit , est composé de 60 mille vers. Le manuscrit est sous nos yeux ; cet Abbé se trompe , &

voici la cause de son erreur. Le Saint-Graal, Lancelot-du-Lac & Perceval, offrent trois Ouvrages différens, & sont rassemblés, cependant, sous le titre de *Perceval*, dans le Manuscrit dont il s'agit, parce que les sujets des trois Ouvrages forment un enchaînement dont ce dernier est la conclusion. Ainsi, le Manuscrit contient bien 10 mille vers, mais le Roman dont il est ici question, n'en doit contenir que 20 mille, n'étant qu'un tiers de la totalité que ledit Manuscrit renferme. L'Abbé Leuglet ne l'avoit pas lu quand il a été écrit; combien de notes ou d'observations faites sur des ouï-dire.

Dans l'introduction du *Perceval*, le Romancier observe : « qu'il y avoit anciennement parmi les forêts du Royaume de Logres (Londres), un grand nombre de pucelles, dont le conte semble mieux conte de féerie que rien autre. Et au vrai dire, poursuit-il, c'étoit bien la graigneur (*plus grande*) merveille qu'on pourroit quier. Car ces pucelles-ci se tenoient en caves, que l'ancienne histoire appelle autrement puits qui étoient en celles forêts entaillées, par ouvrage merveilleux. Or avoient

» ces pucelles dressé une telle coutume ,
» que jà nul n'errât par chemin , fût au
» matin ou à la vesprée , qu'on ne le re-
» quît par honneur de séjourner dans une
» de ces caves , où se trouvoit de tout
» abondamment. Car il yffoit (*sortoit*)
» du puits une Damoiselle belle à mer-
» veille, qui apportoit hanaps (écuelles)
» d'or en sa main , avec pâtés très bien
» lardés, & du pain assez. Et emprès elle,
» suivoit une autre pucelle qui portoit une
» blanche touaille, & encore d'autres ha-
» naps. Le passant étoit bien venu & reçu
» de ces belles hôteses ; & si le mets ne
» luy agréoit , on lui en apportoit tantôt
» d'autres , à sa volonté. Et maintinrent
» les pucelles leur festoy, tant que le Roy
» Magons y vint , qui le premier enfrei-
» gnit celle coutume, en prenant de force
» une de ces pucelles : & d'autres Cheva-
» liers suivirent ce vilain exemple. Dont
» il advint qu'elles se mussèrent & retra-
» hirent (*se cachèrent & retirèrent*) dans
» leurs puits , tellement qu'elles n'en yf-
» soient (*sortoient*) pour nulle requeste
» qu'on leur sceût faire. Et onques depuis
» ne put en trouver la Cour au riche Roy
» Peschor, où il y avoit si grand planté

(*abondance*) de richesses. Et dès celluy
temps commença tout le pays tourner
à déclin; & fut le Royaume tout gâté;
n'y eut herbe ni fleur qui ne tournât à
desconfiture. Quant au Roy Magons
& autres Chevaliers qui avoient pris
à force les Demoiselles, il n'y eut nul
d'eux qui moult cher ne le comparut
(*pavât*); & firent trestous male fin. Car
les Pers (Chevaliers) de la Table Ron-
de, Royaume de Logres (*Londres*)
lorsqu'ils ouirent raconter l'aventure des
pucelles, arrêterent ensemble qu'ils gar-
deroient celles qui des puits y stroient
(*sortiroient*); & qu'ils destruiroient le
lignage de ceulx qui fait avoient ce
grand dommage. Et quand ils pouvoient
entreprendre & tenir un, ils le faisoient
occire moult cruellement Et cependant
le Roy Arthus, qui tenoit le Royaume
de Logres, ne cessoit de faire chercher
la Cour du Roy Peschor, possesseur du
Saint-Graal. par ses preux Chevaliers
compagnons de la Table Ronde: &
bien peu d'entre eux la trouvèrent. De
ce petit nombre furent Messire Gauvain,
neveu d'Arthus, & avant luy un jeune
Chevalier, neveu de ce même Roi Pes-

» chor, lequel jeune Chevalier avoit nom
» *Perceval-le-Galois*, qui fut un des plus
» hardis & des plus aventureux Chevaliers
» qui portassent armes de son temps. Il
» étoit fils d'un autre preux Chevalier,
» nommé *Bliocadras*, qui fut occis dans
» un tournoy public par le Roy de Galles
» près la *Gaste Fontaine*, après avoir fait
» des vaillances infinies. »

Bliocadras, en mourant, laissa à sa veuve un domaine assez considérable, & un seul fils en bas-âge; c'étoit *Perceval*, qui n'avoit que deux ans quand il perdit son père, car ses deux frères aînés étoient morts les armes à la main. La bonne Dame considérant que le père, les frères, & tous les oncles de *Perceval*, avoient péri de mort violente, voulut au moins préserver ce dernier support de sa vieillesse, de cette fatale destinée.

« Quand *Perceval* fut en aage de con-
» noissance, ladicte Dame ne luy osa donc
» jamais déclarer comment son père, ni
» ses frères, étoient morts, ni ce que
» c'étoit que l'Ordre de Chevalerie; mais
» le desiroit garder pour être le bâton de
» sa vieillesse, & guide de ses affaires.
» Tellement que quand l'enfant fut grand

parvenu , ne s'occupoit à autre chose ,
sinon qu'à aller visiter les laboureurs ,
& autres simples personnages qui cul-
tivoient & faisoient leur labour ès ter-
res de sa mère. Et étoit la principale &
& seule occupation du Jouvenceau ,
fors que aucune fois il s'esbattoit à jec-
ter & darder javelots après les cerfs &
biches , lesquels souvent , par sa gran-
de industrie , il mettoit à mort. »

L'étonnement du jeune Perceval fut
exprimable , la première fois qu'il ren-
contra dans une forêt cinq Chevaliers ar-
més de toutes pièces , & montés sur de
magnifiques coursiers. Il leur fit naïve-
ment plusieurs questions sur leur état ,
sur leur habillement , & sur leur manière
de vivre. Ces Chevaliers eurent la com-
plaisance de satisfaire sa curiosité ; après
quoi , Perceval retourna vers sa mère , à
qui il raconta son aventure. La bonne
mère s'affligea fort de cette rencontre ,
qui trompoit toutes ses précautions ; & sa
douleur augmenta encore lorsqu'elle vit
Perceval résolu à embrasser cette périlleu-
se profession : mais voyant que rien n'étoit
capable de le retenir , non pas même le
souvenir de la mort prématurée de son père ,

de ses frères, de ses oncles, & de ses aïeux paternels & maternels, tous illustres Chevaliers dont la fortune avoit trahi le courage ; elle lui donna de bonnes & utiles instructions , lui composa un trousseau, puis lui dit d'aller trouver le Roi Artus, qui lui donneroit de belles armes semblables à celles qu'il avoit vues, & qui le feroit Chevalier comme l'avoient été ses ancêtres.

Parmi les moralités de Chevalerie , la mère de Perceval insista principalement sur celle-ci.

« Premièrement , si vous trouvez , ne
» près, ne loin, Dame qui ait de vous be-
» soin , ou pucelle desconseillée , ou qui
» de votre ayde ait métier, ne lui veuillez
» dénier votre service. Car je vous dy
» que tout honneur est à l'homme perdu,
» qui honneur à Dame ne porte ; & qui-
» conque honoré veut être, lui faut à pu-
» celle & à Dame honneur référer.

« Un autre enseignement retiendrez :
» s'il échiet que pucelle ayez gagnée, ou
» que pucelle de vous soit amie privée, si
» le baiser elle ne vous dénie , le baiser
» pouvez prendre ; mais le reste , je vous
» le deffens : fors (*excepté*) que si en doit

elle a anneau , ou aumonière à sa ceinture , si , par amour , anneau ou aumonière vous donne , licitement le don vous pouvez , en la remerciant , prendre , & le don d'icelle emporter. »

Muni de ces honnêtes instructions , Perceval prit congé de sa mère , monta sur un petit cheval de chasse , & s'achemina vers la Cour du Roi Artus. Il lui fallut traverser une longue forêt , où la nuit le surprit , & le força de s'arrêter & prendre son repos à terre. Le lendemain , aux premiers rayons du soleil , Perceval découvrit un riche pavillon.

Quant près du pavillon fut arrivé , Perceval ouvert le trouva , dedans lequel vit un liect noblement accoutré , sur lequel étoit une pucelle seule endormie , laquelle avoit laissée ses Demoyelles qui étoient allées cuei lir des fleurs pour le pavillon jolier & parer , comme de ce faire étoient accoutumées. Lors est Perceval du liect de la pucelle approché , courant assez lourdement dessus son cheval : adonc s'est la pucelle assez effrayément éveillée. A laquelle , dit Perceval : pucelle , je vous salue , comme ma mère m'a appris , laquelle m'a commandé

» que jamais pucelle ne trouvasse , que
» humblement ne la saluasse. Aux paro-
» les du jeune Perceval , se print la pu-
» celle à trembler , car bien lui sembloit
» qu'il n'étoit guère sage , comme le
» montroit assez son parler : & bien se
» réputoit folle , que ainsi seule l'avoit
» trouvée endormie. Puis elle lui dit :
» amy, pense bien-tôt d'icy te départir,
» de peur que mes amis ne t'y trouvent,
» car si icy te rencontroient, il t'en pour-
» roit mal advenir. Par ma foy, dit Per-
» ceval , jamais d'icy ne partirai que ,
» premier baisée ne vous aye. A quoy ré-
» pond la pucelle que non fasse , mais que
» bientôt pense de départir, que ses amis-
» là ne le treuvent. Pucelle , (fait Perce-
» val), pour votre parler, d'icy ne parti-
» rai tant que de vous aye eu ung baiser :
» car ma mère, dit-il , m'a à ce faire ainsi
» enseigné. Tant s'est Perceval de la pu-
» celle approché, qu'il l'a par force bai-
» sée : car pouvoir n'eut-elle d'y résis-
» ter, combien qu'elle se défendît bien.
» Mais tant étoit lors Perceval lasse &
» lourd, que la défense d'icelle ne lui put
» profiter, qu'il ne luy prit baiser, vouldît-
» elle ou non, voire, comme dit le conte.

plus de vingt fois. Après que Perceval eut par force prit de la pucelle baiser, advisa qu'en son doigt elle avoit un anneau d'or, dedans lequel étoit une belle claire esmeraude enchassée, lequel pareillement par force lui ôta comme le baiser avoit eu : puis le mit en son doigt oultre le gré de la pucelle, qui fort s'étoit défendue quand cet anneau lui a ôté. Lors Perceval prenant l'anneau de la pucelle, usa de telles paroles, comme il avoit fait au baiser, disant que sa mère l'avoit à ce faire enseigné, mais que plus avant ne ailleurs ne toucheroit, comme par sa mère luy avoit été commandé. La pucelle se voyant ainsi dépouillée & perforcée de son anneau & de son baiser, se print si fort à lamenter & gémir, que le cœur luy cuida (*pensa*) partir. Puis dit à Perceval : amy, je te prie, n'emporte point mon anneau ; car par trop en serois blâmée, & toy, possible, en perdrois la vie. Perceval ne prend à cœur ce que la pucelle luy dit ; mais comme depuis qu'il fut de chez sa mère parti, n'avoit mangé ne bu, par quoy ne fut au pavillon de la pucelle sans grand appétit.

» Et luy, en ce desir de manger, comme
» tout affamé, advise d'aventure un bou-
» cal plein de vin, auprès duquel étoit un
» hanap d'argent. Puis regarde une touail-
» le, (*serviette*) fort blanche & assez fine,
» qu'il soulève & prend : & dessous icelle
» trouve trois pâtés froids de chair de che-
» vreuil. Gnères n'arrêta quand les pâtés
» en sa main tint, de se mettre en devoir
» d'en taster ; car, comme ai dit, grand-
» faim avoit. Partant, si-tôt qu'il les tint,
» en froissa un entre ses mains, & après
» en avoir mangé non sobrement, sou-
» vent retournoit visiter le boucal. Puis
» dit à la pucelle : Dame, je vous prie,
» venez, & faites comme moy ; quand
» vous aurez ung pasté mangé, & moy
» ung autre, encore en resta-t-il ung
» pour les survenants. La pucelle voyant
» Perceval ainsi dérèglement manger, s'en
» esbahit, & rien ne luy répond ; mais
» d'autre chose ne peut alléguer fors que
» de se prendre à pleurer & à gémir ten-
» drement. Perceval, qui peu garde y
» prenoit, de la pucelle print congé,
» après qu'il eut recouvert le reste des
» pâtes dessous la touaille. »

Peu

Peu après le départ de Perceval, rentra le Seigneur du Pavillon, qu'on nommoit *orgueilleux de la Lande*, & qui étoit galement jaloux & vindicatif. Aux traces toutes récentes du cheval de Perceval, il se douta que quelqu'un étoit venu au pavillon. Ses soupçons augmentèrent, & furent plus que confirmés, lorsqu'en entrant il trouva la Demoiselle éplorée, qui lui raconta qu'un garçon sot, lourd & mal gracieux, Gallois de naissance, lui avoit pris de force un baiser & son anneau, & qu'en outre il avoit mangé des pâtés, & bu du vin du bocal, tant qu'il lui avoit plu. L'Ecuyer, à ce récit, entra en fureur, & jura à la pucelle, que jusqu'à ce qu'il se fût vengé de l'affront qu'elle lui avoit fait, de concert, (disoit-il) avec ce Gallois, il ne feroit donner avoine, ni foin, ni son au cheval qu'elle montoit; & qu'elle même ne changeroit point d'habillemens, qu'il n'eût vu la tête de son ennemi tomber de ses épaules. Après ce serment, l'Ecuyer s'assit, & prit son repas de ce que Perceval lui avoit laissé.

Cependant, Perceval, en poursuivant sa route dans la forêt, avoit rencontré un Charbonnier qui lui avoit indiqué la rou-

te de Cardeuil, où le Roi Artus tenoit la Cour, & l'avoit prévenu que ce Roi étoit tout ensemble joyeux & triste; joyeux, pour la victoire qu'il venoit de remporter sur Rion, Roi des Isles; triste, à cause que la meilleure partie de ses Chevaliers étoient ou blessés ou absens & errans à l'aventure.

Arrivé près de Cardeuil, Perceval vit un Chevalier sortir tout armé du Château, « lequel tenoit à sa main dextre une coupe d'or, & à la senestre sa lance & son escu; & étoient ses armes toutes rouges. Grandement à Perceval les armes plu-
rent; & il se promit bien de les demander au Roy Artus; car, comme luy semble, bien luy seroient advenantes: puis, tant comme il peut, se prend à cour-
rir vers le château. Le Chevalier qui les armes portoit, voyant ainsi Perceval courrir, lui print à demander où il alloit ainsi courant. Respondit Perceval au Chevalier: je m'en vais au Roy Artus vos armes demander. Bien tu feras, dit le Chevalier à Perceval. Or va donc, & par icy pense de retourner; & de par moy diras à ce méchant Roy, que s'il ne veut de moy tenir sa terre, qu'il me

rende, ou que vers moy quelqu'un envoie qui la deffende; car je dis qu'elle t'appartient: à telles enseignes que n'aucun n'osera lui ai ôté de dessus sa table sa coupe d'or pleine de vin. »

« Sans penser à ce que dit le Chevalier, Perceval tout courrant, entra dans la salle du château, sans descendre de son cheval, où il trouva le Roy Artus à table, assis avec ses Chevaliers, tout silencieux & sans mot dire. Voyant Perceval la royale compagnie, comme j'ay dit, à table assise, ne fait le quel pour le Roy doit saluer: puis advisa un Ecuyer nommé Guyon, auquel il pria luy monter lequel étoit le Roy. Puis quant l'Ecuyer de ce eut Perceval advertir, s'en alla Perceval le Roy en son lourdois saluer, lequel aucun mot ne luy respondit, non pensant autrement que ce ne fût un fol. Perceval voyant que le Roy ne luy avoit mot sonné, dit: vraiment tel Roy n'a jamais Chevalier ne fit. Eh! comment, dit-il, en sauroit-il faire quant on ne peut de luy parole avoir; puis, revirant la teste de son cheval par où il étoit venu, délibere s'en retourner: & en passant près du lieu où étoit le Roy assis,

il vient , comme celui qui étoit assez mal endoctriné , tant rudement chevaucher , qu'il abattit le bonnet & chapeau d'un Ecuyer dessous la table. Quand le Roy eut ce apperçu , il dit à Perceval : amy , je te prie , ne te déplaîse de ce que mot ne t'ai sonné , quand premier tu m'as salué ; car tant triste & courroucé je suis , que lors ne t'eusse sçu répondre. Et la cause est de mon courroux que le plus grand ennemi que j'aye en ce monde , & qui plus me hait , est en cette salle venu , lequel comme téméraire & outrageux , m'a dit que cette présente terre lui appartient , & qu'il faut qu'entre ses mains la rende , & se fait appeller *le Chevalier Vermeil*. Or m'étoient venus veoir le noble Roy de Quinque , mon proche voisin , & la Royne sa femme , ici présents , pour sçavoir de mes nouvelles , & aussi pour resconforter les Chevaliers de céans , qui blessés sont ; & te advise que les paroles que ce meschant m'a dites , ne m'eussent en rien grevé : mais il m'a pris la coupe d'or , qui sur la table , devant moy étoit pleine de vin , de laquelle il a le vin follement dessus la Royne ver-

, qui est un cas ort & villain; & fache
 e la Royne en a pris tel dépit & cour-
 ux, que toute irée, s'en est en la
 ambre retirée, où si Dieu ne luy fait
 âce, elle y mourra de honte & de
 rgogne. »

« De tout ce que le Roy a dit à Per-
 val, ne luy chault (*soucie*) une fraise;
 ais tout riant, & sans s'effrayer dit
 Roy: Sire Roy, je vous prie que
 nevalier me fassiez, car d'ici m'en
 ux aller. Tous ceux qui Perceval re-
 rdèrent, ne le tinrent pas pour sage;
 l'un à l'autre dit: certes combien
 e cettuy soit sot, si est-il fort beau
 bien formé. Puis lui dit le Roy:
 ni, descendez de votre cheval, & le
 illez à ce serviteur qui bien vous le
 rdera; & votre volonté sera faite,
 rès que vous aurez à Dieu & aux
 ints rendu votre vœu. Ma foy, dit
 rceval au Roy, j'à du cheval descen-
 ay; car les Chevaliers que en la lan-
 de la forêt j'ai rencontrés, n'étoient
 int descendus, & aussi ne descendrai-
 Et pour ce, dépêchez moy que je
 en aille. Vraiment, dit le Roy, je le

ferai pour l'amour de vous , à votre honneur & grand profit. »

Perceval alors ajouta encore une condition à sa réception de Chevalier, qui fut : que le Roi lui accorderoit les armes du Chevalier Vermeil, qu'il avoit rencontré près la porte du château ; & il fit entendre que son intention étoit d'aller les lui enlever par défit d'armes. « Le Sénéchal du Roy, nommé Lreux , lequel navré , (*bleffé*) étoit quant le parler de Perceval, ouit, en se gabant , (*moquant*) de luy, luy dit : Certes amy , tu as assez bonne raison. Vas au Chevalier Vermeil tollir (*ôter*) les armes ; car tiennes sont ; & tu ne fus pas si fol , grand pour cette cause vins en cette terre. Lreux, (dit le Roy) je vous prie, cessez telles parolles de mocquerie, lesquelles par trop sont envieuses ; & sachez que c'est laide chose à tout homme qui se répute homme de bien , d'ainfi se gaber & mocquer d'autrui. Pensez-vous , pourtant , si le Jouvenceau est lourd & mal apprins , qu'il en doive être mocqué ? Possible qu'il est de noble lignée extrait , & qu'il n'a point encore

é de nul maître enseigné. Il est encore
jeune, pour, par le temps à venir,
quelque bien apprendre. »

Après que le Roy eut la remontrance
Sénéchal faite, Perceval ainsi qu'il
alloit de la salle partir, advisa une
belle & gente pucelle, laquelle sa-
nt, il se prit à rire; & elle pareille-
nt : puis se prit, en souriant la pu-
le à luy dire : sache, amy, si tu vis
d'homme, qu'en tout le monde n'y
a plus vaillant ne meilleur Chevalier.
dit le conte que depuis dix ans n'a-
it la pucelle ri. »

Quand Lreux le Sénéchal ouit ainsi
pucelle rire & parler, tout dépité de
qu'elle avoit dit, s'approcha d'elle ;
tel soufflet sur la joue lui donna,
e par terre l'abattit. Puis s'advinsant der-
re luy le fol du Roy près d'une che-
née, tel coup de pié lui donna qu'il
renversa dans le feu, entre les deux
diers (*chenets*). Et la cause fut, que
fol avoit accoutumé de dire que cette
celle ne riroit, tant qu'elle auroit veu
luy qui de toute Chevalerie devoit
e le maître & grigneur (*Supérieur*).
nsi le pauvre sot se prend à crier, &

la pucelle à pleurer. Et Perceval, sans chose dire, part pour chercher le Chevalier Vermeil, qu'il trouva sur le chemin, où il étoit attendant chevalerie & aventure. Perceval lui cria aussi-tôt à haute voix: Sire Chevalier, mettez bas mes armes, car pas n'ay intention que plus les portiez; & sachez que plus ne le pourrois endurer: & si refus en faites, je vous marirai (*maltraiterai*) du corps; parquoy gardez que plus ne vous en parle. »

« Lors fut le Chevalier fort iré (*courroucé*) quand ouit ainsi Perceval parler: parquoy lève sa lance à deux mains, du gros bout de laquelle il fêrit (*frappa*) Perceval, d'un si très-grant coup entre les épaules qu'il le fit tomber jusques sur le col de son cheval. Ne faut douter si Parceval fut lors déplaisant & marri du coup qu'il avoit reçu; car ue dépit prit son javelot en main, & de telle roideur en atteint en l'œil le Chevalier, qu'il lui envoya la cervelle hors de la tête, dont le Chevalier tomba à terre, tout mort étendu.

Sans perdre de temps, notre Gallois se mit en devoir de dépouiller le défunt

pour s'approprier ses belles armes, à titre de conquête ; mais comme il n'avoit aucune connoissance de la manière d'ouvrir ou fermer un casque, ni de la fabrique & du jeu du reste de l'armure, il se fût trouvé très en peine d'exécuter son dessein, sans l'Ecuyer Guyon, qui lui prêta la main, non sans rire de son embarras, L'Ecuyer voulut aussi persuader à Perceval de quitter son habillement de dessous, qui étoit fort grossier, pour prendre celui du Chevalier, qui étoit magnifique ; mais à ce n'y eut ordre. Car il dit que jamais il ne quitteroit la bonne chemise de toile de chanvre que sa mère lui avoit faite. Puis, dit encore Perceval à l'Ecuyer : Voudriez-vous que je changeasse ma bonne cote, où l'eau ne peut passer ; contre un habillement où l'eau ne pourroit tenir ? Vous me tiendriez bien pour ung sot de faire échange du bon pour ung mauvais. Ainsi Perceval résolu de ne quitter ses premiers habits, obstina à ne prendre du Chevalier mort, que les armures, que l'Ecuyer lui vêtit, luy chaussant aussi les espées dessus ses guêtres ; car jamais ne les voulut laisser. Puis quand l'Ecuyer

luy eut, piece à piece, les armes mises, & dessus la tête le heaume posé, luy montra & apprint à ceindre son épée; & ce fait, luy mit le pié à l'estrier, & le fit sur le destrier (*cheval de bataille*) monter. Or jamais Perceval estrier n'avoit vu, ne esperons aussi; car d'autre chose ne chassoit son cheval, fors (*excepté*) d'un fouet ou roorte duquel pour hâter le singloit. Quant Perceval fut armé & sur le cheval monté, bien fut avis à l'Ecuyer Guyon, que jamais n'avoit vu si beau personnage: puis lui apporta l'escu & le lance du Chevalier mort. Mais avant que l'Ecuyer se départît, Perceval lui print à dire: Amy je vous prie ne laisser icy mon petit cheval qui tant est bon, mais avec vous l'emmenez, & je vous le donne de bon cœur, car aussi bien n'ai-je plus de luy jamais affaire. En outre, cette coupe d'or au Roy porterez, & de par moy le saluerez; & dites à la pucelle qui du Sénéchal a le soufflet reçu trop durement & sans raison, qu'à elle je me recommande; & que si je puis, avant que mourir, la vengerai de l'injure qu'il lui a faite. »

L'Ecuyer Guyon quitta aussi-tôt Perceval, pour aller s'acquitter de ses deux commissions, & annoncer au Château la nouvelle de la défaite & de la mort du Chevalier Vermeil. Le Roi passa ainsi d'un grand chagrin à une joie excessive; mais sa satisfaction fut modérée par le regret qu'il eut d'apprendre que Perceval, qui il avoit de si grandes obligations, étoit parti sans vouloir rentrer au Château. Il en jeta la faute sur le Sénéchal réus, qu'il réprimanda une seconde fois de s'être moqué du brave Gallois.

« Le fol, qui les nouvelles entendit, soudainement faillit en place devant le Roy & les Assistans, tant joyeux que se pouvoit tenir ne sauter & tripuer. Puis en telle manière dit: Sire, leins approche de vos grandes aventures & fortunes. Et quant au Sénéchal il se eut bien tenir assuré qu'avant que passe quinzaine, le jeune Chevalier luy a bien rendu le coup de pié qu'il m'aonné, & la buffe (*le soufflet*) que de y la pucelle a reçue; car entre l'épaule le coude, le bras dextre lui brisera, quel par l'espace d'un an aura à son pendu. Et de ce peut bien le Séné-

chal se tenir certain ; car il n'y peut non plus faillir qu'à la mort. Cette parole tant grava par trop le Sénéchal , qu'il cuida (*penfa*) crever de dépit ; & puis regarda le fol par tel félonie & courroux , que volontiers lui eût ôté la vie du corps devant toute la compagnie ; mais de peur que plus fort n'en déplût au Roy, le laissa sans lui toucher. »

Cependant la fortune conduisit Perceval au Château d'un *bon prud'homme Chevalier*, chez qui il séjourna quelque temps , qui eut la complaisance de le dresser à tous les exercices de la Chevalerie , & qui lui apprit tous les devoirs de cette noble profession. Ce même Gentilhomme le reçut Chevalier , & le déterminâ , non sans peine , à mettre sous son armure un riche habillement dont il lui fit présent , à la place de son accoutrement Gallois.

Après avoir pris congé de son hôte , Perceval continua sa route à travers les forêts , & arriva à un autre Château appelé Beaurepaire , où ayant demandé à être admis , on l'y recut civilement. Mais il ne tarda pas à connoître qu'il étoit dans une place bloquée par l'ennemi , & ré-

uite à la dernière extrémité par la disette des vivres.

« Monta Perceval les degrés d'une salle, laquelle trouva assez belle; & vinrent à l'encontre de luy deux prud'hommes & une pucelle. La pucelle qui fort bien accoutrée étoit, l'accueillit de son mieux; & sur les réponses de Perceval aux questions qu'elle lui fit, elle comprit que c'étoit du Château de son oncle, que ce jeune Chevalier venoit en dernier lieu: elle redoubla donc d'accueil & d'honnêtetés à son égard; & le prévint qu'elle ne pourroit luy faire aussi bonne chère que le Gentilhomme qui l'avoit reçu Chevalier: car nous n'avons plus, dit-elle, que deux pains, & plein un boucal de vin cuit; & nulle autre victuaille n'y a en cet Hôtel, fors un chevreuil qu'un mien sergent a occis ce matin d'une sagette (*flèche.*) »

« Or dit le conte que la pucelle étoit nommée Blanchefleur, & si formellement belle, que Dieu ni Nature n'y avoit rien délaissé qu'elle ne fût en tout accomplie. Premièrement ses cheveux sembloient mieux être de fin or que de poil, tant étoient luyfans & bien colo-

rés. Le front étoit haut & plein comme s'il fût fait de fin yvoire; sourcils bruns, assez menus. Les yeux verts & rians en la tête avoit; ne trop grands ne trop petits; le nez droit & estendu; les joues blanches, teintes de rougeur proportionnée. Que vous dirai je? Tant fut de grand'beauté souverainement remplie, que je ne crois pas que depuis Dieu en ait fait une pareille. »

« A tant commanda Blanchefleur, que les napes fussent mises, & que chacun s'assît pour prendre le repas. Le manger pour cette fois ne fut long, mais de bon appétit pris. Après le souper, se départit la compagnie. Blancs draps, mol oreiller, fin couvre-chef, riche couverture & autre appareil de lit baillèrent à Perceval ceulx qui de ce la charge avoient. Tellement que plus ne luy restoit à desirer que le déduit que l'on prend aux Pucelles ou aux Dames, quand en tel lieu tenir on les peut. Mais, encore ne savoit le noble Chevalier Perceval ce que c'étoit, parquoy au jeu rien n'entendoit. »

Perceval ne tarda donc guères à s'endormir : mais la Demoiselle qui étoit agi-

de violentes inquiétudes, ne put fermer l'œil ; & tout-à-coup, par une inspiration à laquelle elle ne put résister, elle avisa d'aller implorer le secours de son père, contre les dangers qui la menaçoient le lendemain, & dont elle n'avoit point encore osé lui faire confidence. Elle se leva donc toute tremblante de son lit, en chemise, se contentant de mettre sur ses épaules un fin manteau d'écarlate, s'approchant du lit de Perceval qui dormoit d'un profond sommeil, elle se mit à genoux auprès de son chevet.

« La pucelle en cette posture resta, tant grieux pleurs & gros soupirs ; si que de larmes que de ses yeux tombèrent sur la face de Perceval toute mouillée. Tant gémit & pleura auprès de luy, qu'il s'éveilla : si s'émerveilla fort de trouver ainsi sa face mouillée & tremée ; & aussi de voir la pucelle auprès de son lit agenouillée. Et quant il l'aperçut & ouit ainsi se lamenter, par les bras étroitement l'embrassa, & tant continua qu'il la print entre ses bras, & la porta auprès de luy. Puis il luy demanda la cause pourquoy s'étoit en ce lieu transportée. A donc, en telles parolles :

la pucelle lui répondit : Ha ! gentil Chevalier, mercy. Pour Dieu je vous requiers que ne me veuillez blâmer, ni pour vile me tenir, de ce qu'à vous je suis venue ; & sachez que jamais à folie je ne pensai. Mais je dois vous dire qu'en ce monde ne sache créature tant dolente que je suis. Car de trois cents dix Chevaliers qui céans étoient pour le Château garder, ne m'en reste que cinquante, parce que Guingueron, le Sénéchal du Roy Clamadiou des Isles de la Mer, en a la plus grant partie mis à mort, & détient le reste en ses prisons. Guingueron a devant ce Château tenu son siège l'espace d'un hiver & d'un été, tellement que nos vivres sont épuisés, & qu'il n'y a point un seul enfant déjeuner. Et suis contrainte par telle extrémité de quitter & rendre cette place : car de déffense, en nous n'y en a plus. Et suis bien certaine qu'il me conviendra rendre prisonnière entre les mains de mes ennemis. Mais j'ay délibéré, avant qu'il m'emmené, de me laisser plutôt par mon ennemi occire ; & puis si morte me veult emporter, n'y aura que le corps captif ; car l'esprit

meurera libéré. Et lors Clamadieu
 oy qui tant me desire , ne m'aura que
 aide de vie & de mon ame. Vrai est
 si que je garde un couteau en mon
 poinet , duquel ai en pensée de me
 creire avant que me livrer captive à son
 vouloir. Et voilà , Sire , ce que vous
 e desirois.. Et pour crainte de vous
 nuire , en ma chambre m'en retour-
 , pour vous laisser prendre repos. »

Lors Perceval , la prenant par la main ,
 ses parolles lui dit : très-douce & amia-
 ble pucelle , je vous prie de prendre
 confort : cessez les larmes de vos yeux ;
 apaisez votre grand deuil : exilez tris-
 te , courroux , ennuy & mélancolie ;
 donnez lieu à doux plaisir , à joye &
 toute liesse. Car , aydant Dieu , de-
 main il ne vous adviendra ce dont vous
 es en peine ; mais , s'il lui plaît , meil-
 leur fortune & adventure que vous
 espérez. Et pour ce , vous prie que
 aillez avec moy gésir (*reposer*) , pour
 re mélancolie oublier. A quoy la
 celle sainctement un petit contredit ;
 is tant la pressa Perceval , qu'ensem-
 demeurèrent joyeusement. Quant la
 celle eut le jour apperçu , du liét se

leva tout coyment , après avoir le doux congé prins , & en sa chambre secretement retourna. »

« Cependant Perceval commanda que ses armes on lui apportât , pour aller combattre Guingueron le Sénéchal ; & sitôt qu'il fut armé , & dessus son cheval monré , dit que les portes fussent ouvertes légèrement. »

Perceval ne tarda pas à rencontrer Guingueron , qu'il combattit & renversa à terre. Il s'avança pour le tuer , & l'eût fait , si l'autre n'eût crié merci. Perceval lui fit grace , à condition qu'il iroit se rendre prisonnier à la Demoiselle du Château assiégé. Mais Guingueron s'en défendit , & demanda quartier pour cette démarche , alléguant que Blanchefleur à qui il avoit fait tant de chagrin , s'en vengeroit en le faisant mourir. En ce cas , lui dit Perceval , tu iras te rendre prisonnier non à cl'e , mais au bon Chevalier son oncle. Guingueron se récria encore plus , en entendant cet ordre ; & avoua à son vainqueur qu'il ne pouvoit tomber en de plus dangereuses mains , d'autant qu'il avoit tué le propre frère du Chevalier. S'il est ainsi , dit Perceval , « tu iras donc

à la Cour du bon Roy Artus, lequel de
 par moi tu salueras; puis luy requerras
 qu'il te fasse montrer la pucelle que
 Breux le Sénéchal en la joue fêrit
 (*frappa*) pour ce qu'elle m'avoit ri;
 & à elle prisonnier te rendras: puis luy
 diras que j'espère, si Dieu m'ayde, avant
 que mourir, la venger de l'injure que
 Breux lui a faite. »

Guingueron jura à Perceval d'obéir à
 son ordre; & aussi-tôt il se mit en route
 pour l'exécuter. A peine étoit-il parti,
 que le Roi Clamadeu, vint avec de nou-
 velles troupes rejoindre celles de son Sé-
 néchal, dont il apprit avec surprise la
 défaite & le départ. Il résolut de donner
 un dernier assaut au Château, où Perce-
 val étoit rentré après avoir vaincu Guin-
 gueron; & où venoit d'aborder, du côté
 de la mer, un navire chargé de toutes
 sortes de vivres; ce qui rendit le courage
 aux assiégés. Clamadeu eut du dessous
 dans cet assaut, & fut repoussé avec perte.
 Ce revers fut suivi du défi imprudent qu'il
 envoya signifier à Perceval, de l'attendre
 le lendemain devant le Château, pour se
 mesurer avec lui. A cette nouvelle chacun
 rembla pour le jeune Chevalier, & la

Demoiselle elle-même le conjura de ne point accepter le défi; Clamadieu jusqu'à ce jour n'ayant trouvé personne de sa force, en combat singulier. Mais Perceval n'écoutant que son courage, alla combattre ce Roi, le vainquit, comme il avoit fait son Sénéchal; & l'ayant contraint de lui crier merci, il lui fit jurer qu'il iroit de sa part à la Cour du Roi Artus, se rendre son prisonnier; & promettre, également de sa part, vengeance à la pucelle que le Sénéchal Lreux avoit souffletté à son occasion; en outre, il exigea qu'il leveroit le siège du Château de Beaurepaire & tiendrait à l'avenir pour ennemis tous les ennemis de Blanchefleur; qu'enfin il lui rendroit les prisonniers qu'il avoit faits sur elle. Tous articles que le Roi Clamadieu des Isles de la Mer, exécuta ponctuellement, & même avec une telle diligence qu'il rejoignit, ou peu s'en faut, en chemin son Sénéchal Guingueron; si bien qu'ils arrivèrent presque en même-temps à la Cour du Roi Artus, qui fit une réception fort honorable au Roi Clamadieu, encore qu'il ne se présentât qu'en qualité de prisonnier.

Après avoir délivré le Château de Beau-

repaire , & pris congé de Blanchefleur , Perceval se remit en route pour chercher de nouvelles aventures. Sa bonne fortune l'adressa à la Cour du Roi Pescheur , son oncle , chez qui il vit le Saint-Graal , & qui lui fit présent d'une épée où il étoit écrit : *qu'elle étoit de si bon acier , que jamais ne serois rompue que par un péril seulement , que nul ne savoit , fors (excepté) celui qui l'avoit forgée.*

Le Romancier observe que le Roi Pescheur étoit ainsi nommé , parce qu'il faisoit son passe-temps ordinaire de la pêche; cet exercice paisible étant le seul qui lui convînt , attendu qu'il étoit blessé en beaucoup d'endroits , & que ses blessures n'étoient point consolidées: il observe encore que sa guérison auroit dépendu de certaines questions qu'auroit faites de son propre mouvement Perceval , au sujet de la lance merveilleuse , & du Saint-Graal , qu'il vit chez le Roi Pescheur , telles que celles-ci: *pourquoi le sang sort-il du fer de la lance ? Et à quoi sert le Graal ?* Mais Perceval , peu curieux , ne fit aucune de ces questions; ce qui l'exposa , par la suite , aux reproches & aux maledictions de la Demoiselle Hideuse , comme on le verra

bien-tôt. Ce fut en sortant de ce même Château du Roi Pêcheur, que Perceval apprit la mort de sa mère.

Après avoir quitté le Roi Pêcheur, la seconde rencontre de Perceval fut celle d'une jeune fille dont les habillemens étoient tous déchirés, & qui étoit montée sur un cheval étique, dont les os perçoient la peau. Cette jeune fille étoit toute éplorée, & faisoit de longues lamentations. Perceval s'approcha d'elle, pour savoir le sujet de sa douleur, & de l'état pitoyable où elle étoit réduite. Elle étoit tellement changée, qu'il ne la reconnut point pour être cette Demoiselle à qui il avoit pris, contre son gré, un baiser & son anneau. A peine commençoit-il à lier conversation avec elle, qu'il entendit venir à lui, au grand galop, l'orgueilleux de la Lande, qui lui cria :

« Toi qui est près de la pucelle, arrête-
» toy, & là m'attends. Car sache que ta
» fin est venue, parce que à elle t'es ar-
» rêté. Mais avant qu'à mort je te mette,
» je veux t'apprendre pour quel forfait
» en langueur & honte ainsi je la fais
» vivre. »

Alors le jaloux de la Lande raconta à

Perceval, ce que celui-ci savoit aussi-bien que lui : mais il ajoutoit à son récit une circonstance que Perceval savoit être toute contraire à la vérité ; car il prétendoit que la Demoiselle avoit été consentante du baiser ravi, & de l'enlèvement de l'anneau.

Quand le jaloux eut cessé de parler ; Perceval lui dit : ami, sache que la pénitence de la pucelle est finie ; car tu vois devant toi celui qui entra au pavillon en ton absence ; celui qui lui prit, malgré elle, un baiser & son anneau ; enfin, celui qui prit avec toi sa part des trois pâtés & du bocal de vin.

Ici commença un furieux combat entre Perceval & l'orgueilleux de la Lande ; mais Perceval eut le dessus, & contraignit l'orgueilleux de la Lande à lui demander la vie, qu'il lui accorda, à condition qu'il répareroit tous ses torts avec la Demoiselle maltraitée si injustement ; & qu'en outre, il iroit à la Cour du Roi Artus se rendre son prisonnier, de la part de Perceval-le-Gallois, & assurer la plus belle d'entre les pucelles de cette Cour ; qu'avant peu elle seroit vengée du soufflet du Sénéchal. L'orgueilleux de la Lande

engagea son setment à Perceval d'exécuter ses ordres, & tint fidelement parole.

Or, chaque fois que Perceval envoyoit aussi un prisonnier se rendre, de sa part, au Roi Artus, le fou de ce Roi triomphoit, & prédisoit au Sénéchal Lreux qu'il ne tarderoit pas à être puni du soufflet & du coup de pied le moment où cette prédiction devoit s'accomplir, ne tarda pas à venir. Perceval étant arrivé près du camp du Roi Artus, & ce Prince ayant été informé qu'on voyoit passer un Chevalier armé, chargea d'abord le Chevalier Saigremor d'aller à sa rencontre, & de le lui amener, en l'invitant, de sa part, à venir lui parler. Saigremor trouva Perceval qui réfléchissoit profondément sur trois gouttes de sang qu'une corneille blessée avoit répandues sur une noix couverte de neige & qui étoient tombées de manière que cette noix représentoit, à l'imagination de Perceval, la figure de son ami. Saigremor enjoignit donc à Perceval de le suivre, pour venir parler au Roi Artus; mais le Chevalier Gallois étoit tellement plongé dans la rêverie, à l'occasion de

es trois gouttes de sang, qu'il n'entendit point ce qu'on lui disoit. Le fier Saigremor fut piqué de sa distraction, qu'il prit pour dédain ; & poussa à lui son cheval, le lance en arrêt, en lui signifiant qu'il ameneroit bon gré mal gré, & en lui riant qu'il songeât à se défendre. Perceval, aussi-tôt, se mit en devoir de soutenir le défi, & en eut tout l'honneur, car la lance de Saigremor se rompit, au lieu que celle du noble Gallois demeura entière ; de plus, Saigremor fut renversé à terre du premier coup, & son cheval s'en retourna tout seul au galop, aux tentes du Roi. Ce que voyant le Sénéchal Lreux, toujours railleur, il se mit à plaisanter Saigremor sur son aventure. Le Roi l'en prit, & lui dit qu'il n'étoit ni séant ni honnête de se moquer ainsi des braves gens ; & qu'il feroit mieux de prendre ses armes, & de faire ce que Saigremor n'avoit pu, en amenant au camp le Chevalier en question. Lreux obéit, prit ses armes, monta à cheval, & alla droit au Chevalier, qu'il trouva réplongé dans la contemplation de la noix blanche aux trois gouttes de sang. Il se mit donc à lui crier incivilement : « Vassal, Vassal, venez au

1775. Novembre.

D.

» Roy, auquel vous veulx mener ; ou
» cher vous coûtera , si vous refusez de
» venir. »

Perceval, indigné de s'entendre menacer , reçut Lreux comme il avoit fait Saigremor, & l'étendit à terre du premier coup ; mais si rudément, que Lreux se cassa le bras droit entre l'épaule & le coude , en tombant sur une roche , & perdit connoissance de la douleur aigue qu'il ressentit. Ainsi fut accomplie la prédiction du fol , & vengée la pucelle à qui Perceval avoit promis satisfaction.

Le Roi envoya alors d'une part, des Chirurgiens pour traiter la blessure du Sénéchal ; & d'autre part , Messire Gervain, pour inviter le Chevalier inconnu à venir lui parler. Messire Gervain s'acquitta de la commission avec tant de courtoisie, que Perceval consentit à le suivre, lia amitié avec lui, lui demanda son nom, & lui dit le sien. Le Roi Artus fut par ce moyen que le Chevalier qui venoit le saluer, étoit ce même Perceval le Gallois qui l'avoit délivré du Chevalier Vermeil, & qui lui avoit envoyé tant d'illustres prisonniers ; & Perceval apprit que le Chevalier à qui il venoit de casser le bras

oit le Sénéchal Lreux, & qu'ainfi la pucelle au foufflet reçu étoit vengée, comme il le lui avoit promis. On fit à la Cour du Roi Artus la réception la plus diftinguée au noble Gallois. Le Roi, la Reine, & la pucelle vengée, ne pouvoient fe laffer de lui témoigner leur reconnaissance. Artus emmena même Perceval à Carlion, où il tint Cour plénière pour mieux célébrer fon arrivée.

Comme ils étoient à Carlion, ils virent passer une Demoifelle montée fur une petite mule fauve, & qui tenoit une bouffine à fa main droite.

« Elle avoit deux groffes trefles de chevelure noire, pendantes fur fes épaules. Et, dit l'hiftoire, que tant hideufe & déplaifante elle fut, que dedans enfer on a jamais été une plus layde vue. Le col & les mains plus noires que fer rouge, qui étoit la moindre chofe de fa laideur; car les yeulx eut plus noirs qu'un More, perits, en forme de fous; & le nez de chat ou de finge; & les lèvres de fa bouche à la femblance de celles d'un bœuf ou d'un âne; & les dents rouges comme moyeux (*milieux*) de bœuf. Si fut barbue, comme un bouc;

bossue devant & derrière; & avoit le
deux jambes torsses; & pour conclure
oncques plus difforme on ne vit. »

Quand elle fut devant la royale com-
pagnie, sans saluer personne, & sans de-
cendre de cheval, elle s'arrêta devant
Perceval, & lui dit tout en courroux.

« Ha, Perceval ! qu'il soit de tous
plus infortuné, celui qui te salue; qu'
soit maudit, celui qui pour ton hon-
neur prie ! Car pas ne l'as toi-même
soigné, cet honneur; & la fortune t'
refusas quand à la Cour du Roy Pe-
scheur voyant la lance qui saignoit, t'
fus si paresseux de parler, que tu ne
demandas point pourquoi du fer d'
celle le sang sortoit. Et aussi le Saint
Gréaál tu y vis, sans demander ce qu'
c'étoit, ni à quoi il servoit, ce qui
grand malheur advint, parce que si l'eus-
tu demandé, le riche Roi Pescheur fût
maintenant guéri & sain, & ses plaies
consolidées. Si tiendrait ses terres en
paix, ce que jamais il ne fera, & ses
terres seront dévastées, & les pucelles
viollées; & femmes en perdront leurs
maris; dont maint orphelin on verra
& mourront plusieurs Chevaliers. »

out ce mal, faudra que par toi il leur devienne. »

La Demoiselle Hideuse fit ensuite ses excuses au Roi Artus, de ce qu'elle ne parvenoit point à sa Cour, parce qu'elle avoit à aller fort loin de-là, au château orgueilleux, où étoient retenus captifs cinq cents soixante-dix Chevaliers, chacun avec sa Dame: elle ajouta que ce seroit une grande gloire aux Chevaliers du Roi Artus de venir délivrer ces illustres prisonniers. Et pour leur indiquer plus précisément l'endroit où étoit ce château, elle leur dit qu'au plus haut du lieu étoit un puits, d'où sortoit habituellement une grande lumière, & auprès duquel ils trouveroient une Demoiselle assise & retenue malgré elle.

Ici commence dans le Roman de Perceval, le récit des aventures & exploits de Messire Gauvain, & d'autres Chevaliers. lesquelles aventures forment évidemment un hors d'œuvre à l'égard du récit principal. D'ailleurs nous pensons avoir suffisamment parlé des actions de Messire Gauvain dans les volumes précédens, ainsi que du Saint Gréaal, dont nous avons fait un article particulier ; &

dont , en conséquence , nous ne parlerons ici que comme d'un objet immédiatement relatif aux faits & gestes de notre Héros Gallois.

Perceval , selon le Romancier , oublia ; pendant cinq ans , ou négligea tous les exercices de piété , s'appliquant uniquement aux exploits de Chevalerie , comme si ç'eussent été ses seuls devoirs. Il arriva donc qu'au bout de cinq ans de cet oubli de toute religion , & de cette pratique de la Chevalerie , après avoir envoyé au Roi Artus plus de cinquante Chevaliers prisonniers , il rencontra , dans une forêt , une procession de trois Chevaliers & de dix Dames , qui faisoient pénitence de leurs fautes passées , & qui marchaient pieds nuds par mortification. Perceval lia conversation avec cette pieuse troupe , & fut tellement touché de leurs propos édifiants , qu'il fit lui-même pénitence , & s'alla confesser à un Saint Hermite , qui se trouva être son oncle maternel , propre frère du Roi Pescheur.

Le Romancier ne se contente pas d'entre-mêler le récit des faits de Perceval , de celui des aventures de Messire Gauvain , & de quelques-uns de ses braves

ompagnon. Il se permet divers autres pisodes, qui regardent quelques autres personnages, & notamment une nièce du Roi Artus.

« Pendant que le Roy Artus à Quilinytoit, vint ung Chevalier en court, fort beau moult bien formé, & jeune, qui Carados de Vaigue étoit nommé Roy & Seigneur d'icelle Terre. Femme n'avoit point, à cause de quoy vins femme demander au Roy, qui sa nièce luy donna la belle Ysenne de Carahis. Au jour nommé du mariage, manda le Roy tous ses Barons, ainsi que Dames, Damoyelles & pucelles, en grant nombre. Or, nous dit l'histoire, que en Cour y avoit un Chevalier, qui si grand enchanteur étoit, que jamais on ne vit son pareil, ni qui tant de choses sceût faire par l'art de Migromancie. Eliaure (c'étoit son nom) tout le long du jour regarda la tant gracieuse & belle épouse, si que il n'en pouvoit sa pensée lever; & il résolut de mourrir si d'elle il ne jouissoit. »

Le Romancier feint donc qu'Eliaure tant par ses enchantemens, qu'il entra au lit de la nouvelle mariée, qui le prit

pour Carados; & qu'en place d'Yfenne, il y substitua, la première nuit des noces, une grande levrette; la seconde nuit une truie; & la troisième une jument. Mais retournons à Perceval.

Ce Chevalier, depuis qu'il eut été endoctriné par l'Hermite, qui l'instruisit de plusieurs merveilleuses circonstances, concernant le Saint-Gréaâl, & la lance au fer sanglant, se proposa sérieusement de retrouver ce château, & de n'omettre aucune des questions qu'il importoit de faire. Mais il fit, pendant sa route, nombre de rencontres périlleuses, dont il sortit toujours, ou presque toujours à son avantage; témoin l'aventure du château du Cor, dont il vainquit le Roi; & la victoire qu'il remporta sur Abioris, qu'il envoya se rendre prisonnier au Roi Artus.

En errant ainsi de bois en bois, il reconnut le château de Beaurepaire, où il ne put se dispenser de s'arrêter. Mais, ayant pris fermement le parti de retourner, sans délai, à la Cour du Roi Pêcheur, les caresses même & les larmes de sa chère Blanchefleur, ne purent le retenir que trois jours, après lesquels il immola l'amour au devoir, & se remit en

route. L'intérêt du sang n'eut pas sur lui plus de puissance ; & sa propre sœur ne put le retenir auprès d'elle que trois jours , dans le château où il avoit pris naissance.

Le Romancier raconte encore comment , après que Perceval eut été vainqueur dans un tournois devant le château orgueilleux, il s'engagea dans les détours d'une grande forêt , où il trouva, sous une tombe de marbre, un Chevalier enfermé, qu'il délivre , & qui , par trahison , l'enferma lui-même sous la tombe ; mais qui s'en repentit ensuite, & vint délivrer Perceval , par l'estime & l'admiration qu'il conçut pour ce brave Gallois , s'étant apperçu que le cheval de Perceval ne vouloit être monté que par lui.

Enfin , après plusieurs aventures de Chevalerie , qu'il seroit trop long & peu amusant de rapporter ici, l'Auteur de cet ouvrage fait arriver Perceval chez le Roi Pescheur, devant le château duquel il tue le redoutable Pertinel, le plus grand ennemi de ce Roi. Aussi le Roi Pescheur embrassa tendrement son neveu Perceval, & ordonna que la tête de Pertinel fût ex-

posée au bout d'une lance sur la plus haute tour du château. Perceval, après avoir séjourné quelque temps à la Cour du Roi Pêcheur, (qui fut désormais guéri de toutes ses blessures) & avoir joui du spectacle de toutes les merveilles du Saint-Gréaal, retourna à Cardeuil, où bien-tôt après arriva une Demoiselle qui lui apporta la nouvelle de la mort de son oncle. Aussi-tôt le Roi Artus voulut partir avec toute sa Cour, pour couronner Perceval, & installer ce brave Gallois dans les Etats de son oncle le Roi Pêcheur : projet qui fut aussi-tôt mis à exécution.

En succédant au Roi Pêcheur, Perceval avoit aussi hérité du Saint Gréaal, de la lance saignante, & du divin tailloir d'argent, dont les merveilles se manifestèrent à la vue du Roi Artus & de toute sa Cour. La principale de ces merveilles étoit celle du Saint-Gréaal, qui apparoissoit chaque jour à l'heure du repas, entre les mains d'une Demoiselle qui faisoit trois fois le tour de la table, & aussi-tôt la table se trouvoit servie miraculeusement de tous les mets que les convives pouvoient souhaiter.

Le Roi Artus & ses Chevaliers, après un mois de séjour, s'en retournèrent à Cardeuil, fort édifiés & satisfaits de leur voyage. Pour Perceval, il ne tarda pas à consacrer à Dieu le reste de sa vie, se retirant dans un Hermitage, où l'accompagnèrent le tailloir d'argent, la lance miraculeuse, & le Saint Gréaal; cette dernière relique servant uniquement à sa nourriture, par une ineffable propriété.

Perceval mena donc ce merveilleux genre de vie, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de le retirer de ce monde.

« Or, le jour même, & à la propre heure qu'il mourut, le Gréaal & la sainte lance, & le digne tailloir d'argent, en présence des assistans, furent aux saints Lieux ravis & emportés; & depuis ce temps, n'ont par nul, en terre, été us. »

« Perceval, après sa mort, fut au pais aventureux transporté, & inhumé auprès du Roy Pêcheur; & sur son tombeau fut gravée cette épitaphe : »
*Y-gît Perceval le Gallois, qui du
 Saint-Gréaal les aventures acheva.*

Le nom de *Gauvain*, Chevalier de la Table Ronde, dont il est parlé dans ce Roman, & dont il a déjà été fait mention dans *Lancelot du Lac*, nous rappelle un Conte intitulé *le Chevalier à l'Epée*, que nous avons lu dans le Roman en vers de *Perceval*, touchant le même Chevalier, & que l'Auteur du Roman en prose n'a pas su saisir pour ajouter à l'intérêt & à l'agrément de son Ouvrage. Nous allons, pour ainsi dire, le traduire de l'original.

« Gauvain épouse une fort belle Dame. Après
» la noce, voulant la conduire à la Cour, il la
» met en croupe, suivant la loyale coutume de
» ce temps. Un inconnu bien armé, se présente
» à leur passage, arrête le cheval, & veut enle-
» ver la femme. Le mari lui fait observer qu'elle
» est à lui. L'inconnu lui répond : vous me la
» céderiez, sans doute, si elle aimoit mieux être
» à moi. Gauvain, galant ou philosophe, ne dé-
» ment point l'opinion qu'on a de lui. La Dame
» devient libre par un mot de son mari, & se
» donne à l'inconnu. Gauvain, abandonné à ses
» réflexions, suivoit tristement son chemin.
» Deux lévriers blancs, que son beau-père lui
» avoit donnés, étoient ses compagnons de
» voyage. La Dame aimoit ces lévriers. Ne les

» voyant plus , elle exige de l'inconnu qu'il aille
» les redemander à son mari. L'amour est ennemi
» des réflexions , quelquefois même des procé-
» dés. L'inconnu court après Gauvain , le retra-
» pe , & ose lui demander ses chiens ; ces chiens
» fidèles , dont l'attachement adoncissoit peut-
» être sa douleur. Gauvain , toujours philosophe
» & toujours modéré , lui dit , vous possédez ma
» femme , parce qu'elle a voulu vous préférer ;
» il est juste que le même principe me conduise
» en cette occasion ; ces chiens appartiendront à
» celui de nous deux qu'ils voudront suivre. Les
» lévriers suivirent Gauvain. »



TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Artamène, ou le grand Cyrus.

CE ROMAN, qui est un de ceux de Mademoiselle de Scudéry qu'on ait le plus estimé dans son temps, est le second qu'elle ait composé. L'histoire a fourni à l'imagination le prétexte de s'égarer pendant dix gros volumes. Ce n'est point ce Cyrus annoncé par les Prophètes, peint par Hérodote, représenté par Xénophon, ce conquérant extraordinaire, ce héros, ce politique, qui conquiert, étonna, instruisit la moitié de la terre asservie : c'est un amant qui soupire, gémit, & file le parfait amour.

On pourroit dire que le sort de ce vainqueur des nations, fut d'être défiguré par l'esprit romanesque. Sous la plume de Xénophon, il ne fut guère que l'objet factice d'un traité de morale & de politique. Ramsay n'a pas plus respecté la vérité, les actions & les vertus guerrières de ce conquérant. Mademoiselle de Scudéry alla plus

in dans l'art d'avilir un héros. Cependant son ouvrage, comme Roman, renferme des parties estimables. Les sentimens, la morale, la texture, le style même, exigeoient de l'esprit, de l'ame, et une assez grande connoissance du cœur.

Ibrahim, ou l'illustre Bassa, premier Roman de Mademoiselle de Scudéry, fut publié sous le nom de son frère ; on le crut, pendant quelque temps, l'auteur de cet Ouvrage ; le même préjugé alloit s'établir en faveur de Cyrus, publié sous le même nom, si le caractère du style n'avoit tout-à-fait trahi la plume qui vouloit se cacher. M. de Scudéry avoit affecté de se peindre en franc militaire dans la Préface de Ligdamon, (sa première Pièce de Théâtre, par un aven qui ne permettoit plus de lui attribuer un Ouvrage écrit du style le plus précieux, le plus tendre, le plus *amoureux*. Dans la Préface dont nous parlons, il déclare qu'ayant beaucoup voyagé, beaucoup fait la guerre, beaucoup étudié la science des armes, il doit être très-propre à écrire les sentimens des amans. *J'ai passé, dit-il, plus d'années parmi les armes, que de heures dans mon cabinet, plus usé de mèches en arquebuses qu'en chandelles, de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, & mieux marcher les bataillons que les périodes. Il y a*

sans doute , beaucoup d'exagération dans ces phrases (d'ailleurs très-ridicules) ; mais un homme qui osoit dire cela de lui , ne pouvoit guère avoir & l'esprit & la plume qui avoient composé le très-romanesque Cyrus. Le Public fut donc désabusé , & ce Roman resta à Mademoiselle de Scudéry, qui ne put plus en faire accroire , & réuonça à employer ce moyen pour se déguiser.

Cependant , nous plaçons cette fiction volumineuse parmi les Romans historiques , parce qu'en effet le fonds en est tiré de monumens historiques. Ces mêmes monumens ont été également utiles aux Auteurs des trois autres Romans ; qui se sont peut-être moins écartés de Cyrus & de l'histoire , ou qui , du moins , en ont tiré un parti plus sérieux & plus utile. Le premier est de Xénophon. Le second , composé par M. de Ranfay , est connu sous le nom de *Voyages de Cyrus*. Le troisième , est le *Repos de Cyrus* , par M. l'Abbé Pernetti. Nous préparons l'Extrait de ces trois Ouvrages estimables , pour le Volume prochain. Ce travail sera très-étendu , & la Note qui le précédera , ne le sera pas moins , parce qu'en effet , ce conquérant célèbre a eu l'honneur d'occuper les esprits sous des aspects si différens & si intéressans , qu'on peut espérer , en le considérant sous ces dif-

ens rapports, d'en tirer également de l'agrément & du profit.

Astyage, Roi de Médie, eut un fils nommé Cyaxare, & une fille nommée Mandane. Quand cette Princesse fut en âge d'être mariée, il lui fit épouser Cambyse, Roi de Perse. De ce mariage naquit Cyrus. Avant la naissance de ce Prince, & dans les premiers jours de la grossesse de Mandane, Astyage fut tellement effrayé par des songes, par des prodiges & des pronostics fâcheux, qu'il se repentit de cette alliance; & que redoutant les suites, chercha un prétexte pour rappeler sa fille auprès de lui. Mandane se conformant aux intentions du Roi son père, quitta donc la capitale de la Perse, peu de temps après y avoir épousé Cambyse, & retourna à Ecbatane, auprès d'Astyage, à qui, toutefois, elle crut devoir cacher qu'elle était partie enceinte de Persépolis. Cependant sa grossesse, avec le temps, étant devenue manifeste, & le Médecin de la Princesse en ayant donné avis à Astyage, le Monarque cruel fit épier le moment de

les couches ; & ayant appris qu'elle avoit mis au monde un fils , il songea à s'affranchir des craintes que lui donnoit l'horoscope de cet enfant , qu'il se figuroit devoir un jour le détrôner. Il donna donc ordre à Harpage , son confident , d'aller exposer le jeune Cyrus sur quelque montagne déserte , où dans quelque affreuse forêt. Harpage , qui ne put se résoudre à exécuter lui-même cet ordre , chargea de cette barbare commission un Berger nommé Mitradate , à qui il enjoignit d'emporter cet enfant chez lui , & de l'exposer le lendemain. Mitradate , de retour chez lui , trouva que sa femme venoit d'accoucher d'un enfant mort ; & lui ayant montré celui qu'il tenoit , & qu'il commença à sourire dès qu'elle le tint entre ses bras , il lui avoua l'ordre qu'il avoit reçu. Spaco (c'étoit le nom de cette femme) étoit née généreuse & sensible : la seule idée d'une telle inhumanité lui fit horreur. Elle se détermina aussi-tôt à sauver Cyrus ; & pour le faire avec sécurité , elle persuada à Mitradate d'habiller l'enfant mort de toutes les petites nipes de l'enfant de Mandane , & de n'exposer ainsi qu'un ca-

avre insensible, à la férocité des bêtes sauvages. Cette innocente ruse leur réussit parfaitement. Mitradate feignit d'avoir exécuté fidèlement l'ordre d'Harpage, lui, ayant envoyé sur le lieu indiqué, vit apporter, avec horreur, les restes d'un enfant déchiré par les tigres. Astyage en étant informé, donna ordre qu'on le portât dans le tombeau des Rois. Ainsi l'on fit le fils d'un Berger dans un sépulcre royal : & le fils d'un Roi dans la cabane d'un Berger. Astyage fit alors publier, dans sa Cour, que le fils de Mandane étoit mort de maladie; il fit dire la même chose à cette Princesse, & poussa même l'artifice jusqu'à envoyer consoler Cambyse sur cette perte. Mandane, quoiqu'elle soupçonnât la vérité de la chose, ne put pourtant la fermer de n'en témoigner jamais rien, & se contenta de chercher un prétexte pour retourner en Perse. Comme Astyage pensoit que les pronostics fâcheux qu'il avoit cherché à détourner, ne résidoient qu'en la personne du premier enfant de Mandane, il s'inquiéta peu de la crainte qu'elle en eût d'autres, & fut le premier à lui parler de retourner

auprès de Cambyse, d'autant que la présence de Mandane étoit pour lui un reproche secret & importun. Mandane fit scrupule d'avouer à Cambyse la cruauté d'Astyage, ne voulant point armer son mari contre son père.

Cependant Cyrus continua d'être élevé par Mitradate & Spaco ; mais quoique nourri dans la cabane d'un Berger, & qu'il ne connût point sa naissance, il ne tarda point à se conduire en Roi, & se fit déclarer tel, dès l'âge de dix ans, par tous les autres enfans des hameaux voisins, qui jouoient avec lui. Il s'en faisoit craindre, aimer & obéir, comme s'il eût été leur maître ; il les qualifioit de sujets, & punit même un d'entre eux pour une faute qu'il avoit commise. Le père de cet enfant, qui se trouva être un Officier de la Maison du Roi, ayant su ce trait, & ayant admiré ce jeune Berger qui faisoit si bien le Prince, fit part à Astiage d'un fait aussi extraordinaire, lui vantant infiniment la beauté & la hardiesse de cet enfant. Astyage fit comparoître le jeune Cyrus devant lui, & lui ayant demandé raison de la punition qu'il avoit décernée,

l'enfant répondit si admirablement, qu'il éta le Monarque dans la plus grande surprise, de voir qu'il ne parloit pas moins n Roi avec un Roi, qu'avec les enfans qui l'avoient élu.

Astyage tomba de cette surprise dans une plus grande, lorsqu'il fit réflexion que cet enfant ressembloit si fort à Manane, sa fille, qu'il n'y eut jamais de plus grande ressemblance. Il fit donc venir le Berger dans son cabinet, & lui ayant demandé où il avoit pris cet enfant, d'un ton qui l'épouvanta, & qui lui fit croire que le Roi étoit instruit, Mitradate demeura interdit. Astyage alors employa à propos la menace, que Mitradate lui voua tout ce qui s'étoit passé.

Le Roi, partagé entre ses terreurs politiques, & la tendresse qu'il se senroit pour cet aimable enfant, fit aussi-tôt assembler les Mages. Ceux-ci trouvèrent (soit que ce fût leur véritable sentiment, soit que la pitié les obligeât à le déguiser) que cette royauté, dont le jeune Cyrus avoit joui sur tous ses compagnons, étoit assurément une marque infailible que l'intention des Dieux étoit satisfaite; que

toute la domination de ce jeune Prince sur les Mèdes , seroit bornée à celle qu'il avoit exercée sur ces sujets volontaires ; & qu'ainsi il n'y avoit plus rien à craindre de ce côté-là.

Astyage, qui avoit effectivement conçu de l'amitié pour cet enfant , fut bien aise qu'on le conseillât de la sorte , & se laissa volontiers persuader par les Mages qu'il n'avoit plus rien à redouter de Cyrus. Cependant , en laissant vivre ce jeune Prince , il ne pardonna pas à Harpage , car il le bannit de sa Cour ; & cet homme qui n'avoit pu se déterminer à être entièrement pitoyable , ni entièrement cruel , se vit , sans support & sans refuge , contraint d'endurer la rigueur d'un long exil.

Cependant Astyage renvoya Cyrus à Cambyse , lui écrivant que pour éviter certaines constellations malignes , il avoit été contraint de lui causer , durant quelque temps , le déplaisir de croire que cet enfant fût mort ; mais que cette douleur seroit changée en une joie bien douce , par la satisfaction qu'il auroit de se voir un fils si bien fait & si aimable.

Cyrus arrivé à Persépolis , y fut reçu de

Cambyse, de Mandane, & de tous les Ordres de l'Etat, avec une tendresse & un empressement inexprimables. On occupa aussi-tôt du soin de son éducation, à laquelle tout ce qu'il y avoit de grands hommes dans le Royaume de Perse, furent employés.

Cyaxare, fils d'Astyage, ayant épousé l'héritière de Cappadoce, régnoit alors sur les Cappadociens, du chef de sa femme; & ses peuples ne trouvoient point mauvais qu'il regnât sur eux, malgré la loi fondamentale de cet Etat, qui refusoit le trône à tout étranger, d'autant que Cyaxare se trouvoit fortuitement être né en Cappadoce, durant un voyage que sa mère y avoit fait. Cyaxare, dis-je, fils d'Astyage, frère de Mandane, & par conséquent oncle de Cyrus, apprenant ce qui venoit de se passer à Ecbatane & à Persépolis, envoya féliciter Cambyse, son beau-père, & Mandane, sa sœur, de la joie qu'ils avoient l'un & l'autre, & comme il avoit une fille unique aussi nommée Mandane, née trois ans après la naissance de Cyrus, il en prit occasion d'écrire à sa sœur d'une manière assez galante, qu'il

souhaiteroit que la petite Mandane, sa fille, pût un jour se rendre digne de l'amour de Cyrus.

Le Roi & la Reine de Perse cultivoient avec soin le beau naturel de Cyrus. Un charme si particulier régnoit dans ses actions & dans ses discours, qu'il étoit impossible de le voir sans l'aimer.

Il y avoit dans Persépolis une grande place, appelée la Place de la Liberté. A une de ses faces, étoit le Palais des Rois; les trois autres étoient habitées par les plus grands Seigneurs, & les plus sages d'entre les Persans. Ce fut dans cette fameuse place (où ne demeuroient que des personnes véritablement libres, & par leur naissance & par leur vertu) que le jeune Cyrus commença à faire connoître ce qu'on devoit attendre de lui. La modération, la libéralité, la justice, & toutes les autres vertus, étoient déjà en lui à un degré si éminent, que les Perses parloient de Cyrus comme d'un enfant envoyé du Ciel pour leur bonheur. Il fut élevé ainsi jusqu'à la seizième année, dans la plus célèbre & la plus rigoureuse Académie qui fût au monde.

Cependant

ependant, Harpâge, ce Seigneur Mé-
s, banni par Aftyage pour n'avoir
nt exécuté son barbare commande-
nt, erroit de Cour en Cour, sans pou-
faire la paix avec ce Monarque irrité.
vant donc qu'il ne pouvoit rentrer en
ce, il voulut faire en sorte de susciter
n maître un redoutable ennemi dans
ersonne du Prince qu'il avoit ordon-
u'on fît mourir au berceau. Il passa
erse vers la sixième année de son exil,
cacha soigneusement dans l'attente
e occasion favorable ; & croyant la
ver dans une grande Chasse que fit
is, il se mit à la suite de ce Prince
me un homme de son cortège, ob-
nt tous ses pas, & faisant des efforts
oyables pour le suivre, & pour ne
s perdre de vue, comme firent tous
utres chasseurs, dont pas un ne put
indre.

nt enfin parvenu à rencontrer Cyrus
art, au moment où ce Prince venoit
er la bête d'un coup de flèche, Har-
en cet instant mettant un genou il
re devant lui, lui dit que cet ex-
étoit beau, mais qu'il ne tenoit qu'à
e remporter des victoires plus glo-

rieuses, en se mettant à la tête d'une armée de trente mille hommes, toute prête à suivre ses ordres, & en détrônant celui qui avoit voulu le faire périr, & qui, pour se délivrer d'une crainte dont son ame n'étoit pas bien guérie, ne manquoit pas sans doute d'attenter encore à ses jours.

Cyrus remercia Harpage de son zèle & même le prit sous sa protection, & l'attacha depuis à sa personne : mais il refusa absolument de prendre les armes contre son aïeul maternel ; en avouant toutefois à Harpage, que la proposition de commander une armée l'eût infiniment flatté, s'il se fût agi de combattre tout autre ennemi ; & que les mots de combats, de victoires & de triomphe ne frappoient jamais son oreille sans causer chez lui une grande émotion.

La cause de la disgrâce permanente d'Harpag, étoit dans la crainte toujours subsistante du Roi des Mèdes, qui tomba insensiblement dans ses premières inquiétudes. Il rassembla donc les Magiciens, après avoir fait leurs observations astronomiques, & les sacrifices d'usage, dirent au Roi qu'ils ne pouvoient, &

quer à la fidélité qu'ils lui devoient ,
c'étoit que tout ce qu'ils avoient vu
dans les étoiles ou dans les victimes , ne
parloit que de révolution & de chan-
gement ; & que sans doute on en verroit
bien-tôt les marques.

Il n'en fallut pas davantage pour ex-
alter le trouble en l'ame d'un Prince qui
étoit toujours disposé à se laisser gouver-
ner par son imagination frappée. L'arri-
vée & le séjour d'Harpage à Persépolis ,
quand il fut informé par ses espions , ajou-
tent encore à ses craintes ; car il ne
pouvoit pas que Cÿrus , instruit de son
ancienne cruauté envers lui , ne s'occu-
pât secrètement des moyens d'en tirer
vengeance. D'ailleurs , les révolutions
qu'il lui parloient les Mages , lui paroiss-
ent prochaines , d'autant que Cyaxa-
res son fils , Roi de Cappadoce , n'avoit
pas de fille , de sorte qu'on pouvoit ju-
ger que Cyrus , s'il avoit de mauvais
desseins , les pourroit exécuter bien plus
facilement , que si le Roi Cyaxare eût
eu un fils.

La Reine de Perse eût bien-tôt avisé
à ces inquiétudes du Roi son père ; car , de
même qu'il avoit des espions à Persé-

polis, elle avoit des amis à Ecbatane. Elle donna ordre alors à Chrysante, de veiller de près sur la personne de Cyrus, & de ne plus le mener que très-rarement à la chasse, où les embûches étoient plus faciles à dresser que par tout ailleurs. Cyrus ainsi condamné à l'inaction, tomba bientôt dans une langueur dangereuse pour ses jours, dont il ne sortit que par une résolution extrême, de laquelle il fit part à Chrysante. C'est un parti pris, lui dit-il, je veux quitter Persépolis, passer en Assyrie, & de-là en Phrygie, où l'on m'a dit qu'il y a guerre. Oui, mon cher Chrysante, je veux m'instruire par les voyages; je veux me connoître moi-même; & s'il est possible, me faire connoître à toute la terre. Je fais le respect que je dois au Roi & à la Reine; je fais de plus que j'ai une tendresse inexprimable pour l'un & l'autre: mais après tout, la gloire m'arrache d'auprès d'eux; & soit que vous y consentiez, soit que vous n'y consentiez pas, croyez, mon cher Chrysante, que je trouverai le moyen d'obéir à mon génie & au sentiment qui m'enflamme.

Cyrus prononça ces paroles avec une éction si animée, & avec tant de marques d'une ardeur vraiment héroïque, que Chrysante fut quelque-temps à le considérer, sans pûvoir lui répondre. Saïsi de respect pour cette vertu naissante, il ne put se résoudre à combattre un mouvement qu'il admiroit. Instruit qu'il s'échapperoit peu de jours où la Reine ne fût informée des mauvais desseins d'Astyagè; considérant que ce seroit la servir que de le dérober, dans le plus grand secret, la tête de Cyrus à ses perfides atteintes; doutant aussi avec raison que ni Cambyse, ni peut-être Mandane elle-même, voulsent consentir au départ de leur fils: résolut de suivre la fortune de ce Prince, & de faire à tout le monde un mystère de cette généreuse fuite.

La satisfaction de Cyrus fut inexprimable, lorsqu'il vit que Chrysante consentoit à l'accompagner. Ils convinrent l'un à l'autre que le seul Féraulas, à qui Cyrus n'avoit point caché son dessein, & que les simples domestiques formeroient toute leur suite; & que quittant le nom de Cyrus, il prendroit celui d'Artamène.

Le Prince emporta avec lui ses pierres, qui étoient d'une valeur considérable, pour fournir à la dépense; & prenant le prétexte d'une chasse qu'il fit durer jusqu'à la nuit, ils s'écarta de sa suite, & alla réjoindre Féraulas & Chryfante, qui l'attendoient à un rendez-vous indiqué, d'où Cyrus écrivit à Cambyse & à Mandane, pour leur demander pardon du parti qu'il prenoit.

Après avoir, durant trois jours, campé dans les forêts, où ils changèrent d'habillement, & marché pendant trois nuits, ils arrivèrent à la Suziane, qu'ils traversèrent; ce chemin leur semblant plus sûr que nul autre pour passer dans l'Assyrie, dont Babylone étoit la Capitale, & où Cyrus se flattoit de voir tout se disposer à la guerre. Mais comme il marchoit le long de l'Euphrate, & qu'il avoit appris toutes les langues de l'Asie, il entendit deux hommes qui s'entrenoient ensemble, & dont l'un disoit à l'autre: que Nirocris, Reine d'Assyrie, venoit d'éprouver en même-temps une grande joie & une grande douleur; une grande joie, de la paix qui venoit inopinément d'être

enclue avec le Roi de Phrygie; une grande douleur, de la fuite du Prince son fils qu'elle aimoit beaucoup, qu'elle avoit même fait couronner depuis la mort de son mari, & à qui, en vertu de cette paix, elle comptoit faire épouser la fille d'un Prince appelé Gadate. Or le Prince d'Assyrie ne pouvant aimer cette Princesse, & ne voulant pas résister en face de la Reine sa mère, s'étoit tout à-coup échappé de la Cour sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu;

Ce ne fut pas un léger chagrin pour Cyrus, que la nouvelle de cette paix; car il s'étoit promis de prendre parti pour le Roi de Phrygie contre les Assyriens; ses anciens ennemis des Perses & des Médés; & l'impatience qu'il avoit de moissonner ses premiers lauriers dans cette campagne, fit place au chagrin dont la seule spéculation du repos l'accabloit. Heureusement on vint lui apprendre que l'Assyrie étoit en pleine paix, il y avoit quelque apparence de guerre entre les Rois Asiatiques; comme aussi entre le Roi de Lydie & celui de Phrygie; ce dernier n'ayant, disoit-on, fait sa paix avec

les Assyriens , que pour n'avois pas tout à la fois tant d'ennemis sur les bras.

En attendant que ces guerres dont on parloit , fussent ouvertement déclarées , Cyrus se laissa persuader par Chrysante de se former par des-voyages , & de voir tous ces petits Etats , gouvernés par de si grands hommes. Ils furent donc successivement à Milet , à Mius , à Prienne , à Clazomène , à Phocée , à Ephèse , à Apamée , & au lieu désolé où subsistoient encore les ruines de l'ancienne Troys. Ce fut - là qu'Artamène s'arrêta avec beaucoup de plaisir. Se voyant aux mêmes lieux où le vaillant Hector & le redoutable Achille avoient combattu , il ne s'en pouvoit retirer ; & il passa des journées entières à regarder le tombeau du fils de Pélée.

De-là , comme la guerre ne se déclaroit point encore , Chrysante conseilla à Cyrus de passer en Europe , & principalement en Grèce. Pour commencer par ce qu'il y avoit de plus grand , ils furent droit à Athènes ; d'où le sage Solon venoit volontairement de se bannir ; de-là à l'Isle de Cypre , de-là à Lacédémone , à Del-

thes, à Argos, enfin à Mycènes, où le
 sage Périandre les reçut magnifiquement.

Comme Corinthe est un port où cent
 Nations abordent de toutes parts, ils y
 apprirent que la guerre de la Lydie & de
 l'Ionie étoit déclarée; & que cet orage,
 après avoir tant grondé, étoit venu fon-
 dre sur ces deux Provinces. Artamène,
 impatient de se voir des ennemis à com-
 battre, résolut de s'aller jeter dans Ephè-
 se, pour la défendre contre Crœsus qui
 attaquoit : voulant du moins (dit-il à
 Périandre, en prenant congé de lui) ré-
 compenser en quelque sorte les Grecs
 fatigués de la civilité qu'il avoit ren-
 contrée parmi les véritables Grecs.

Périandre qui avoit pris ses hôtes en
 amitié, leur ayant fait trouver un vaisseau
 bien équipé, ils mirent à la voile avec
 un vent très-favorable. Artamène espéroit
 voir bien-tôt une occasion de mettre en
 pratique cette valeur prodigieuse que la
 nature lui avoit donnée; il en étoit dans
 une joie difficile à exprimer. Mais la for-
 tune, lasse de lui faire attendre si long-
 temps les occasions de se signaler, lui en
 offrit une qu'il n'attendoit pas, & qui

penfa lui être bien funeste. Tout-à-coup on découvrit quatre vaisseaux, & l'on distingua le pavillon du vaillant Corsaire Thrasibule. Le pilote & tout l'équipage vouloient fuir la rencontre : mais l'intrépide Artamène les força d'aller à l'ennemi, quoique si supérieur en nombre & en force. Artamène ne remporta pour le moment d'autre fruit de cette témérité, que de tomber entre les mains d'un vainqueur généreux, & susceptible d'admirer un étonnant courage. Mais comme Thrasibule, à quelque temps de-là se trouvant lui-même attaqué par six vaisseaux, eut rendu les armes à ses Captifs, Artamène fit en cette occasion des actions si admirables, que le fameux Corsaire avoua qu'il lui devoit la victoire ; & reconnut aussi-tôt cet important service en lui donnant la liberté, & deux des trois vaisseaux que son courage lui avoit aidé à prendre. Artamène n'en voulut accepter qu'un, avec lequel son dessein étoit d'aller regagner l'Hellespont & la mer Egée, pour se rendre à Ephèse ; & de-là renvoyer à Périandre le vaisseau qu'il acceptoit, en échange du sien, qui avoit été coulé à

ond dans le dernier combat. Il se sépara donc du fameux Pirate, sans être connu de lui, & même sans le connoître. Mais l'un & l'autre se quittèrent avec une estime & une admiration réciproques.

Artamène reprenant avec lui Chrysante, Féraulas, & les deux hommes de sa suite, eut d'abord un vent assez favorable. A peine avoit-il navigué un demi-jour, qu'une tempête s'éleva, mais si violente & si extraordinaire, que le pilote lui-même en fut épouvanté. Ils furent trois jours & trois nuits dans cette situation, s'éloignant toujours de leur route, s'engageant tellement dans le Pont-Euxin, qu'enfin le quatrième jour, au soleil levant, la tempête les jeta au port de Sinope, ville des Etats de Cyaxare, où il y avoit fort à craindre pour Cyrus, si l'y eût été reconnu. Car enfin Cyaxare n'étoit le fils & l'héritier présomptif d'Asiége; & c'étoit véritablement plutôt lui qui devoit appréhender les menaces des Dieux, que non pas le Roi son père, qui par son extrême vieillesse n'avoit plus rien de part au Trône qu'il occupoit. Néanmoins comme Chrysante fut que

la Cour n'étoit pas pour lors à Sinope, mais à une autre Ville appelée Ptérie, il fut moins alarmé pour son Prince; considérant, sur-tout, qu'il n'étoit pas possible qu'Artamène pût facilement être connu pour ce qu'il étoit. Toutefois il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher de descendre du vaisseau, mais le Prince n'écouta point ce conseil.

Arrivé dans Sinope, le vaillant Artamène n'eut point de plus pressante curiosité que d'aller voir le lendemain matin le beau Temple de Mars, qui est hors la Ville. Féraulas & Chrysante l'y accompagnèrent. Parmi le peu de monde qu'il y avoit dans ce moment, ils distinguèrent un étranger de fort bonne mine & fort bien fait, qui étoit à-peu-près du même âge que Cyrus, & qui parlant comme lui un grand nombre de langues; vint lier conversation avec lui. Cependant ils virent insensiblement arriver une grande foule dans le Temple; & bien-tôt ils commencèrent à voir passer devant eux tous les apprêts d'un superbe sacrifice. Peu après on entendit dire à beaucoup de personnes, *voici le Roi*. En effet c'étoit.

Dyaxare environné de ses gardes , & accompagné d'Aribée son favori , & de la Princesse Mandane sa fille. Artamène ne put pas plutôt paroître , que quittant le jeune étranger , il pressa ceux qui le touchoient pour voir mieux & plus longtemps cette belle Princesse. Elle étoit ce jour-là vêtue magnifiquement. Seize années composoient son âge. Chacun admiroit sa taille élégante & noble ; elle marchoit avec une majesté modeste. Sa gorge étoit l'albâtre même. Elle avoit les yeux bleus , mais si doux , si brillants , & si remplis de pudeur & de charmes , qu'il étoit impossible de les voir sans respect & sans amour. Elle avoit la bouche si incarnate , les dents si blanches , si égales , & si bien rangées ; le teint si éclatant , si lustré , si uni & si vermeil ; que la fraîcheur & la beauté des plus rares fleurs du printemps ne sauroient donner qu'une idée imparfaite de ce que vit alors Artamène : elle avoit les plus belles mains & les plus beaux bras qu'il fut possible de voir ; & cette perfection particulière frappa tous les regards ; lors qu'en entrant au Temple Mandane releva son voile.

Ce fut donc par une si belle apparition qu'Artamène fut surpris; lorsque n'attendant que Cyaxàre il vit arriver Mandane, telle qu'on vient de la dépeindre. Il en fut charmé à tel point, que partant de sa place, il la suivit jusqu'au pié de l'Autel, où elle fut se mettre à genoux. Féraulas & Chrysante voyant qu'il se mêloit parmi ceux qui la suivoient, firent aussi la même chose, & remarquèrent qu'il s'étoit placé de façon qu'il pouvoit voir la Princesse, & en être vu. Depuis que Mandane fut entré dans le Temple, Artamène ne vit plus rien de tout ce qui s'y passa. Il ne sut si c'étoit un sacrifice ou une assemblée pour donner des prix dans des yeux publics, & ne vit rien autre chose que la Princesse de Cappadoce. Il la regarda toujours; & en la regardant, il changea plusieurs fois de couleur. Il étoit si fortement attaché à ce bel objet, qu'il lui fut absolument impossible d'en détourner les yeux.

Cependant le sacrifice commença; & le premier des Mages s'étant prosterné au pié de l'Autel, prononça ces paroles à haute voix; le Roi, la Princesse, & tout

le monde étant à genoux dans un profond silence.

« Après les douceurs de la paix, acceptez, ô Puissant Dieu de la guerre, ces pures & innocentes victimes que nous allons vous offrir, au lieu de celles que le jeune Cyrus, la terreur de toute l'Asie, devoit vous immoler, si la bonté du Ciel n'eût affermi tous les Trônes des Rois de la terre par sa mort. Recevez au nom du Roi Cyaxare, de la Princesse sa fille, de toute la Cappadoce, & de toute la Médie, les remerciemens de cette bienheureuse mort; de cette mort, dis-je, qui a remis la tranquillité dans toute l'Asie, & sans laquelle toute la terre auroit été en trouble & en division. »

La surprise de Cyrus, lorsqu'il s'entendit ainsi nommer comme mort par le Mage, ne peut se comparer qu'à celle de Féraulas & de Chrysante. Celui-ci changea alors de place, & s'avancant vers lui, Seigneur, lui dit-il, nous ne ferons pas mal de sortir d'ici. Nous ferons encore mieux d'y demeurer, répondit Artamène en rougissant.

C'étoit avouer que la vue de Mandane l'avoit rendu amoureux. Aussi en fit-il l'aveu sans détour à Cryfante & à Féraulas au sortir du Temple, où ils apprirent d'un Mage qu'Aftyage & Gyaxare avoient ajouté foi à un bruit qui s'étoit répandu que le jeune Cyrus avoit fait naufrage ; & que cela avoit donné lieu au sacrifice qu'on venoit de faire. Ce même Mage leur apprit que dans quatre jours la Princesse Mandane reviendrait dans ce même Temple, prier les Dieux pour l'heureux succès de la guerre ? car, leur dit-il, un Prince fort brave & fort aimable, Roi de Pont & de Bithinie, étant devenu amoureux de la Princesse Mandane, avoit envoyé des Ambassadeurs à Gyaxare pour la demander en mariage.... Artamène tout troublé de ce discours ne lui donna pas le temps de l'achever, & lui demanda en l'interrompant, si cette cérémonie seroit pour les noces de cette Princesse. Non, répondit le Mage : car nous avons conservé une coutume des Assyriens, qui ont été nos anciens maîtres, qui est que lorsqu'il n'y a qu'une Princesse à succéder à la Couronne, elle ne peut épouser

de Prince étranger. C'est pourquoi Cyaxare a éconduit le Roi de Pont, qui, mécontent de ce refus, & ne pouvant se guérir de la passion qu'il a pour cette Princesse, a fait alliance avec le Roi de Phrygie, & a déclaré la guerre à la Cappadoce: si bien que les troupes étant prêtes à marcher, le Roi & la Princesse viendront ici dans quatre jours, pour demander au Dieu Mars l'heureux succès d'une guerre si importante, puisqu'elle regarde la personne même de la Princesse, & les loix fondamentales de l'Etat.

Le jour indiqué, Artamène se présenta au Temple, même avant qu'on eût ouvert les portes. Ce qui l'étonna fort, c'est que ce même jeune étranger qu'il y avoit trouvé la première fois, s'y-rencontroit encore cette fois-ci, & avoit même été plus matinal que lui. Il étoit aisé de juger que quelque intérêt commun les rassembloit ainsi. Ils se remarquèrent avec presque autant d'inquiétude que de surprise. Cependant ils s'abordèrent avec civilité, & se querellèrent spirituellement sur cette mutuelle précipitation. Les portes étant ouvertes, ils se séparèrent. Cyrus

se plaça avantageusement pour voir Mandane, qui lui parut plus belle encore qu'à la première rencontre: & comme l'amour est ingénieux à se flatter, il fit remarquer au sensible Artamène que la Princesse prioit les Dieux avec plus de ferveur que l'autre fois, comme si elle leur eût adressé plus volontiers ses hommages pour le bon succès de la guerre, que pour les remercier de la mort de Cyrus.

Artamène, ce jour-là, ne vit pas seulement la Princesse; il eut encore la satisfaction de l'entendre parler, en sortant à l'un des Ministres-du Temple; après quoi, elle se retira, laissant Artamène aussi charmé de sa sagesse que de sa beauté. Car encore qu'elle eût dit peu de choses, il n'avoit pas laissé de trouver dans le son de sa voix, dans la pureté de son expression, & dans le sens de ses paroles, de quoi se persuader qu'elle avoit beaucoup d'esprit, beaucoup de bonté, & beaucoup de vertu. Enfin Artamène ne fut plus en état d'être guéri de sa passion. La Princesse parut faire le même effet sur le jeune étranger dont on a parlé. Il ne sortit du Temple qu'en même-temps qu'elle; &

Chryfante remarqua que durant toute la cérémonie, il avoit toujours été devant Mandane.

L'amoureux Artamène qui defiroit la guerre comme guerrier, la rechercha donc bien plus encore comme amant. Rien n'égaloit fon impatience de porter les armes, & de fe signaler pour le fervice de Mandane. Chryfante & Féraulas qui virent dans cette réfolution, ne s'y oppoſèrent point. Ils ne ſongèrent plus qu'à le mettre en état d'y paroître en homme de quelque condition. Les pierreries de Cyrus, échappées à tous les hafards précédents, leur en donnoient abondamment les moyens, & les tranquillifoient ſur la dépenſe d'un grand nombre de campagnes. La choſe étant donc réfoluë, Cyrus renvoya un vaiſſeau à Périandre, chargeant le Capitaine d'une lettre pour lui remplie de reconnoiſſance.

Artamène vit encore pluſieurs fois à Sinope le Roi Cyaxare, & la Princesſe ſa fille; mais quoiqu'il eût pu trouver les moyens de les ſaluer, il ne le voulut jamais, étant réfolu de ſe faire connoître d'une manière plus glorieuſe pour lui.

Cependant ce n'étoient que préparatifs de guerre : & les nouvelles venoient tous les jours que le Roi de Pont & le Roi de Phrygie s'avançoient à grandes journées vers la Galatie. Cyaxare voulant donc les prévenir , marcha en diligence vers le rendez-vous général des troupes , & voulut que la Princesse l'accompagnât jufqu'à Ancyre. Artamène de fon côté n'étoit occupé qu'à donner ordre aux chofes qui lui étoient néceffaires , c'eft-à-dire , à des armes , à des chevaux , & à des tentes. Il rencontra plufieurs fois ce jeune étranger qu'il avoit vu au Temple de Mars ; & le même homme qui vendit des armes à Artamène , en vendit auffi à Philidaspe ; car c'étoit le nom que cet inconnu portoit. Si bien que s'étant rencontrés en ce lieu là ; ils furent l'un & l'autre qu'un même defir de gloire les faisoit réfoudre de fe trouver à cette guerre ; & ils en témoignèrent l'un & l'autre affez peu de fatisfaction.

Toutes les troupes étant arrivées au rendez-vous , le Roi en fit la revue ; & l'on marcha droit à l'ennemi. Ce ne fut pas fans douleur qu'Artamène vit partir

Princesse Mandane pour aller à Ancyre, à deux mille hommes lui firent escorte, furent laissés pour sa garde. Il se rangea dans l'escadron des volontaires, tant pour camper & combattre plus près de la personne du Roi, que parce que dans ces troupes qui n'obéissoient qu'au Général même, & qui n'avoient point de Général particulier, il lui fut plus aisé de cacher ce qu'il étoit; ajoutons que les occasions de se distinguer par des actions extraordinaires y sont plus fréquentes.

La victoire se déclara pour le parti qu'avoit suivi Artamène, & lui-même eut la plus grande part à la gloire de cette journée. Sans lui, Cyaxare, que le Roi de Pont avoit fait investir pour terminer plus promptement la guerre, auroit été tué ou fait prisonnier. Artamène fit tous ses yeux & à ses côtés des actes de leur prodigieux pour le dégager; & fut d'autant plus facile à remarquer, qu'il porta son casque pour le mettre sur la tête du Roi qui avoit perdu le sien. Tout le reste du temps il chercha le Roi de Pont dans la mêlée, mais sans pouvoir rencontrer; & il reconnut plusieurs fois

Philidaspe, à qui une même ému'ation faisoit chercher ce Prince, & qui fit de son côté des exploits éclatans; car de l'aveu même des Cappadociens, ce fut lui qui empêcha leur ai e droite de plier, & qui combattit la gauche des ennemis pendant que Cyrus étoit occupé à délivrer le Roi. Ainsi l'on peut dire qu'Artamène & Philidaspe sauvèrent la Cappadoce en cette journée. Mais comme l'action d'Artamène avoit eu pour témoin le Roi lui-même, qui l'avoit hautement appe é son Libérateur, & qu'effectivement Artamène lui avoit sauvé la couronne & la vie; elle fit aussi un effet différent sur son esprit.

La nuit ayant fait retirer chacun dans son camp, Artamène fut à sa tente se faire panser de deux blessures assez légères qu'il avoit reçues au bras gauche, & qui ne l'obligèrent pas même de garder le lit. Le Roi se trouva aussi un peu blessé à la main: mais on apprit par les prisonniers, que le Roi de Pont l'avoit été encore plus considérablement d'un coup de trait.

A peine le Roi fut-il dans sa tente, qu'il ordonne qu'on cherchât partout son Li-

érateur, & qu'on le lui amenât. Tous-
is comme personne ne savoit le nom
Artamène, ce ne fut que le lendemain
matin qu'on put satisfaire l'extrême
desir qu'avoit Cyaxare de remercier ce-
lui à qui il devoit la vie.

Artamène ayant enfin été trouvé, &
ayant reçu l'ordre du Roi, se rendit au-
près de lui; mais avec autant de modestie,
& autant de respect, que s'il ne lui
eût rendu aucun service. Dès qu'il parut,
tout le monde se pressa pour le voir, &
pour le laisser passer. Philidaspe lui-même,
n'y allant, lui fit un compliment fort
civil, sur le bonheur qu'il avoit eu le
jour précédent; & tout le monde enfin,
ravi de sa valeur & de sa bonne mine,
témoigna de l'admiration pour lui, & le
plus vif desir de connoître sa naissance.
Le Roi ne le vit pas plutôt qu'il fit trois
pas pour l'embrasser. Après ces premières
civilités, & ces premières caresses, il le
loua si hautement, que la modestie du
Héros en eut à souffrir. Seigneur, dit-il,
après avoir vu tous ceux qui m'écoutent
faire de si grandes actions, & entr'au-
tres (en montrant Philidaspe), ce brave

étranger en faire de si héroïques , il faudroit que je fusse bien hardi & bien injuste pour oser tirer vanité de ce que j'ai fait , & pour ne recevoir pas plutôt les louanges de Votre Majesté , comme un moyen fort propre à m'exciter à bien faire , que comme une légitime récompense du foible service que je lui ai rendu.

Cyaxare lui demanda alors quelle étoit sa naissance & sa patrie. Artamène , qui depuis long-temps s'étoit préparé à cette question , répondit : puisque vous l'ordonnez , Seigneur , j'avouerai que ma naissance est assez illustre ! De vous dire maintenant & le nom de mes parens , & le lieu qui m'a vu naître , c'est ce que je ne puis ni ne dois faire , ayant résolu , en partant de mon pays , de voyager inconnu pour des raisons , qui sans doute ne donneroient pas grande satisfaction à Votre Majesté quand elle le sauroit : c'est pourquoi je la supplie très-humblement de ne me commander pas de lui en dire davantage , & de se contenter de savoir , lorsqu'elle aura quelque chose à m'ordonner , que je m'appelle Artamène. Il est juste , reprit Cyaxare en l'embrassant , de
n'exiger

xiger de vous que ce que vous nous
pouvez accorder, & je vous dois bien
prouver pour ne vous pas contraindre en
rien de chose où vous seul avez intérêt.

Ensuite le Roi pria Artamène, avec
toute la civilité imaginable, de vouloir
prendre la place d'un Chef qui étoit mort
à la bataille, & qui commandoit mille
hommes; & comme il se trouva une au-
tre place semblable & pareillement va-
cante, il en récompensa la valeur de
Mithridaspe, qui lui fut présenté par Ari-
stobolus, comme un homme de naissance,
dont la patrie étoit Bactriane.

La bataille avoit été sanglante, & il
fallut plusieurs jours aux troupes pour
être en état d'en venir une seconde fois
à mains. Cyaxare qui desiroit informer
la Princesse sa fille de tout ce qui s'étoit
passé, chargea Artamène d'aller jusques
à Ancyre porter une lettre à Mandane,
et de la pouvoir assurer mieux que par
aucun autre, & de sa vie & du gain de la
bataille. Cette lettre étoit conçue en ces
termes :

1775. Novembre.

E

*Cyaxare, Roi de Cappadoce & de G.
tie, à la Princesse Mandane sa fille.*

« Celui qui vous rendra ma lettre,
» m'ayant sauvé la vie, j'ai cru ne p
» voir vous apprendre plus agréabl
» le péril dont je suis échappé, que p
» même personne qui me l'a fait en
» Et j'ai pensé ne pouvoir employer
» moyen plus puissant pour l'arrêter
» près de nous, que les prières que
» fais que vous lui en ferez. Tout
» comme je connois sa modestie, j'en
» avec lui Arbace, Capitaine de r
» Gardes, pour vous dire ce que je
» être il ne vous dira pas : m'imaginez
» assez aisément qu'il vous entretiendra
» plus de la valeur d'autrui que de
» sienne. Mais enfin il m'a sauvé la vie
» & il auroit vaincu tous mes ennemis
» si la nuit ne les eût dérobés à sa p
» suite. Priez les Dieux que tous ces
» Capitaines lui ressemblient : & ne po
» vant en faire mon sujet, tâchez
» moins d'en faire mon ami »

CYAXARE.

Artamène arrivé à Ancyre, & introduit chez Mandane, lui fit de profondes révérences, lui baïsa respectueusement la robe & lui présenta la lettre du Roi, qu'elle lut à l'instant même. Quelle dit-elle, lui dit-elle, généreux étranger, vous conduit parmi nous pour sauver le Cappadoce en sauvant le Roi? Madame, lui répondit Artamène, une fortune, sans doute, m'a conduit ici : & il est même que ce soit une de ces si rares bienfaites, qui ne font que du bien aux hommes, puisqu'elle m'y a mérité l'honneur d'être connu de vous, & l'honneur d'être choisi par la fortune pour rendre au Roi un service qu'il pourroit nous doute mieux recevoir de tout autre. La modestie (lui dit la Princesse en souriant, & en se tournant vers les Dames qui composoient la cour) est une vertu qui appartient si essentiellement à la modestie, que je ne sais si je dois vous dire que ce généreux étranger veuille s'appuyer sur nous, & que ne se contentant pas de posséder éminemment la vertu, où nous ne devons rien prétendre, veuille encore être aussi modeste.

quand on lui parle de la beauté des actions qu'il a faites, que les femmes raisonnables le font quand on les loue de leur beauté. Pour moi (ajouta-t-elle, en regardant Artamène) je vous avoue que je trouve un peu d'injustice en votre procédé, & je ne pense pas que je la doive souffrir, ni m'empêcher de vous louer infiniment, quoique ce soit vous faire de la peine.

La conversation roula ensuite sur les détails de la bataille; détails dont aucun ne fût omis par Artamène, excepté ceux qui le concernoient, & sur l'oubli desquels Arbace ne manqua pas de le relever. Mais autant Artamène étoit retenu sur ses propres exploits, autant il se montra prodigue de louanges envers les autres braves qui s'étoient distingués dans le combat, sur-tout envers Philidaspe, dont il fit hautement valoir les services, & que Mandane connoissoit déjà, parce qu'Aribée le lui avoit présenté depuis quelque temps.

Lorsqu'Artamène, quoique toujours à Ancyre, se trouva hors de la présence de Mandane, il eut l'esprit dans une vio-

agitation. Tantôt la loi de Cappadocie, contraire à tout étranger, les pressions superstitieuses d'Astyage & de Taxare contre la personne de Cyrus, plus que tout cela, l'attachement de Mandane à ses devoirs, à sa haute sagesse, faisoient perdre toute espérance de gagner son cœur. Tantôt se persuadant que rien n'est impossible au véritable amour, à des services assidus, à une adresse respectueuse, à un zèle constant, l'espoir calmoit un moment son cœur vivement agité. Le résultat de ces pressions fut que puisque Mandane aimoit la gloire, & les services qu'on pouvoit rendre à sa patrie & à ses parents, il étoit fait de si grandes choses, que tout devint le fruit naturel de la reconnaissance & de l'estime. Avant qu'Artamène partit d'Ancyre, la princesse l'invita à un sacrifice qu'elle offroit aux Dieux pour les remercier de leurs faveurs; ensuite elle chargea Artamène de remettre la lettre suivante à Taxare.

La Princesse Mandane, au Roi de Cappadoce & de Galatie, son père.

« SEIGNEUR;

» Ce n'étoit pas sans raison que Votre
» Majesté avoit de la défiance de la mo-
» destie d'Artamène; puisque ce n'a été
» que par le Lieutenant de vos Gardes que
» j'ai appris ce qu'il a fait pour votre con-
» servation; ou, pour mieux dire, pour
» celle de toute la Cappadoce, de toute
» la Galatie & de toute la Médie, &
» pour celle de Mandane, que votre
» perte auroit fait mourir de douleur. Il
» m'a bien dit le grand danger où Votre
» Majesté s'est exposée; mais il ne m'au-
» roit jamais appris que sa valeur vous
» en avoit garanti; & je l'aurois toujours
» ignoré, si je ne l'eusse su par une au-
» tre voie. Je l'ai trouvé si persuadé de
» votre vertu, & si attaché à votre ser-
» vice, que mes soins ont été absolu-
» ment inutiles pour vous l'acquérir da-
» vantage. Mais, Seigneur, faites, s'il

ous plaît, que mes prières ne le soient
as auprès de vous, lorsque je vous
upplierai, comme je fais, de ne plus
xposer une vie aussi précieuse que la
ôtre à de si grands hasards. Votre
Majesté fait, comme je le lui ai déjà
it, que le salut de ses Etats y est at-
ché; & peut-être Artamène ne se-
it pas toujours assez heureux pour la
ouvoir secourir. Laissez donc seule-
ent, Seigneur, à ce généreux étranger
soin de vaincre vos ennemis, & ne
occupez plus à défendre la vie d'un
ince, à laquelle est inséparablement
tachée celle de

» M A N D A N E.

Artamène ayant rendu cette lettre au
, en fut admirablement bien reçu ;
s Philidaspe, qui l'entendit lire, ne
pas celui de toute l'assemblée qui té-
gna y prendre le plus de plaisir. Un
vel incident vint bientôt mettre le
ble à la jalousie que lui inspiroit ce
l, soit en gloire, soit en amour. Pour
point venir à une seconde bataille

générale, il fut convenu entre les deux Puissances, que de part & d'autre, deux cens guerriers d'élite, hors de la vue des deux armées, vuideroient le différend qui cauſoit la guerre; que ces quatre cens champions combattroient juſqu'à la mort de leur dernier adverſaire, & que le parti vainqueur ſeroit cenſé avoir obtenu une victoire auſſi complete & auſſi déciſive que ſi les deux armées en fuſſent venues aux mains. Or, Artamene, quoique cenſé étranger, ayant demandé à Cyaxare d'être un des deux cens Champions Cappadocéens, ce Prince n'eut point la force de le reſuſer, quoiqu'il ne ſe diſſimulât point que cette diſtinction ſeroit enviée de ſes ſujets: pour Philidaſpe, on conçoit aiſément qu'il brigua le même honneur; mais quoiqu'il le fit demander par Aribée, qui étoit tout-puiſſant auprès de Cyaxare, ce Monarque ne voulut abſolument point conſentir à ce ſecond paſſe-droit; ce qui cauſa une ſenſible mortification à Philidaſpe. Quoiqu'il en ſoit, Artamène ſeul des quatre cens adverſaires d'élite, ſortit vainqueur & vivant de ce combat glorieux; ſi l'on

excepte un lâche, nommé Artane, qui n'entrefit le mort, & qui ayant vu Artamène tomber à terre de ses blessures, retourna au Roi de Pont, & eut l'imprudence de lui porter le compliment d'un succès qui appartenoit en entier au parti de Cyaxare. Artamène fut donc réduit à venir une seconde fois aux mains avec ce perfide antagoniste, qui ne put tenir à la fois contre les remords de sa conscience, & contre la valeur invincible de ce héros : il avoua, l'épée sur la gorge, que la victoire dont il s'étoit prévalu, appartenoit au brave Artamène.

Artamène ayant donc été déclaré vainqueur par les arbitres, les deux Rois ennemis & le Roi de Phrygie le virent se réunir & s'embrassèrent. Celui de Pont dit à Cyaxare qu'il s'en retournoit dans son pays, & que le lendemain il décamperoit de devant la ville de Cérésie, & s'en empareroit d'une journée, afin de l'en laisser prendre possession. Il dit ensuite au Roi de Cappadoce, qu'il l'estimoit plus heureux d'avoir acquis l'amitié d'Artamène, que d'avoir recouvré une ville ; & que pour lui, il donneroit vo-

lontiers la moitié de ses Etats pour acquérir un simple soldat aussi vaillant.

La paix paroissoit conclue, & en effet elle auroit eu lieu sans l'extrême affection des habitans de Cérasie pour leur premier maître; car ils ne voulurent point ouvrir leurs portes aux troupes de Cyaxare, quoique le traité le portât expressément: il fallut les assiéger. Cyaxare crut ne pouvoir mieux faire, en cette circonstance, que de donner la Lieutenance générale des troupes au brave Artamène; choix qui pensa faire mourir Philidaspe de douleur & de dépit. Les Cérasiens se défendirent en désespérés; Artamène, vainqueur, ne put faire consentir qu'un très-petit nombre d'entre eux à survivre à la prise de leur ville. Le Roi de Pont, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour recommencer la guerre, reprit alors les armes, se plaignant qu'on avoit usé de rigueur avec ses sujets. Durant le cours de cette nouvelle guerre, il y eut plusieurs actions de remarque, dans l'une desquelles le Roi de Pont ne dû la vie qu'à la générosité d'Artamène.

Cependant, Artamène & Philidaspe,

puis long-temps jaloux l'un de l'autre, vinrent à une explication dont l'auteur dégénéra en défi. Ces braves rivaux se battirent d'abord à armes égales, mais l'issue du combat fut désavantageuse pour Philidaspe, qui fut dangereusement blessé, & dont l'épée tomba au pouvoir d'Artamène, qui la lui rendit aussi-tôt, en lui disant qu'il s'en feroit trop bien pour qu'il n'y eut pas de injustice à l'en priver.

La Princesse, à qui l'on ne put cacher la nouvelle de ce fâcheux combat, entre deux plus fermes appuis de la Couronne de Cappadoce, en fut fort chagrine; & dans un entretien qu'elle eut sur ce sujet avec Martélie, sa confidente, elle témoigna avoir quelque soupçon que l'amour étoit la cause de cette rivalité, & qu'elle pourroit bien être elle même l'objet caché de cet amour. Ce qui lui fit prendre le parti de recommander à Martélie de ne la plus laisser seule, ni avec Artamène, ni avec Philidaspe, afin qu'aucun des deux ne se hasardât à lui déclarer sa passion, & qu'en prévenant une telle témérité, elle ne fût point dans la

nécessité de la punir. Depuis ce temps, Artamène & Philidaspe cherchèrent inutilement l'occasion de parler de leur passion à cette Princesse.

Pendant que ces choses se passoient, le Roi de Pont, toujours amoureux de Mandane, rassembloit toutes ses forces, dans l'espoir de s'assurer sa main par ses avantages. Le jour d'une action décisive étant venu, Artamène écrivit à Mandane une lettre aussi respectueuse que passionnée, où il lui apprenoit, sans lui dire son véritable nom, qu'il n'étoit point d'une naissance indigne de la sienne; qu'il l'avoit aimée & respectée jusqu'au tombeau; qu'elle avoit été le but de toutes les actions remarquables, qu'on lui avoit vu faire, & qu'il ne lui demandoit d'autre récompense que quelques légères marques de douleur & de pitié: voilà, ajoutoit-il, Mandane, ce que vous eussiez peut-être ignoré toujours, si j'eusse vécu; & ce qu'Artamène ne vous apprend qu'en entrant au tombeau.

Après avoir cacheté les tablettes où cette lettre étoit écrite, il les confia à Féraulas, en lui recommandant de ne les

mettre qu'après sa mort à la Princesse Mandane. Or, le hasard ayant voulu qu'après la bataille Artamène ne se trouva point, & que le bruit courût qu'il y avoit péri; Féraulas, persuadé qu'il n'étoit plus, suivit les dernières volontés de son maître, & remit cette lettre à la Princesse, en lui apprenant qu'Artamène avoit emporté un avantage complet, qu'il avoit même fait le Roi de Pontionnier; mais qu'après ces grands exploits, il avoit péri au sein même de la victoire.

Mandane abusée par la fausse nouvelle de la mort d'Artamène, laissa clairement voir l'affection qu'elle lui portoit, & elle avoit toujours renfermée. Elle fut inconsolable de sa perte; & quoique ses regrets eussent pour prétexte celui que faisoit tout l'Etat, il étoit aisé de convaincre qu'un intérêt plus sensible étoit à ces motifs d'affliction.

Philidaspe ne fut pas bien aise de la mort d'Artamène, il goûtoit, du moins, la douceur secrète de se croire délivré de son rival. Pour le Roi de Pont, il éprouva une agitation formée de plusieurs

sentimens différens; car il avoit une extrême douleur de la perte de la bataille, beaucoup de déplaisir de la mort de celui qui l'avoit gagnée en lui sauvant la vie, quelque dépit de suivre Philidaspe comme son vainqueur, & une extrême confusion de paroître vaincu, & prisonnier devant la Princesse qu'il aimoit; parmi tout cela, cependant, il goûtoit une secrette joie, en songeant qu'il la reverroit.

Un événement imprévu changea, en un moment, la face des choses: car Artamène, qu'on croyoit mort, reparut à l'instant qu'on ne pensoit qu'à lui rendre les honneurs funèbres; & se présentant aux troupes, en reprit le commandement. Cette heureuse nouvelle parvint bien tôt à Sinope. Il est aisé de se présenter la situation de Cyaxare & de Mandane.

On fut qu'Artamène s'étoit laissé emporter à la poursuite des ennemis, avoit été surpris par la nuit, qu'il s'étoit égaré, & qu'il avoit été recueilli dans un château par une Dame qui l'avoit pris pour son fils, tant Artamène & ce fils avoient de ressemblance; que le guerrier pour qui

avoit pris Artamène dans ce château, soit Spitridate, de qui les ancêtres avoient régné en Bithinie, & qui étoit passionnément amoureux de la Princesse Artaminte, sœur du Roi de Pont; aussi, Spitridate avoit-il, en cette journée, combattu sous les drapeaux de ce Prince,

A peine Artamène étoit-il arrivé à Antioche, qu'un homme de confiance lui remit des tablettes qu'il avoit trouvées, qui étoient écrites de la main de Philidaspe. On ne savoit à qui elles étoient adressées; mais on y voyoit clairement que Philidaspe quittoit l'armée, & qu'il se rendoit à un Chef de Conjurés pour faire lever la Princesse Mandane; qu'enfin, Philidaspe n'étoit autre que le Prince d'Assyrie, fils de la Reine Nitocris; qu'il étoit amoureux de la Princesse de Cappadoce, & qu'il se flattoit qu'un enlèvement le mettroit à portée de l'épouser à Babylône, avec l'agrément de Nitocris.

Surpris d'une pareille découverte, & craint de prendre, au plutôt, des mesures pour faire avorter un tel complot, Artamène qui, d'ailleurs, ignoroit que Fé-

raulas, alors absent, eût remis à Mandane la lettre qu'il devoit ne lui rendre qu'après la mort de son maître; Artamène, dis-je, fit demander à cette Princesse la grâce de pouvoir l'entretenir en particulier.

Artamène ne soupçonnoit pas la double révolution qui s'étoit faite dans l'ame de Mandane. Elle avoit appris, sans colère, qu'Artamène, qu'on lui disoit être mort pour la querelle de son père, étoit mort en l'adorant. Elle avoit même publiquement donné des larmes à sa mémoire: le trépas rapproche tous les rangs, & la mort absout toutes les offenses. Mais le crime, mais la témérité d'un simple guerrier, d'oser soupirer pour la fille du plus grand Monarque de l'Asie, lui paroïssent sans excuse dans Artamène vivant. Rappelant donc alors tout le soin de sa gloire, elle lui fit dire qu'elle ne pourroit point l'entendre. Artamène insista, & la fit supplier une seconde fois de trouver bon qu'il pût l'entretenir un moment d'une chose qui regardoit le service du Roi. Mandane, alors, voulut bien lui donner audience, mais en pré-

nce de Martésie & d'une autre de ses
les. Artamène lui montra aussi-tôt les
ollettes de Philidaspe , & lui apprit le
nger extrême qu'elle auroit d'être en-
vée par des traitres vendus au Prince
Assyrie. Il n'oublia pas de lui renou-
ler, en même-temps, l'offre de ses
vices, & de l'assurer que tant qu'il
vroit, elle n'avoit rien à craindre. Man-
ne ne put se dispenser de remercier
rtamène du zèle qu'il lui témoignoit ;
sans perdre de temps , elle le présenta
Cyaxare , qui donna ordre à Artamène
de faire tout ce qu'il jugeroit à
pos pour mettre la Princesse en sû-
té.

Artamène, constitué gardien de ce qu'il
oit de plus cher, ne négligea aucune
écaution pour mettre Mandane hors
insulte. Comme il étoit spécialement
argé de répondre de sa personne, il
oit impossible qu'il ne la vît très-sou-
ent : & malgré l'attention que Mandane
portoit à n'être jamais seule, il arriva
un jour qu'elle se promenoit à l'écart
ec le Roi son père, ce Prince la quitta
moment où Artamène portoit, par

hasard, les pas de ce côté-là, de sorte qu'elle se trouva, sinon seule avec lui, du moins très-éloignée du reste de sa suite, qui s'étoit arrêté par respect pour le Roi.

L'amoureux Artamène, qui depuis peu avoit su par Féraulas, que la lettre contenant ses dernières intentions avoit été remise à cette Princesse, & que loin de la lire avec colère, elle avoit donné des larmes à sa mort, mit à profit l'heureuse circonstance où il se trouvoit. Il lui parla donc de sa passion, mais avec tant de respect, & avec tant de protestations de l'adorer sans autre espoir que celui de mourir pour elle, & de mériter ainsi les larmes dont elle l'avoit honoré, que la Princesse, touchée d'un amour si vrai, n'eut point la force de le désespérer : & se contenta de lui dire toute confuse : il est vrai qu'Artamène a été pleuré de Mandane : mais souvenez-vous que c'est principalement parce que vous ne m'avez jamais parlé de votre amour, que j'eus de la tendresse & de la pitié pour vous. Demeurez donc dans les mêmes termes, & je resterai dans la même disposition

moi? Madame, reprit Artamène, vous défendéz de parler! Oui, répondit-elle en rougissant, si ce n'est pour me dire le véritable nom d'Artamène.

Le moment étoit venu où cet illustre héros ne pouvoit plus faire un mystère de sa naissance, à une Princesse que la connaissance de ce qu'il étoit, pouvoit conduire à l'aimer. Il lui avoua donc qu'il étoit Cyrus. Un pareil aveu eût été trop dangereux à faire alors à Cyaxare, qui étoit toujours témoigné participer aux inquiétudes d'Astyage. Ce secret continua donc d'être renfermé entre un très-petit nombre de personnes.

Pour Mandane, qui n'avoit pu se résoudre à punir les soupirs d'Artamène, sentit avec quelle joie elle apprit que l'Héros étoit digne par sa naissance d'inspirer à sa main. Cependant cette vertueuse Princesse, jalouse avant tout de sa réputation, prescrivit un terme de trois mois à Cyrus, passé lequel elle lui devoit de la voir, si pendant ce temps il n'avoit trouvé le moyen de faire agréer ses vœux sur elle à Cyaxare, en lui avouant ce qu'il étoit.

Artamène commença donc de s'alluier plus qu'auparavant auprès de Cyaxare. Il rendit même contre son inclination plus de soins à Aribée, qu'il savoit avoir favorisé Philidaspe; & il n'oublia rien pour s'acquérir un si grand crédit dans la Cour, que quand il viendrait à se découvrir, l'on dût appréhender de le perdre.

On apprit vers ce même-tems qu'Artamone, père de ce Spitridate, qui ressembloit si fort à Artamène, profitant de la captivité du Roi de Pont, avoit fait soulever la Bithinie pour rentrer dans les droits de ses ayeux sur cette Couronne, & que le Roi de Phrygie ne pouvoit s'y opposer, ni défendre les possessions de son allié, parce que lui-même étoit occupé à repousser Croesus, Roi de Lydie.

Artamène trouvant une si belle occasion d'obliger le Roi de Pont, & de faire une action héroïque, persuada à Cyaxare de délivrer ce Prince, & même de lui donner des troupes, pour faire rentrer ses sujets dans leur devoir, à condition qu'il s'engageroit à ne plus faire la guerre à la Cappadoce.

Vers ce même temps encore, la nouvelle s'étant répandue que Cyrus n'étoit mort, & qu'il avoit été vu en Perse en Médie (la ressemblance de Spitrite avec ce Prince avoit donné lieu à faux bruit), Aftyage sentit renouveler toutes ses inquiétudes. Il envoya Artaspe Cyaxare, pour lui dire qu'il vouloit seulement qu'il se remariât; qu'un bruit fau-
x avoit que Cyrus étoit vivant; Cyrus n'étoit redoutable à l'un & à l'autre, parce que Cyaxare n'avoit qu'une fille; que l'héritier présomptif qui naîtroit d'un second mariage, arrêteroit toutes les entreprises du Prince de Perse; & au reste, après avoir bien pensé à l'alliance qu'il devoit faire, il avoit trouvé que Thomyris, Reine des Massagètes étoit celle qui lui convenoit.

Artabée qui n'aimoit point Artamène, & qui étoit bien aise de l'éloigner, persuada Cyaxare de suivre le conseil d'Aftyage, d'envoyer Artamène à Thomyris pour lui proposer la proposition dont il s'agissoit. Artamène partit donc pour cette ambassade, non pas plutôt pour cet exil honorable, & ne rapporta d'autre fruit de cette démarche,

que de faire une impression trop avantageuse sur Thomyris, puisqu'elle devint éperduement éprise de lui, & qu'elle lui proposa de l'épouser lui-même, Artamène fidèle à Cyaxare, & plus encore à Mandane, se déroba par la fuite aux transports importans de cette Reine; & non-seulement la négociation fut manquée, mais Artamène de retour en Cappadoce, apprit à la fois & la mort d'Astyage qui ajoutoit à l'inutilité de son Ambassade, & l'enlèvement de la Princesse Mandane, attentat exécuté en son absence, par les menées du Prince d'Assyrie.

Cyaxare, alors Roi de la Cappadoce & de la Médie, se fit encore assister de toutes les forces de la Perse, pour faire la guerre aux Assyriens, & les contraindre de lui rendre Mandane; ce qui n'étoit pas une entreprise facile. Car la Reine Nitocris, qui auroit pu pencher à donner à Cyaxare la satisfaction qu'il exigeoit, venoit de mourir: & le Prince son fils devenu Souverain & indépendant par sa mort, avoit mené Mandane en triomphe à Babylone, & s'étoit résolu à attendre du temps, qu'il pût fléchir l'esprit de cette

incesse, qu'au surplus il traitoit avec toute sorte de respect, mais avec la ferme résolution de périr plutôt que de la rendre à Cyaxare. N'ignorant pas qu'on arroit en Médie, en Perse & en Cappadoce, il fit de son côté de grands préparatifs de guerre, assisté des secours de Mazare, Prince des Saces; du Roi d'Hircanie; de Maragdus, Roi d'Arabie; du Roi de Phrygie; de Crœsus, Roi de la Lydie; des peuples d'une partie de la Cappadoce soulevée par le traître Ariarès; des Paphlagoniens, des Syriens & de quelques peuples Indiens; outre les troupes propres de l'Assyrie, dont il étoit le chef.

Artamène alla attaquer tant de troupes si redoutables, à la tête de celles de Cyaxare. Le combat se donna de l'autre côté du Tigre; mais la bonne fortune d'Artamène triompha du parti ennemi, même avant la bataille, le Prince des Cadusiens, & le Roi d'Hyrkanie, sans compter que le Roi de Chypre lui envoya fort à propos des secours de troupes commandées par Artabane & par Philoclès. Artamène remporta une victoire complète. Le Roi

d'Assyrie fut blessé & mis en fuite. Marag-
 dus , Roi d'Arabie fut tué. Le Prince de
 Paphlagonie, & le Roi de Phrygie furent
 faits prisonniers. Crœsus , qui crut , sur
 un faux bruit, que le Roi d'Assyrie étoit
 mort , fit partir tous ses gens & les suivit ;
 & prenant le chemin des montagnes ,
 sauva du moins le reste de ses troupes de
 la déroute générale. Cette victoire fut
 suivie du siège de Babylone , où le Roi
 d'Assyrie s'étoit retiré résolu d'y défendre
 Mandane jusqu'à la mort. Babylone fut
 prise d'assaut , mais Artamène n'y trouva
 ni le Roi ni Mandane. On sçut bien-tôt
 que le Roi d'Assyrie s'étoit retiré à Ptérie,
 dont Aribée étoit Gouverneur ; que Ma-
 zare , Prince des Saces , & son Vassal ,
 l'avoit escorté ; & que de-là , la Princesse
 avoit été transférée à Sinope par ses mê-
 mes ravisseurs. Artamène marcha donc au-
 plutôt avec ses troupes contre cette ville
 qu'il trouva en proie à un affreux incen-
 die. Au lieu de songer à maltraiter les
 Sinopiens, il ne s'occupa que des moyens
 d'appaier les ravages du feu , craignant
 que ce furieux embrâsement ne gagnât
 la Tour qu'il croyoit renfermer la Prin-
 cesse

elle : mais il fut bien surpris d'apprendre que Mazare , Prince des Saces , en étant devenu amoureux , l'avoit enlevée au Roi d'Assyrie , à la faveur d'une barque ; & ce fut le Roi d'Assyrie lui-même qui montra à Artamène cette barque du haut de la tour où ce Héros venoit de le faire prisonnier. Le Roi d'Assyrie supplia alors Artamène de le mettre en liberté , & de lui remettre une épée , lui promettant de ne les employer qu'à la punition du traître Mazare , & de ne jamais porter les armes contre le Roi de Médie. A cette demande il en ajouta une autre : je t'is , lui dit-il , généreux rival que ta naissance est égale à la mienne ; & je le suis par des voies si différentes & si assurées , qu'il m'est impossible d'en donter : consens donc à un accord réciproque entre nous , soit que la fortune te destine la possession de Mandane , soit qu'elle te la réserve : consens , dis-je , à cet accord ; que ni toi ni moi nous ne songeons à posséder cette Princesse ; que le sort des armes , dans un combat singulier , n'ait décidé à qui des deux elle doit demeurer. Artamène lui engagea-

aussi tôt sa parole pour la seconde demande ; à l'égard de la première , il lui dit que la liberté d'un prisonnier tel que lui dépendoit trop immédiatement du Roi Cyaxare , pour qu'il pût prendre sur lui de la lui accorder. Mais au moins , dit l'Assyrien , ma liberté & mes services pourroient t'être utiles pour délivrer Mandane : aussi , repliqua Artamène , ferai je mon possible pour y faire consentir le Roi de Médie. Après cet entretien Artamène descendit de la tour , où il laissa son prisonnier sous la garde d'Araspe , pour aller où sa présence étoit nécessaire ; mais lorsqu'il retourna à cette même tour , il trouva qu'Aribée avoit forcé une fenêtre & délivré le Roi d'Assyrie.

Quelques jours après , on présenta à Artamène un homme qui lui donna une lettre , dans laquelle le Roi d'Assyrie lui écrivoit de Perse pour s'excuser de son évasion. « Je ne me serois pas sauvé , (lui marquoit-il) si vous m'eussiez laissé sur ma foi ; & je n'ai pas cru faire un crime de m'échapper de vos gardes , pour tâcher de délivrer notre Princesse. Pour vous témoigner qu'en rompant ma pri-

on, je n'ai point rompu les conditions de notre traité, je vous promets tout de nouveau de vous avertir de toutes choses, de ne faire plus la guerre contre le Roi des Mèdes, de lui envoyer des troupes : & ce qui est le plus difficile à exécuter, je vous promets encore une fois de ne parler jamais de ma passion à la Princesse, quand même ce seroit moi qui la délivrerois, que votre défaite ne m'en ait donné la liberté. Faites ce que je ferai, & gardez la fidélité à un ennemi, si vous voulez qu'il vous la garde.

» LE ROI D'ASSYRIE.

Artamène répondit aussi-tôt au Roi d'Assyrie, par une lettre conçue en ces termes :

Artamène au Roi d'Assyrie.

« Je ne manque jamais à ce que j'ai promis, non plus qu'à ce que je me propose. Ainsi vous devez être assuré de ne voir observer inviolablement toutes les choses dont nous sommes conve-

„ nus. Je souhaite seulement que nous
 „ soyons bientôt en état de disputer un
 „ prix dont je suis indigne ; mais que
 „ personne ne possédera jamais pourtant
 „ que par ma mort.

„ D'ARTAMÈNE.

Cette lettre tomba malheureusement
 entre les mains de Cyaxare, qui pressa
 aussi-tôt Artamène de se justifier de cet-
 te intelligence avec le Roi d'Assyrie, &
 de lui expliquer tout ce qu'une telle piè-
 ce renfermoit d'obscur & de suspect, lui
 déclarant que quant à lui, en réfléchis-
 sant sur ces paroles, *je souhaite que nous
 soyons bientôt en état de disputer un prix,
 que personne ne possédera que par la mort
 à Artamène*, il ne voyoit point qu'il y
 eût d'autre prix à disputer entre eux en
 ces termes-là, que la couronne de Mé-
 die ou Mandane,

Là-dessus Artamène protestant vague-
 ment de son innocence, & refusant ab-
 solument d'entrer en justification & en
 éclaircissement ; Cyaxare, qui ne douta
 plus qu'il ne fût coupable, lui remontra
 sa témérité, (étant né dans une condition

scure, & qu'il n'osoit avouer) d'avoir
 é aspirer à la main de la Princesse de
 Cappadoce; & sa perfidie d'entretenir
 s intelligences secretes avec le Roi
 d'Assyrie, ennemi de Cyaxare, & crimi-
 envers lui du rapt de sa fille. La no-
 assurance des réponses d'Artamène à
 s imputations, ne fit qu'enflammer le
 courroux du Roi, qui le fit arrêter par
 un Capitaine de ses Gardes, nommé An-
 amias, homme au surplus qui obéit
 à regret à cet ordre, aimant chère-
 ment ce Héros.

A peine fut-on à la Cour & parmi les
 roupes la détention d'Artamène, que
 cette nouvelle y causa une émotion gé-
 nérale. Le Roi de Phrygie, qui, par con-
 sidération pour lui, avoit quitté le parti
 du Roi d'Assyrie pour se faire vassal de
 Cyaxare; tant d'autres Chefs qui avoient
 suivi le même exemple, ou qui parta-
 geroient le même attachement pour l'ac-
 cusé, tels que le Roi d'Hircanie, le Prince
 des Cadussiens, celui de Lycaonie, celui
 de Paphlagonie, le brave Trasibule,
 Adate, Megabise, Aglatidas, Thimo-
 dote, Philoclès, Persode, Gobrias, Ge-

date & Hidaspe , Chefs de l'armée auxiliaire de Perse ; tous ces personnages , & tous leurs soldats , crioient à Cyaxare qu'Artamène ne pouvoit être coupable, & qu'ils répondoient tous de son innocence.

Cette ferveur universelle pour Artamène déplut excessivement à Cyaxare ; & lui fit résoudre la perte de l'accusé avec assez peu de mystère. Dans une crise aussi délicate, dans un péril aussi pressant , Féraulas & Chrysante jugèrent qu'il n'y avoit plus rien à ménager , & divulguèrent qu'Artamène n'étoit autre que Cyrus. Le héros retomba alors d'un danger dans un autre : car Cyaxare avoit pour ainsi dire été élevé dans la haine & l'appréhension du nom de Cyrus ; & il sembloit qu'il dût immoler à sa sécurité une tête que les astres lui montroient comme l'ennemie de la sienne. Aussi tous les amis d'Artamène se mirent-ils en devoir de le délivrer , afin de forcer ainsi le Roi de Médie à ne point écouter une politique cruelle. Ils y réussirent , & délivrèrent Cyrus de prison , non sans grand danger pour les jours du Roi , que son peuple

même assiégeoit dans son palais. Mais Cyrus ne fut pas plutôt libre, qu'il mit épée à la main pour prendre la défense de Cyaxare, & pour écarter tous ceux qui assiégeoient. Cyaxare, vaincu par cette générosité, qui l'assuroit si particulièrement de l'attachement de son neveu, envoya le Chef des Mages annoncer au peuple & aux troupes la grace de ce Prince, & sa parfaite réconciliation avec lui; ce qui appaisa aussi-tôt le tumulte.

Depuis ce moment Artamène reprit le nom de Cyrus, & fut sous ce nom plus assuré de posséder un jour sa Princesse. Mais il falloit l'arracher aux mains d'un ravisseur, qui n'étoit déjà plus le Prince des Saces; car Mandane avoit passé en d'autres mains; & l'on se figuroit qu'elle étoit entre les mains de Phraarte, frère de Tygranne, Prince d'Arménie: ce qui attira une rude guerre de la part de Cyrus & de Cyaxare aux Arméniens. Le Roi d'Assyrie fit sa paix avec le Roi de Médie par l'entremise de Cyrus; il étoit alors réduit à la moindre partie de ses Etats, par les armes victorieuses de son rival; ce qui ne l'empêcha pas d'offrir à Cyaxare

son bras, & le peu qui lui restoit de troupes, pour l'aider à recouvrer Mandane. Mais après avoir poussé cette guerre avec la dernière vigueur, Cyrus, quand il fut entré vainqueur dans Artaxarre, trouva que la Princesse qu'on y gardoit mystérieusement, & qu'on lui avoit dit être Mandane, étoit la Princesse Araminthe, sœur du Roi de Pont, enlevée par Phraarte, à l'amoureux Spitridate. Et il découvrit enfin, mais trop tard, que Mandane étoit entre les mains de ce même Roi de Pont, qui, épris de cette Princesse, l'avoit menée malgré elle dans les Etats de Cræsus, Roi de Lydie. Il fut encore que Cræsus avoit volontiers donné asyle à ce Prince; qu'il protégeoit son enlèvement, & qu'il levoit des troupes pour le rétablir dans son Royaume.

Cyrus tourna donc ses armes contre Cræsus, qu'il fit prisonnier dans Sardes, & mit ainsi fin au royaume de Lydie. Il est vrai qu'il n'en fut pas plus avancé, car le Roi de Pont, à la faveur de la bague de Gygès, qui rendoit invisible, & dont il fit partager la pierre en différentes portions, toutes munies de la même proprié-

té , échappa avec Mandane aux recherches du vainqueur. Mais lui-même se vit enlever sa proie par le Prince Aryante, frère de Tomyris, Reine des Messagètes, auquel, ignorant l'amour & la haute naissance de ce Scythe, il avoit confié la garde de la Princesse de Cappadoce. Le Prince Aryante trouva , auprès de sa sœur , la même protection pour maintenir l'enlèvement de Mandane , que le Roi de Pont avoit trouvé auprès de Crésus, ce qui fit résoudre Cyrus de passer l'Araxe , pour faire la guerre à Thomyris , qui , toujours éperduement amoureuse de lui , retenoit , avec une secrète joie , sa rivale dans ses Etats. Il se donna une grande bataille, dans laquelle Thomyris fut vaincue, son fils unique tué ; ce qui transporta de fureur cette Reine contre Cyrus, à qui elle fit dire que s'il ne venoit sous trois jours se remettre entre ses mains , elle feroit poignarder Mandane. Durant cet intervalle de tems , un bruit courut que Cyrus avoit péri dans une rencontre, & même on apporta à Thomyris une tête qu'elle reconnut pour être celle de ce héros. C'étoit , en effet, une tête

très-semblable à la sienne, puisque c'étoit celle de Spitridate, qui avoit tant de ressemblance avec Cyrus. La barbare Thomyris croyant donc tenir la tête de celui qui avoit méprisé son amour, & qu'elle accusoit de la mort de son fils, la fit porter, avec un vase rempli de sang, devant la tente de Mandane, &, en sa présence, fit plonger dans ce vase ce simulacre effrayant de la tête de Cyrus. A cette vue, Mandane désespérée s'évanouit, & ne sortit de ce désespoir que pour retomber dans des alarmes encore plus funestes, en apprenant que Cyrus étoit vivant, mais qu'il venoit de tomber au pouvoir de Thomyris, qui avoit ordonné qu'on les poignardât l'un & l'autre. L'étoile de Cyrus le sauva encore de cet affreux danger. Ce héros se figurant que le Scythe farouche qui entroit dans sa tente, venoit de tuer Mandane, s'élança sur lui, lui arracha son poignard & le lui plongea dans le sein. Ensuite, s'emparant de l'épée de l'un de ses gardes, il écarta ou terrassa tous les Massagètes qui se présentèrent devant lui, ce qui donna le temps au parti qui s'armoit

pour lui, de le délivrer. Thomyris n'eût alors son salut qu'à une prompte fuite; l'heureux Cyrus dégagea sa chère Mandane des mains de ses bourreaux; & méprisant trop Thomyris pour daigner se venger d'elle, il repassa l'Araxe à la tête de son armée victorieuse, & la ramena à Ecbatane, où son père Cambyse, sa mère Mandane, & Cyaxare, son oncle, vinrent au-devant de lui. Là furent unis des nœuds indissolubles de l'hymen, le plus grand Héros, & la Princesse la plus vertueuse de tout l'Orient.

Empressés d'accomplir les pronostics & les oracles qui annonçoient à Cyrus la Monarchie universelle, Cambyse & Cyaxare se démirent de la toute-puissance en faveur de ce conquérant, le jour même où ils lui firent épouser Mandane, & Cyrus se vit dispensé de se battre à outrance pour la possession de cette Princesse, comme il s'y étoit engagé avec le Roi d'Assyrie, à qui il se trouva qu'une autre main avoit porté le coup mortel durant le cours de la dernière guerre.

Voilà le précis fidèle du vaste Roman de l'Artamène, dont nous avons écarté les épisodes, d'autant qu'ils ont été recueillis depuis peu dans une autre collection que la nôtre, & qui est entre les mains de tout le monde.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Zaïde, Nouvelle Espagnole.

LA COMTESSE DE LA FAYETTE, Auteur de ce Roman, étoit fille d'Aymar, Seigneur de la Vergne, Gouverneur du Havre-de-Grâce, & Maréchal-de-Camp. Elle fut mariée en 1655, à François, Comte de la Fayette.

En considérant les talens & les qualités estimables de cette femme illustre, l'admiration se partage entre son esprit & son cœur. Ses Ouvrages sont des modèles de goût, & des leçons de mœurs. En peignant l'amour, elle inspire l'honnêteté. Ses maximes, toutes favorables au sentiment, firent la règle de conduite en amitié. On ne peut pas

compter les amis d'une femme qui étoit aimée de tout le monde ; il n'est pas plus possible d'offrir l'énumération de tous les procédés généreux ou délicats qu'elle eut successivement avec ses amis. Tout étoit procédé dans ses liaisons sérieuses ; un charme secret achevoit le bonheur de ceux à qui son ame prenoit cet intérêt qui naît de l'estime, & qui fait l'attachement. Personne n'éprouva mieux cette vérité que M. de la Rochefoucault & M. de Segrais. Le dernier lui fut cher jusqu'à la mort, eut part aux travaux de son esprit, fut le dépositaire de ses secrets, le confident de ses vertus, & le témoin de ses actions. On a lieu de croire qu'elle eut des sentimens un peu plus tendres pour l'illustre Auteur des *Maximes*. Mais lors de leur plus étroite liaison, elle étoit déjà dans l'âge où le sentiment est généralement l'ouvrage de la réflexion, & s'enrichit tous les jours des idées d'un esprit qu'elle a successivement perfectionné. Le Duc apportoit le même avantage dans son union avec elle. Long-tems épris des charmes de la Duchesse de Longueville, long-tems tourmenté par la coquetterie, & égaré par l'ambition de cette Princesse, son ame goûtoit, avec Madame de la Fayette, le plaisir de se reposer, de s'instruire, de s'épurer, de

s'agrandir dans un attachement où le cœur & l'esprit, doucement occupés, jouissent, sans cesse, du suffrage de la raison.

Il est assez naturel que Madame de la Fayette, liée intimément avec des hommes tels que la Rochefoucault & Segrais, ait quelquefois écrit d'après leurs inspirations, & qu'ils aient eu même quelque part à ses Ouvrages. Mais son style, sa philosophie douce, sa morale aimable, & son honnêteté, lui appartiennent uniquement. Il y a des dons que la société de tous les esprits rassemblés ne pourroit jamais faire.

Nous avons, de cette femme immortelle, le Roman dont nous allons donner l'Extrait, la Princesse de Montpensier, le fameux Roman de la Princesse de Clèves, l'Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, & les Mémoires de la Cour de France. Ce dernier Ouvrage suffiroit pour faire une réputation à son Auteur. Aussi bien pensé que vivement écrit, il a le triple mérite d'être une narration suivie, une galerie de portraits, & un recueil de traits piquans. Par-tout on retrouve cet esprit & ces grâces qui formoient le style enchanteur de Madame de la Fayette. Le Livre est dans toutes les Bibliothèques, & chaque page se retrace, en ce moment, à l'esprit de ceux qui l'ont

u ; mais nous reprochera-t-on d'être assez justes & assez sensibles pour en rappeler quelques traits & quelques pensées , dont on ne peut trop jouir !

« Enfin , dit-elle , le Gouverneur de Manheim capitula : on lui accorda qu'il sortiroit ses enseignes déployées , avec tous les vains honneurs que l'on demande , & que l'on obtient aisément quand on s'est mal défendu. » Peut-on faire une épigramme , & donner une leçon avec plus d'esprit , de force , & de simplicité ?

Par-tout , dans cet Ouvrage , Madame de la Fayette est Peintre. Elle fait , quelquefois , des tableaux du plus grand genre , avec une vivacité qui part de l'ame , & qui semble la rendre supérieure à son objet même. Quelle description de l'embrasement du Palatinat. « On commença par évacuer la place la plus avancée , qui étoit Heildelberg , capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du château , qui avoit l'air grand , & méritoit des égards. On brûla la moitié de la ville , avec des excès , qu'une guerre moins vindicative auroit empêchés. Ensuite on évacua Manheim ; on rasa la ville & la citadelle , enforte qu'il n'y resta pas une maison ; & les ruines mêmes en furent jetées dans le Rhin & dans le Neckar.

» On en fit autant à Spire. Pour Frankendal ,
 » il fut rasé seulement. On fit un pareil trai-
 » tement à un grand nombre de petits châ-
 » teaux, &c. &c. »

Le tableau qui suit peut n'avoir aucun rang déterminé, mais il n'en décèle pas moins la main d'un maître. La prise de Philisbourg étoit de la plus grande importance. « Quand la ca-
 » pitulation fut signée, d'Antin partit pour en
 » aller porter la nouvelle au Roi ; mais M. de
 » Saint-Pouange l'avoit fait précéder de cinq
 » ou six heures par un courier qui arriva à Fon-
 » tainebleau comme l'on disoit le sermon. M.
 » de Louvois qui savoit l'impatience où étoit
 » le Roi de savoir des nouvelles, lui allâ por-
 » ter celle-là au sermon. Le Roi fit taire le Pré-
 » dicateur, dit que Philisbourg étoit pris, &
 » lut la lettre que Monseigneur lui écrivoit. Le
 » Prédicateur, qui étoit le Père Gaillard, Jé-
 » suite, au lieu d'être troublé par l'interrup-
 » tion, n'en parla que mieux, & fit au Roi,
 » sur cet heureux événement, un compliment
 » qui attira l'applaudissement de l'assemblée.
 » Pour Madame d'Antin, qui savoit que son
 » mari devoit apporter cette nouvelle à Sa
 » Majesté, elle fit la bonne femme, & s'éva-
 » nouit à l'autre bout de l'Eglise, croyant qu'il
 » lui étoit arriyé quelque malheur. »

Ce qui suit est une espèce de groupe, aussi bien constaté qu'il soit possible. Chaque trait de plume est un coup de ciseau précieux. « Je ne puis m'empêcher de dire la manière dont le Cordon-Bleu fut reçu par deux personnes de caractère différent, dont l'un étoit M. de Boufflers, l'autre le Marquis d'Huxelles. Le premier le reçut en remerciant bien humblement Dieu & le Roi, des grâces continuelles dont ils le combloient ; & dans ses actions de grâces, il cherchoit les termes de la plus profonde reconnoissance, pour le Roi, & pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, & recommanda au courier de lui dire, en même-temps, que si l'ordre l'empêchoit d'aller au cabaret, & tels autres lieux, il le lui renverroit. »

Voici un morceau d'un genre bien opposé. L'histoire offre peu d'objets plus intéressans ; & peu de plumes sont capables d'ajouter à l'impression que naturellement elles font naître, autant que celle de Madame de la Fayette. « Le Roi alla de Versailles à Chatou, à l'avant de la Reine d'Angleterre & du Prince de Galles. Il y attendit, avec une fort grosse Cour à sa suite, cette Reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue par-

» faitement bien. S. M. B. parla avec toi
» l'esprit, & toute la politesse que l'on pe
» avoir, plus même que les femmes ordina
» res n'en peuvent conserver dans des ma
» heurs aussi grands qu'étoient les siens. Le R^e
» la conduisit à Saint-Germain, & fit ce qu'
» put pour adoucir ses peines. Après cela, il
» retourna à Versailles, & envoya, le lende
» main, chez la Reine, une toilette magnifi
» que, avec tout ce qu'il lui falloit pour l'ha
» biller, & ce qui étoit nécessaire pour le Prin
» ce de Galles; le tout travaillé sur le modèle
» de ce que l'on avoit fait pour M. de Bourgo
» gne. Avec cela, l'on mit une bourse de six
» mille pistoles sur la toilette de la Reine. On
» lui en avoit déjà donné quatre mille à Boulo
» gne. Le lendemain, jour que le Roi d'Angle
» terre arrivoit, le Roi l'alla attendre à Saint-
» Germain, dans l'appartement de la Reine. Sa
» Majesté y fut une demi-heure ou trois quarts
» d'heure avant qu'il arrivât. Comme il étoit
» dans la Garenne, on le vint dire à Sa Majesté,
» & puis on vint avertir, quand il arriva dans
» le château. Pour lors Sa Majesté quitta la Rei
» ne d'Angleterre, & alla à la porte de la salle
» des Gardes, au-devant de lui. Les deux Rois
» s'embrassèrent fort tendrement, avec cette

différence que celui d'Angleterre , y conservant l'humilité d'une personne malheureuse , se baissa presque aux genoux du Roi. Après cette première embrassade , au milieu de la salle des Gardes , ils se reprirent encore d'amitié ; & puis , en se tenant la main ferrée , le Roi le conduisit à la Reine , qui étoit dans son lit. Le Roi d'Angleterre n'embrassa point sa femme , apparemment par respect.

« Quand la conversation eut duré un quart-d'heure , le Roi mena le Roi d'Angleterre à l'appartement du Prince de Galles. La figure du Roi d'Angleterre n'avoit pas imposé aux courtisans : ses discours firent encore moins d'effet que sa figure. Il conta au Roi , dans la chambre du Prince de Galles , où il y avoit quelques courtisans , le plus gros des choses qui lui étoient arrivées , & il les conta si mal , que les courtisans ne voulurent point se souvenir qu'il étoit Anglois , que par conséquent il parloit fort mal François ; outre qu'il bégayoit un peu , qu'il étoit fatigué , & qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui qu'il éprouvoit , diminuât une éloquence plus parfaite que la sienne. »

Il faudroit copier tout le Livre , pour en faire bien connoître le mérite à ceux qui ont né-

gligé de la lire jusqu'à ce jour. Chaque page , chaque trait attrache par un charme particulier; & toujours la simplicité noble du coloris, embellit ou relève le fond du sujet. Malheureusement tous les matériaux qui devoient former ce monument littéraire, n'ont point passé à l'impression. La facilité de l'Abbé de la Fayette à communiquer le manuscrit de sa mère, a entraîné la distraction de la plus grande partie. Nous n'avons que les Anecdotes de 1688 & 1689. Il est à souhaiter que ceux qui possèdent ce qui en a été ou distrait ou perdu , daignent le rendre un jour au Public qui le réclame. Heureux si ce dépôt précieux étoit remis dans nos mains , avec la liberté d'en faire usage !

M. de Voltaire a dit , en parlant de Madame de la Fayette , qu'elle avoit fait les premiers Romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, & des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant elle on écrivoit , d'un style empoulé , des choses peu vraisemblables. Entraînés par le plaisir de rendre justice à un talent aussi aimable , & à un esprit aussi universellement estimé , nous ne cédon's qu'avec effort à la nécessité de nous borner à un Extrait très-court du Roman charmant que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur. La fameuse

nceſſe de Clèves aura ſon tour. Cet Ouvra-
 , toujours nouveau , ne peut être trop con-
 ; & quiconque le conſerve dans ſa mémoi-
 , eſt encore charmé de le retrouver ſous ſes
 ux , bien sûr d'y découvrir de nouvelles
 autés.

Il n'y a jamais eu qu'une édition de Zaïde ,
 is beaucoup de réimpreſſions , à la tête deſ-
 elles on a toujours imprimé l'Ouvrage du
 èbre Evêque d'Avranche , *ſur l'origine des*
romans , que nous ne ceſſons de conſulter.
 ette fiction immortelle fut long-temps attri-
 ée à Segrais , & reparut même ſouvent ſous
 n nom. La modeltie de Madame de la Fayette
 pouvoit , en cela, tromper à jamais la Fran-
 enchantée de ſon Ouvrage : heureuſement
 ſavant Evêque que nous venons de nommer,
 ni particulier de cette Dame, a fait parler la
 érité. « Mde de la Fayette, dit-il , négligea
 ſi fort la gloire qu'elle méritoit , qu'elle laiſſa
 ſa ſa Zaïde paroître ſous le nom de Ségrais ;
 & lorſque j'eus rapporté cette Anecdote, quel-
 ques amis de Segrais qui n'étoient pas inſ-
 truits, ſe plainquirent de ce trait, comme d'un
 outrage fait à ſa mémoire. Mais c'étoit un fait
 dont j'avois été long-temps témoin oculaire ;

» & c'est ce que je suis en état de prouver par
 » plusieurs lettres de Madame de la Fayette,
 » & par l'original du manuscrit de Zaïde, dont
 » elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle
 » les composoit. »

Ce Roman , plein de situations, a fourni des
 sujets de théâtre à plusieurs Auteurs différents.
 Nous avons une Comédie du *Jaloux* , par M.
 Bret, dont le caractère & plusieurs scènes prin-
 cipales en sont tirés. Personne n'ignore que
 l'Opéra joué avec succès sous ce titre, lui doit
 également la naissance En 1718, on donna sur
 le Théâtre Italien une Comédie en trois actes,
 sous le titre de *l'Amour Maître de Langue*. Cet-
 te Pièce , qui est de Fuzelier, qui, quoique jo-
 liment intriguée, ne fut pas favorablement ac-
 cueillie , & que vraisemblablement on ne re-
 verra plus, est également empruntée de Zaïde.
 Nous osons croire qu'on ne sera pas fâché d'en
 connoître le canevas ; ce sera , d'ailleurs, rap-
 peler un des plus agréables endroits du Roman.

La Marquise de Floras, aimable & jeune veu-
 ve Provençale , qu'une succession considérable
 avoit attirée à Strasbourg, y voit à la prome-
 nade un jeune étranger qui lui plaît ; elle fait

même impression sur son cœur ; l'amour les
 joint l'un à l'autre ; mais le sort les sépare dès
 qu'ils se sont vus.

La Marquise est rappelée en France par ses
 parents, sans avoir pu découvrir le nom de son
 amant ; elle a seulement appris qu'il est Ita-
 lien, & de Florence. L'étranger n'a pas été
 très heureux. Il retourne en Italie, plein d'une
 douleur qui l'engage à apprendre bien-tôt la
 langue François, dans l'intention de revenir
 en France, pour y chercher l'objet qui l'a
 charmé.

La Marquise forme, en même-tems, le projet
 de s'instruire dans la langue Italienne. Elle y
 fait des progrès rapides : l'amour abrège ses le-
 çons, & la met bien-tôt en état d'exprimer, en
 cette langue tout ce qu'il lui fait éprouver. Im-
 patiente de revoir l'objet qui l'a frappée, elle
 part d'Aix, & se rend à Toulon, pour passer
 à Livourne * Lélion, Marquis de Rosetti, qui est
 pour le même objet, y est arrivé depuis huit jours,
 & a retenu une barque pour aller chercher à
 Marseille celle qu'il n'a pu trouver à Toulon.
 Le Chevalier d'Egrefignac, Gascon, attentif

* C'est ici que l'action commence.

aux démarches de la veuve, & amant secret de son marquisat, a pénétré à Aix une partie de ses desseins, & s'est rendu, *incognito*, à Toulon, pour empêcher la Marquise de Floras d'aller en Italie. Il tâche de gagner Zerbine, sa suivante, qui entre aisément dans ses intérêts, parce qu'ils sont unis aux siens. Elle est devenue amoureuse d'Arlequin, valet de Lélío, qu'elle a vu se promener sur le port de Toulon. Arlequin a ressenti, en la voyant, la passion qu'il faisoit naître en elle; la même étoile domine les maîtres & les valets.

Arlequin Italien, & Zerbine Françoisse, ne s'entendent pas; & par la fourberie de Trivelin, valet de Lélío, & rival d'Arlequin, ils se croient beau oup plus à plaindre qu'ils ne sont. Enfin, Zerbine, pour arrêter sa maîtresse à Toulon, lui conseille d'aller voir une Devineresse dont elle vante la capacité, pour savoir des nouvelles de son cher Italien, dont elle est plus proche qu'elle ne pense: La Marquise s'en défend d'abord foiblement, & se résout d'y aller, sans en rien dire à Zerbine, qui, charmée du succès de son imposture, va s'habiller en Devineresse, & par un feint attachement, annonce à la Marquise qu'elle apprendra

prendra , sur le port de Toulon même, la défiance de celui qu'elle aimo. Cette réponse a été concertée avec le Chevalier d'Egrefignac , qui a aussi préparé une petite Fable , pour faire croire à la Marquise que son amant est mort de la peste.

Il reconnut sur le port Lélío ; prêt à s'embarquer pour Marseille ; ne le connoissant pas pour son rival , il l'aborde , lie conversation avec lui , le prie d'attester à une Dame qu'il a intérêt de tenir en France , que la peste est à Livourne. Lélío le lui promet , après avoir long-tems résisté à ses instances ; & enfin , conduit par Scapin , valet du Chevalier d'Egrefignac , il aborde la Marquise qu'il reconnoît , & dont il est reconnu. Les amans , en s'abordant , se servent des langues de l'amour leur a fait apprendre ; & pressés de s'unir , par leur penchant & par Zerbine , qui tourne casaque au Gascon dès qu'elle apprend l'Arlequin , qu'elle aime , est valet de Lélío , il leur convient de s'unir ensemble.

Le Chevalier d'Egrefignac arrive dans cet instant , & se trouve bien confus , quand il voit qu'il est seul la dupe de ses artifices. Il s'en tire par cette gasconade : *sandis il n'y avoit que l'amour qui pût duper un Gascon..*

1775. Novembre.

H

Madame de la-Fayette mourut en 1693. Dans ses derniers temps de sa vie , elle s'étoit entièrement tournée vers Dieu , par une piété solide. M. de Caillières l'a mise dans sa *Pleïade* des Dames illustres de son temps.

Consalve, Grand d'Espagne & attaché dès sa plus tendre jeunesse à Dom Garcia, fils aîné d'Alphonse. Roi de Léon, venoit d'éprouver de sensibles déplaisirs dans cette Cour. Trompé par Dom Garcia, qu'il regardoit comme son protecteur & son ami, & trahi par une maîtresse infidelle, il résolut de sortir d'Espagne, & de se retirer dans quelque solitude ignorée. Il se rendit dans l'extrémité de la Catalogne, à dessein de s'embarquer sur le premier vaisseau qui feroit voile pour une des isle de la Grèce.

Livré à ses chagrins, il suivoit les bords de la rivière d'Ebre près de son embouchure, lorsque surpris par la nuit, il rencontra des Pêcheurs, auxquels ils demanda un asyle. Un inconnu se promenoit tristement sur les bords de la mer. Il avoit remarqué l'air de noblesse de

Consalve ; mais il étoit encore plus touché des soupirs qu'il lui voyoit souvent pousser, & de cet air de mélancolie répandu sur toute sa physionomie, conforme à la situation que lui-même éprouvoit. Ce rapport de sentimens, cette douceur qu'éprouvent des infortunés à se rapprocher l'un de l'autre, porta l'inconnu à offrir à Consalve l'asyle qu'il demandoit. Ce dernier, dans le dessein où il étoit de renoncer à toute société avec les hommes, refusa d'abord l'offre qui lui étoit faite ; mais le besoin de prendre du repos, le força enfin de l'accepter. Il suivit l'inconnu, qui le conduisit dans une petite maison placée derrière un bois. Cette maison étoit construite simplement avec une sorte de régularité. La cour, ainsi que le jardin, n'étoit fermée que par des palissades de grenadiers. Un ruisseau servoit à arroser le jardin, & le séparoit du bois. Si Consalve eût pu goûter le repos, il l'auroit trouvé dans cette retraite ; mais son cœur étoit trop blessé. Il éprouva néanmoins quelques distractions dans ses chagrins par le récit des infortunes d'un homme qui pouvoit se croire encore plus mal :

heureux que lui. La retraite qu'avoit choisie cette inconnu , faisoit assez connoître qu'il ne cherchoit aucune société. Il avoua néanmoins à Consalve qu'il étoit sensible au plaisir de l'avoir rencontré. « Pour moi , répartit Consalve , je suis tous les hommes ; & j'ai tant de sujet de les fuir , que si vous étiez instruits de mes motifs , vous ne trouveriez pas étrange que j'eusse eu tant de peine à accepter l'offre que vous m'avez faite : vous jugeriez au contraire , qu'après les malheurs qu'il's m'ont causés , je dois renoncer pour jamais à toute sorte de liaisons avec eux. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres , repliqua l'inconnu , & que vous n'avez rien à vous reprocher à vous-même , il y a des êtres plus à plaindre que vous. Le comble des malheurs , s'écria-t-il , c'est d'avoir à se plaindre de soi-même ; c'est d'avoir creusé des abysmes où l'on est tombé ; c'est d'avoir été injuste & déraisonnable ; & enfin c'est d'avoir été la cause des infortunes dont on est accablé ... Je vois bien , répartit Consalve , que vous ressentez les maux dont vous me parlez :

mais qu'il sont différens de ceux qu'on ressent , quand , sans l'avoir mérité , on est trompé , trahi & abandonné de tout ce qu'on aimoit le mieux.... A ce que j'en puis juger , répartit l'inconnu , vous renoncez à votre patrie pour suivre des personnes qui vous ont trahi , & qui sont la cause de vos déplaisirs ; mais jugez de ce que vous auriez à souffrir , s'il falloit que vous fussiez continuellement avec ces personnes ; apprenez que c'est l'état où je suis ; que j'ai fait tout le malheur de ma vie , & que je ne puis me séparer de moi-même , pour qui j'ai tant d'horreur , pour qui j'ai tant de sujet d'en avoir , non-seulement par ce que j'en souffre , mais par ce qu'en a souffert ce que j'aime plus que toutes choses.... Je ne me plaindrois pas , dit Consalve , si je n'avois à me plaindre que de moi. Vous vous trouvez malheureux , parce que vous avez sujet de vous hair ; mais si vous avez été aimé fidèlement de la personne que vous aimiez , pouvez-vous ne vous pas trouver heureux ? Peut-être l'avez-vous perdue par votre

faute ; mais vous avez au moins la consolation de penser qu'elle vous a aimé, & qu'elle vous aimeroit encore si vous n'aviez rien fait qui eût pu lui déplaire. Vous ne connoissez point l'amour, si cette seule pensée ne vous empêche d'être malheureux : & vous vous aimez vous-même plus que votre maîtresse, si vous aimez mieux avoir sujet de vous plaindre d'elle que de vous. . . . Le peu de part que vous avez, sans doute, à vos malheurs, repliqua l'inconnu, vous empêche de comprendre quel surcroît de douleur il vous seroit, d'y avoir contribué. Mais croyez par la seule expérience que j'en fais, que perdre par sa faute ce qu'on aime, est une sorte d'affliction, qui se fait sentir plus vivement que toutes les autres. »

L'inconnu est Alphonse Ximenès, un des Grands du Royaume de Navarre. Il fait connoître à Confalve qu'un excès de ja'ousie a causé tous ses malheurs. L'Auteur du Roman semble avoir rapproché ces deux infortunés, pour donner au Lecteur la satisfaction de comparer leurs situations, & de résoudre lui-même le pro-

blême moral que nous venons d'exposer d'après l'entretien des deux infortunés. M^{de} de la Fayette a aussi cherché à exciter l'attention de son Lecteur par différentes questions d'amour qu'elle fait naître dans le cours de son Roman, & qui se trouvent résolues par le récit même que chaque personnage fait de ses amours. Consalve apprend à Ximènes que l'amitié la plus tendre l'avoit attaché à Dom. Garcie, héritier de la couronne de Léon, & à Dom Ramire. « Je faisois, ajoute-t-il, tous mes plaisirs de leur amitié ; l'un & l'autre éprouvoient déjà le pouvoir de l'amour ; ils me faisoient souvent la guerre de mon insensibilité, & me reprochoient comme un défaut de n'avoir point encore eu d'attachement. Je leur reprochois à mon tour de n'en avoir point eu de véritables. Vous aimez, leur disois-je, ces sortes de galanteries, que la coutume a établies en Espagne ; mais vous n'aimez point vos maîtresses. Vous ne me persuaderez jamais que vous soyez amoureux d'une personne dont à peine vous connoissez la figure, & que vous ne reconnoîtriez pas si vous la

voyiez en un autre lieu qu'à la fenêtre où vous êtes accoutumé de la voir. . . . Vous exagérez le peu de connoissance que nous avons de nos maîtresses, me répartit le Prince; nous connoissons leur beauté; en amour, c'est le principal. Nous jugeons de leur esprit par leur physionomie; & ensuite par leurs lettres; & quand nous venons à les voir de plus près, nous sommes charmés du plaisir de découvrir ce que nous ne connoissions pas encore. Tout ce qu'elles disent à la grâce de la nouveauté; leur manière nous surprend; la surprise augmente & réveille l'amour: au lieu que ceux qui connoissent leurs maîtresses avant que de les aimer, sont tellement accoutumés à leur beauté & à leur esprit, qu'ils n'y sont plus sensibles quand ils sont aimés. Vous n'éprouverez jamais ce malheur, lui repliquai-je; mais, Prince, je vous laisse la liberté d'aimer tout ce que vous ne connoîtrez pas, pourvu que vous me permettiez de n'aimer qu'une personne que je connoîtrai assez pour l'estimer, & pour être assuré de trouver en elle de quoi me rendre heureux, quand j'en ferai aimé.

J'avoue encore que je voudrois qu'elle ne fût point prévenue en faveur d'un autre amant ; & moi, interrompit Dom Ramire , je trouverois plus de plaisir à me rendre maître d'un cœur qui seroit défendu par une passion, que d'en toucher un qui n'auroit jamais été touché ; ce me seroit une double victoire , & je serois aussi - bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on auroit pour moi ; enfin ma gloire & mon amour se trouveroient satisfaits d'avoir ôté une maîtresse à un rival. Consalve est si étonné de votre opinion , lui répondit le Prince , & il la trouve si mauvaise , qu'il ne veut pas même y répondre : en effet , je suis de son parti contre vous ; mais je suis contre lui sur cette connoissance si particulière qu'il veut de sa maîtresse. Je serois incapable de devenir amoureux d'une personne avec qui je serois accoutumé ; & si je ne suis surpris d'abord , je ne puis être touché. Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers momens ; & les passions qui ne viennent que par le temps , ne se peuvent appeler de véritables passions. » Con-

salve ne put se rendre aux maximes du Prince, & conserva son avis. Mais l'Auteur du Roman semble avoir voulu prouver, par la suite même de l'histoire de Consalve, que l'amour qui naît subitement est le plus impérieux. En effet, celui qui croît par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être jamais une passion violente.

La solitude que Consalve se procuroit dans la retraite qui lui étoit offerte, la douceur de pouvoir s'affliger avec un homme aussi sensible que lui, l'amitié même de cet homme, tout l'engageoit à passer ses jours dans l'asyle d'Alphonse Ximenès. Il s'abandonnoit souvent à des réflexions sur les anciens malheurs, & se consolait en songeant que la retraite où il vivoit le mettoit à l'abri d'en essuyer de nouveaux. Mais il éprouva bien-tôt que la fortune se joue des vains projets des hommes, & que la solitude, même en nous dérobant à toutes sortes de distractions, ne contribue le plus souvent qu'à rendre nos passions plus vives.

Sur la fin de l'automne, que les vents commençoient à rendre la mer redou-

table, Consalve étoit allé se promener plus matin que de coutume. Il y avoit eu pendant la nuit une tempête effroyable ; la mer étoit encore agitée. Ses réflexions sur l'inconstance de cet élément, lui rappeloient celles qu'il avoit souvent faites sur sa fortune. Elles ne furent interrompues que par la vue des vestiges, qui se présentèrent à lui des débris d'une chaloupe. Il jeta aussitôt ses regards au loin avec une sorte d'inquiétude, pour savoir s'il ne se trouveroit pas quelqu'un qui eût besoin de son secours. Le soleil qui venoit de se lever, fit briller à ses yeux quelque chose d'éclatant, qu'il ne put d'abord distinguer. Il y porta ses pas, & aperçut une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable, & qui, dans l'évanouissement mortel où elle se trouvoit, laissoit néanmoins encore appercevoir les traits de la beauté la plus parfaite. Les secours que son état exigeoit, engagèrent Consalve à prier Xlmenès de venir transporter avec lui cette infortunée dans leur commune demeure. Ils envoyèrent en même-tems chercher des remèdes pour la soulager, & des

femmes pour la servir. Ces remèdes furent si efficaces, que la belle inconnue ne tarda point à recouvrer ses sens. Le premier usage qu'elle fit de deux grands yeux noirs & bien capables, par le sentiment qu'ils exprimoient, d'inspirer tout à la fois du respect & de l'amour, fut de les tourner vers son bienfaiteur. Cet instant décida du sort du sensible Consalve. Il grava pour toujours dans son cœur l'image de la beauté qu'il avoit devant les yeux. Envain voulut-il dissimuler le coup dont il avoit été frappé, ses soins inquiets, son trouble, ses soupirs, son silence même plus énergique que tout le babil des amans ordinaires, faisoient assez connoître la violence de son amour. Cette situation étoit d'autant plus cruelle, qu'ignorant absolument la langue que parloit cette étrangère, il ne pouvoit l'interroger sur sa famille, sa patrie, ses malheurs. Une compagne de son infortune qui venoit d'être conduite dans la même retraite, prononça plusieurs fois, en se jétant à son col, le nom de *Zaïde* d'une manière qui fit connoître que c'étoit le nom de celle à qui elle par-

oit ; & Zaïde répéta si souvent le nom de *Sélim*, que l'on jugea aisément que l'étrangère qui venoit d'arriver se nommoit ainsi. Mais Consalve n'en étoit pas plus instruit sur ce qui l'intéressoit le plus. Il remarqua que Zaïde, au récit que lui fit *Sélim*, se mit à pleurer avec des marques de la plus grande affliction. Lorsqu'elles se rendirent toutes deux sur les bords de la mer, Zaïde tournoit de tristes regards vers cet élément, & les accompagnoit des accens de la douleur. Elle sembloit regretter quelqu'un qui avoit fait naufrage avec elle. C'étoit la Princesse Alaslanthe, sa mère, dont elle avoit été séparée par la tempête. Mais l'amour fit croire à Consalve qu'elle pleuroit un amant. Ces pensées l'agitèrent, & la jalousie entra pour la première fois dans son cœur. Ce sentiment qui lui avoit été jusqu'alors inconnu, lui parut si nouveau, qu'il se crut frappé de quelque douleur ignorée des autres hommes. Il se rappeloit tous les maux qu'il avoit éprouvés, & cependant ce qu'il ressentoit, lui sembloit encore plus cruel. Il cherchoit à soulager ses

ennuis , en expliquant à cette belle infortunée ses sentimens dans une langue qu'elle ignoroit ; mais les regards de l'amour se font toujours entendre. Zaïde dissimuloit. On remarquoit néanmoins dans sa conduite une sorte d'inquiétude. Un jour s'entretenant avec Sélime , elle parut considérer Consalve attentivement : elle fit même observer ses traits à Sélime , qui approuvoit ce que Zeïde lui disoit. Leurs gestes , leurs mouvemens , la surprise qu'elles témoignoit , firent soupçonner à Consalve , qu'il ressembloit à quelqu'un qu'elles connoissoient. Ce soupçon ne lui fit d'abord aucune impression : mais il trouva Zaïde si occupée de cette ressemblance , il lui parut si évident , qu'au milieu de sa tristesse elle goûtoit quelque joie en le regardant , qu'il ne douta plus qu'il ne ressemblât à l'amant dont il la croyoit occupée. Il lui paroissoit sans doute cruel de rappeler à sa maîtresse la seule image qu'il auroit voulu lui faire oublier ; & telle étoit la singularité de la situation , que la femme pour laquelle il ressentoit l'amour le plus violent , ne pouvoit le regarder sans lui

donner de la jalousie. Cependant Consalve ne songeoit qu'à procurer à Zaïde, tous les divertissemens que donnent la promenade, la chasse & la pêche. Mais au milieu de tous ces amusemens, ilomboit souvent dans la plus sombre mélancolie, en songeant que le moment approchoit où il alloit être séparé de Zaïde, qui attendoit le premier vaisseau pour continuer sa route, & se rendre à Tunis. Pourquoi m'abandonner au chagrin, se disoit-il quelquefois en lui-même? Quels droits puis-je avoir sur Zaïde? Elle m'est entièrement inconnue; le hasard l'a jétée sur cette côte; elle brûle l'impatience de s'en aller; je ne puis la retenir sans injustice: & quand je la retiendrois, en serois-je plus heureux? Je la verrois tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, & se souvenir de lui en me regardant.

Ces réflexions cependant n'empêchèrent pas Consalve de chercher tous les moyens qui pouvoient affoiblir dans Zaïde la résolution qu'elle avoit prise: quelques lettres qu'il lui vit écrire, lui avoient fait connoître que la langue Grecque

étoit sa langue naturelle : il forma, dès ce moment, le dessein d'avoir auprès de lui une personne qui entendît cette langue. Dans cette résolution il se détermina à s'éloigner pour quelques jours, & à aller chercher lui-même cette personne dans la ville la plus prochaine. Il voulut même étudier cette langue, dans laquelle il avoit déjà appris à dire, *je vous aime*. Quand il pensoit qu'il pourroit répéter ces mots à Zaïde, & qu'elle les entendroit, il croyoit ne pouvoir plus être malheureux. Mais lorsqu'il revint dans son asyle, il ne trouva plus la belle étrangère & sa compagnie; elles venoient de monter sur le vaisseau qui devoit les conduire en Afrique. Ce fut alors que Consalve, tourmenté par la violence de son amour, connut toute la rigueur de sa destinée. Il éprouvoit bien sensiblement ce que Dom Garcie lui avoit dit autrefois, qu'il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord, & nous surprennent. Les autres en effet ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables nous l'arrachent & le maîtrisent. Consalve passoit

les journées entières dans les lieux où il
voit vu Zaïde, & sembloit l'y chercher
encore. Ximenès, le compagnon de sa
retraite, rappeloit à cet amant les maux
qu'il avoit déjà bravés, pour l'engager à
supporter celui-ci. Mais c'étoit pour avoir
trop souffert que Consalve ne pouvoit
plus souffrir. Enfin succombant à ses en-
nuis, il se résolut à quitter une solitude
où il essuyoit plus de tourmens qu'il n'en
avoit éprouvé parmi les intrigues de la
Cour d'Alphonse. Il s'embarqua, & alla
chercher une distraction à ses chagrins,
dans la guerre qu'avoit alors le Roi de
Léon, contre les Maures. La dernière
consolation des infortunés, l'espérance,
ne l'avoit point abandonné. Il se flattoit
de retrouver un jour Zaïde. La fortune
en effet cessa de le persécuter. Rentré en
grâce avec Dom Garcie, qui venoit de
monter sur le Trône de Léon, il obtint
un commandement dans ses armées, &
emporta une victoire complete sur les
Maures. Sa valeur naturelle avoit été dans
cette guerre d'autant plus redoutable,
qu'il ne cherchoit point à ménager des
jours que son amour malheureux lui ren-

doit à charge. Mais au milieu même des combats les plus sanglans , son humanité lui faisoit épargner l'ennemi qui lui rendoit les armes. Le Prince Zulema , qui avoit défendu avec beaucoup de valeur une place appartenante aux Maures , éprouva la générosité du vainqueur. Consalve , pour le soustraire à la fureur des soldats Espagnols , le donna en garde à des Officiers qui le suivoient. Marchant ensuite vers le Château que Zulema avoit défendu ; il apprit , en y entrant , qu'il y avoit beaucoup de Dames Arabes qui s'y étoient retirées. On le conduisit dans l'appartement où elles étoient. Plusieurs femmes , à demi couchées sur des carreaux , faisoient assez voir , par un triste silence , la douleur qu'elles avoient d'être captives. Elles étoient un peu éloignées , comme par respect , d'une personne magnifiquement habillée , & assise sur un lit de repos. Sa tête étoit appuyée sur une de ses mains ; de l'autre elle essuyoit ses larmes , & cachoit son visage comme si elle eût voulu retarder de quelques momens la vue de ses ennemis. Enfin au bruit que Consalve & sa suite firent en

entrant, elle tourna les yeux, & les siens reconnurent Zaïde; mais Zaïde, plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue, maîtrisa la douleur & le trouble qui paroissent sur son visage. Consalve fut si surpris, qu'il parut plus troublé que Zaïde même; & Zaïde sembla se rassurer, & perdre une partie de ses craintes à la vue de Consalve. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre. Consalve se servit de la langue Grecque qu'il avoit apprise, pour lui demander pardon de paroître devant elle comme un ennemi. Mais Zaïde lui répondit qu'elle ne craignoit plus les malheurs qu'elle avoit appréhendés, & que ce ne seroit pas le premier péril dont il auroit garantie. Son premier soin fut de s'informer de Consalve, par quel bonheur le Prince Zulema avoit été sauvé du péril où il s'étoit trouvé. Zulema, étoit le père de Zaïde; & si l'amour n'eût pas déjà parlé à cette jeune personne en faveur du vainqueur, l'estime & la reconnaissance auroient aisément déterminé son inclination. Les deux amans se appelèrent avec attendrissement les momens qu'ils avoient passés ensemble dans la retraite de Ximenès. Le défaut de pou-

voir s'exprimer dans une langue qui leur fût commune, les tenoit alors comme séparés. Mais Consalve instruit dans cette langue, n'étoit plus privé du bonheur & de tout dire, & de tout comprendre. Il voulut l'entretenir de sa passion, & éprouva un trouble extraordinaire. Il connut par lui-même que ce n'est pas toujours assez de pouvoir être entendu pour oser s'expliquer. Il avoua néanmoins à Zaïde, que lors de son séjour dans la retraite de Ximenès, il avoit vu avec joie ses beaux yeux occupés à le considérer; mais qu'il craignoit de ne devoir cette faveur qu'à la ressemblance qu'il pouvoit avoir avec quelqu'amant assez heureux pour fixer son cœur. La jeune Africaine ne désavoua point qu'elle avoit trouvé que Consalve ressembloit à un portrait qui étoit entre les mains du Prince Zulema, & qui rappeloit les traits de celui auquel son père vouloit unir sa destinée. Elle ajouta avec beaucoup de tendresse, qu'elle avoit souvent souhaité pour son bonheur, que Consalve pût être celui auquel ce portrait ressembloit.

Zulema avoit depuis long-temps des-

iné sa fille au Prince de Fez ; mais Zaïde élevée dans la religion de sa mère, qui étoit Chrétienne, pouvoit avoir de la répugnance à épouser un Prince d'une autre religion. Zulema crut donc devoir faire parler en faveur de ce mariage le fameux Astrologue Albamazar. Cet Astrologue voyant un jour Zaïde qui considéroit avec complaisance un portrait traité dans le Costume Africain, & croyant que c'étoit celui du Prince de Fez, parce qu'en effet il en rappeloit quelques traits, il le présente à la jeune Africaine, comme celui du Prince qui devoit la rendre heureuse. Il lui défendit en même temps de laisser engager son cœur à quelque autre. Zaïde, non moins crédule que les autres personnes de son sexe sur ce qui intéressoit ses amours, ne douta point de la vérité de cette prédiction, & se conduisit en conséquence. Mais ce portrait auquel Albamazar trouvoit des traits ressemblans à ceux du Prince de Fez, étoit celui de Consalve ; il étoit tombé entre les mains de Zulema, lors de la journée où Nugnez-Fernando, père de Consalve, remporta une célèbre victoire sur les Maures. Nugnez-Fernando

P'avoit fait faire par un excellent Peintre qui avoit voyagé en Afrique , & auquel les habitations Africains paroïssent si beaux , qu'il les donnoit à tous ses portraits ; c'est ce qui avoit pu faire prendre le change au Prince Zulema & à l'Astrologue Albamazar. D'ailleurs le Prince de Fez ayant eu pour mère une sœur du père de Consalve , il paroïtra moins étonnant qu'il y eût entre lui & le Prince de Fez quelques traits de ressemblance. Cette partie de l'histoire de Zaïde explique les justes sujets d'inquiétude que donnoit à cette jeune personne la ressemblance de Consalve avec le portrait qui devoit fixer sa destinée. Son cœur lui avoit souvent fait desirer que cette ressemblance ne fût point trompeuse. Lorsque Zulema eut lui-même instruit sa fille que ce portrait étoit celui de Consalve ; lorsqu'il eut dit qu'il regardoit ce fils de Nugnez-Fernando comme l'époux que le Ciel lui destinoit ; il fut sans doute permis à cette jeune personne de donner un libre cours à ses sentimens , & d'apprendre à Consalve qu'il étoit aimé. Quel excès de bonheur pour ce fidel amant ,

de trouver des preuves de tendresse dans tout ce qu'il avoit regardé comme des sujets de douleur. Cette heureuse alliance fut célébrée dans le palais du Roi de Léon, au milieu d'une Cour nombreuse, où la magnificence des Maures, & la galanterie des Espagnols, se trouvoient réunies.

Alamir. Prince de Tarse, joue un grand rôle dans ce Roman. Il avoit conçu pour Zaïde l'amour le plus violent: mais cette jeune Africaine marqua toujours de l'éloignement pour lui; ce qui n'empêche cependant pas l'Auteur du Roman, d'employer les couleurs les plus fortes pour peindre la passion d'Alamir. Mais une passion sans retour intéresse toujours foiblement le Lecteur; il n'y voit que l'effervescence des sens, & rien de ce véritable amour, qui ne peut se passer du cœur, & se distingue toujours par la délicatesse des sentimens.

Zaïde & la Princesse de Clèves, sont les Romans les plus considérables de Madame de la Fayette. La Princesse de Montpensier n'a point la

même étendue. Pour ne pas occuper le Lecteur des productions de cette Dame, dans trop de volumes successifs, voici le parti que nous prenons. La Princesse de Clèves sera traitée à part, & nous en préparons, pour le premier Volume de Janvier, un Extrait qui pourra paroître d'autant plus agréable, que nous ferons entrer dans la Note préliminaire beaucoup de détails relatifs à l'Ouvrage & à l'Auteur. La Princesse de Montpensier se trouvant renfermée dans des bornes beaucoup plus étroites, nous allons achever cet article par le précis de ce qu'elle a de plus intéressant. Quant à ce que Madame de la Fayette a composé dans le genre historique, nous venons de donner une idée de ses Mémoires sur la Cour de France. A l'égard d'Henriette d'Angleterre, quoique dans cette production il y ait des situations & des événemens dignes d'être retracés aux yeux du Lecteur sensible, ce qu'il offre de plus curieux & de plus touchant, est la mort de cette Princesse infortunée; & cette circonstance tragique doit être lue dans l'Ouvrage même. Nous allons donc passer à la Princesse de Montpensier, à laquelle nous nous arrêterons.

Pendant

Pendant que la guerre civile déchiroit la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissoit pas que d'occuper les courtisans & les guerriers. La fille unique du Marquis de Meziere, descendue de l'illustre maison d'Anjou, héritière d'une très-grande fortune, & plus riche des charmes de la nature, étoit promise au Duc du Maine, & aimée du Duc de Guise. L'ambition de ses parens trahit ses engagements qu'ils avoient pris ; & par une résolution imprévue, elle fut unie au Prince de Montpensier. Le Duc de Guise vit cet événement avec d'autant plus de douleur, qu'il étoit aimé. Connoissant le caractère vertueux de la jeune Princesse, il comprit que le devoir alloit combattre l'amour, & peut-être le détruire. Il se condamna au sacrifice qu'exigeoit cette idée. Aimer & se taire, fut son partage. La Princesse suivit le même principe, avec cette différence, qu'étant moins libre d'amour, elle combattit chaque jour son penchant, & crut enfin l'avoir détruit dans son cœur.

Plusieurs mois s'étoient écoulés dans

1775. *Novembre.*

I

cette situation. Le Duc de Guise fut assez heureux pour pouvoir rappeler à la Princesse ses premiers sentimens. L'occasion née du hasard fut saisie par l'amour. « Je » vais vous surprendre , Madame , lui » dit-il , & vous déplaire , en vous » prenant que j'ai toujours conservé cet- » te passion qui vous a été connue autre- » fois : mais qui s'est si fort augmentée en » vous revoyant , que ni votre sévérité , » ni nulle autre considération , ne sau- » roient lui ôter un moment de sa vio- » lence. Il auroit été plus respectueux de » vous la faire connoître par mes actions » que par mes paroles : mais , Madame , » mes actions l'auroient apprise à d'au- » tre aussi-bien qu'à vous ; & je souhaite » que vous sachiez seule ce que vous » seule pouviez m'inspirer. »

Madame de Montpensier répondit comme elle le devoit à cette déclaration ; mais elle ne put s'empêcher d'y trouver des charmes qui troublèrent sa tranquillité. L'idée du Duc l'occupa bientôt plus qu'elle n'auroit voulu ; & successivement il lui devint impossible de déguiser assez

n cœur, pour cacher même la peine
 qu'elle avoit à en combattre les mouve-
 mens. M. de Guise vit qu'il étoit tou-
 jours aimé. Le Prince de Montpensier,
 jaloux, le vit encore mieux que lui,
 & commença à tourmenter sa femme. Le
 Duc d'Anjou, qui aimoit également
 cette Princesse, & qui soupçonnoit le
 Duc d'être son rival, éprouvoit de même
 les atteintes de la jalousie. Dans son agi-
 tation, il cherchoit le moyen de nuire à
 l'objet qu'il se voyoit préférer. Le hasard
 lui offrit. *Madame*, sœur du Duc
 d'Anjou, sensible aux agrémens & aux
 qualités du Duc de Guise, ne dissimu-
 lait point le goût qu'elle avoit pour lui;
 & déterminée même à lui donner sa main,
 elle le traitoit avec une bonté qui l'obli-
 geoit à lui rendre des soins publics. Le
 Duc d'Anjou saisit cette circonstance,
 & rencontrant la Princesse de Montpen-
 sier, fit passer dans son cœur le poison
 mortel auquel il étoit lui-même en proie.
Madame de Montpensier crut ce qu'on
 lui disoit. L'amour qui combat pénible-
 ment est peut-être le plus crédule. Le soir

même le Duc s'étant offert à ses yeux, à la Cour, & ayant voulu lui parler de ses sentimens, elle l'interrompit, & le regardant avec colère: « je ne comprends pas, lui dit-elle, qu'il faille sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, & sur-tout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la Cour. »

Le Duc de Guise comprit le sens de ce reproche, & sa réponse fut la résolution secrète de rompre avec *Madame*. Dès le lendemain il déclara qu'il acceptoit la main de la Princesse de Portien, qu'il avoit déjà refusée. Et ce mariage fut en effet célébré peu de temps après.

Madame de Montpensier convaincue alors des sentimens dont elle avoit douté, cessa de combattre les siens; sa conduite, quoique toujours sévère, éclaira cependant un mari déjà prévenu; & la moins violente résolution que ce dernier put prendre, fut d'éloigner sa femme à trente lieues de Paris.

Il existoit à la Cour un homme du

un rare mérite, & de la probité la plus connue. Cet homme étoit le Comte Chabannes. Ami du Prince de Montpensier, il avoit été engagé par ce Prince à faire compagnie à sa femme pendant un assez long séjour qu'elle avoit fait à Compiègne, où il venoit de la reléguer pour la seconde fois. Chabannes, dans un âge où avec de la vertu, on croiroit devoir braver la beauté, avoit éprouvé, voyant à chaque instant Madame de Montpensier, qu'on peut toujours devenir sensible quand on voit trop souvent l'objet aimable. La honte d'aimer la femme de son ami, avoit pendant quelque temps suspendu sa déclaration. Mais dans une retraite, seul avec une femme qu'on adore, qu'on amuse, dont on a la confiance, & dont on a pu flatter les vœux, il est difficile de se taire toujours. Chabannes avoit parlé. Madame de Montpensier, en lui ravissant son espoir, n'avoit pas détruit son amour. Il en avoit plus l'objet qu'il respectoit d'ailleurs, & se fiant à la bonté de celle dont il avoit admiré la conduite avec lui, il

conservoit ses sentimens , qu'il n'offroit plus que comme un hommage.

Cet homme délicat & constant , instruit que Madame de Montpensier étoit unè seconde fois condamnée à la retraite par son mari , avoit voulu la suivre. Il étoit allé la joindre à Champigny. Il fa-voit le secret de son cœur , & la cause de son exil ; tous les jours il admiroit ses charmes ; tous les jours il charmoit les douleurs ; tous les jours il étoit ami plus fidèle , amant plus tendre , confident plus généreux.

Le Duc de Guise voulut voir Madame de Montpensier. La résistance devoit être la réponse de la Princesse. Mais on peut tout exiger , & l'on doit obtenir , quand on a le bonheur d'être aimé. Chabannes , malgré la délicatesse de sa conduite , nourrissoit une extrême jalousie contre le Duc ; la Princesse ne l'ignoroit pas : & cependant ce fut à lui même qu'elle osa s'adresser pour faciliter au Duc le plaisir de la voir. Le généreux Chabannes , prêt à la servir , osa lui représenter le danger où devoit l'exposer sa résolution : cepen-

ant, ajouta-t-il, si après tout ce que je viens de vous dire, votre passion est la plus forte, je n'oppose plus rien à vos desirs, Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'aime, ni être cause qu'elle ait des confidens moins zélés, & moins fidèles que moi. Oui, Madame, parlez; & s'il le faut, dans peu d'heures le Duc de Guise sera à vos genoux. . . . Mais par où, & comment pouvoir l'introduire, répondit Madame de Montpensier? « Ah, Madame, s'écria le Comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens! Il viendra, Madame, ce bienheureux amant; je l'amènerai par le parc: donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baïsse précisément à minuit, le petit pont lévis qui donne de votre anti-chambre dans le parterre, & ne vous inquiétez pas du reste. »

En achevant ces mots, il sortit sans attendre d'autre consentement de la Princesse, il monta à cheval, & vint trou-

ver le Duc de Guise, qui l'attendoit dans un village prochain, & le conduisit à Champigny, avec le désespoir dans le cœur.

Le Duc de Guise est aux genoux de Madame de Montpensier; Chabannes est renfermé dans un cabinet voisin. Le Prince de Montpensier, arrivé de la veille, a entendu du bruit, éprouve les inquiétudes d'un jaloux, sort de son lit, veut passer dans l'appartement de sa femme, trouve la porte fermée, frappe à grands coups, enfonce cette porte, entre avec fureur, & apperçoit à côté de la Princesse évanouie, Chabannes, le tendre Chabannes, dont la générosité a fait sauver le rival qu'on lui préfère & qu'il déteste. « Que vois-je, s'écrie le Prince » de Montpensier, est-ce une illusion, » ou une vérité ! Est-il possible qu'un » homme que j'ai aimé si cherement, » choisisse ma femme entre toutes les » autres pour la séduire ? Et vous, Ma- » dame, dit-il à la Princesse, en se » tournant de son côté, n'étoit-ce point » assez de m'ôter votre cœur & mon

honneur, sans m'ôter le seul homme
 qui me pouvoit consoler de mes mal-
 heurs. Répondez-moi l'un ou l'autre,
 leur dit-il, & éclaircissez-moi d'une
 aventure que je ne puis croire telle
 qu'elle me paroît. » La Princesse n'é-
 toit guère en état de répondre, & le
 Comte ouvrit plusieurs fois la bouche
 sans pouvoir parler. « Je suis criminel à
 votre égard, lui dit-il enfin, & indi-
 gne de l'amitié que vous avez eue pour
 moi; mais ce n'est pas de la manière
 que vous pouvez vous l'imaginer. Je
 suis plus malheureux que vous, & plus
 désespéré. Je ne saurois vous en dire
 davantage; ma mort vous vengera; &
 si vous voulez me la donner à l'instant,
 vous me donnerez la seule chose qui
 peut m'être agréable. »

Ces paroles prononcées avec une dou-
 leur mortelle, & avec un air qui mar-
 quoit son innocence, au lieu d'instruire
 le Prince de Montpensier, le plongé-
 oient dans un vrai chaos; & son désespoir
 augmentant par cette incertitude: « ôtez-
 moi la vie vous-même, lui dit-il, ou

» donnez-moi l'éclaircissement de vos
» paroles. Vous le devez à mon amitié;
» vous le devez à ma modération : car
» tout autre que moi auroit déjà vengé
» sur votre vie un affront si sensible.
» Les apparences sont bien fausses , in-
» terrompit le Comte. = Ah , ç'en est
» trop , repliqua le Prince , il faut que
» je me venge , puis je m'éclaircirai à
» loisir. ».

A ces mots , il s'approche du Comte avec fureur, La Princesse eut assez de force & de courage pour se jeter entre eux ; mais perdant l'un & l'autre , au même instant , elle tombe évanouie aux pieds de son mari. La scène devint muette. Le Prince détournant ses regards , se sentit consterné. Le Comte profitant de son attendrissement , sortit de l'appartement , passa dans la cour , demanda promptement des chevaux , & s'éloigna , guidé par son seul désespoir. Le Prince qui voyoit que sa femme ne reprenoit point ses sens, la laisse entre les mains de ses femmes , & se retire dans sa chambre dans la situation d'esprit la plus hor-

ble. Le Duc de Guise s'étoit éloigné. Il envoya plusieurs fois pour savoir des nouvelles. Bientôt il apprit que Madame de Montpensier, succombant à sa situation, étoit dangereusement malade.

Croira-t-on que l'infidélité fut le prix des tourmens dont il étoit la cause. On est tenté ici de reprocher à Madame de la Fayette, de n'avoir pas plus ménagé la sensibilité de ses Lecteurs. Quoi qu'il en soit, le Duc de Guise trop convaincu des difficultés qu'il trouveroit désormais à pouvoir entretenir Madame de Montpensier, fixa ses regards sur Madame de Noirmoutier, « personne de beaucoup d'esprit & de beauté, & qui donnoit plus d'espérance que la Princesse ; » il l'aima & lui rendit indistinctement des soins. Madame de Montpensier, instruite de sa trahison, & déjà affoiblie par la douleur, succomba à tout ce qu'elle avoit à dévorer, & trouva enfin dans la mort le repos qu'elle avoit perdu.

Chabannes, non moins à plaindre par sa destinée, après avoir nourri pendant quelque tems ses chagrins dans la soli-

tude, reparut dans le monde. Le jour où il arriva à Paris, étoit celui qu'une fureur homicide avoit fixé pour donner à la France le spectacle de la plus effroyable tragédie. Enveloppé dans la ruine des Huguenots, il eut le sort de cent mille victimes qu'une nuit enleva à la nature & à la patrie.



A V I S.

LORSQUE nous avons donné, non une Notice de Télémaque travesti, mais l'Ouvrage presque entier, nous avons senti qu'il pouvoit nous attirer des reproches; & nous en avons effectivement essuyé. Nous nous flattons cependant que plusieurs personnes ont deviné nos motifs, & les ont approuvés. Nous devons avoir eu pour nous les Amateurs des facéties, & quelques autres de nos Lecteurs, qui, sans en être trop partisans, ont dû ramener à leurs avis quelques esprits prévenus contre le genre & contre l'Auteur de cette production. Nous allons justifier notre choix, & nous laisserons ensuite M. de Marivaux justifier lui-même son Ouvrage,

Le Télémaque travesti est certainement un morceau très-rare; la preuve en est que tous ceux qui en parlent depuis quarante ans ne le connoissoient pas:

il étoit encore plus inconnu à ceux à qui nous venons de l'offrir. Il est, incontestablement, de M. de Marivaux, quoique l'Auteur de la France Littéraire l'attribue à M. de Junquierres, demeurant à Senlis ; ce qui le prouve, c'est 1°. le style ; 2°. le nom de M. de Marivaux, imprimé en toutes lettres à la tête de l'Ouvrage ; 3°. la Préface, dans laquelle il se justifie également, & d'avoir parodié Homère, & d'avoir travesti Télémaque.

Mais, de ce que cet Ouvrage rare est de M. de Marivaux, s'ensuit-il que nous avons dû le conserver & l'offrir au public ? Oui, parce que tout ce qui vient de cet Académicien, n'est jamais sans agrément, & ne peut être lu sans plaisir. Sans montrer trop d'enthousiasme pour cet Ecrivain, en convenant même qu'il manque souvent de goût, (sur-tout quand il plaisante) on ne peut disconvenir qu'il n'a jamais rien écrit qui ne pétille d'esprit, & ne soit rempli de faillies. Nous ne voudrions donc pas le donner pour modèle aux jeunes gens dont le goût n'est point encore formé ; mais nous sommes assurés que des gens

d'esprit trouveront toujours des ressources & de l'agrément dans tout ce qu'il a écrit. M. de la Motte a osé dire, en parlant des Ouvrages d'Homère : *choisis, tout n'est pas précieux*. Nous pouvons dire, avec autant de raison, en parlant de ceux de M. de Marivaux : *lis toujours, il y a de quoi t'amuser*.

Encore un mot avant que M. de Marivaux parle lui-même. Nous avons distingué les Romans par classes; le goût des Lecteurs est également varié. Il y a des Romans moraux & instructifs, dans lesquels on donne les leçons les plus utiles. Il y en a qui n'intéressent que le cœur, par des récits attendrissans. Il y en a, enfin, qui sont uniquement destinés à amuser l'esprit, & à faire rire. Tels sont ceux qui composent la Classe des Romans Comiques & Satyriques. Ces Classes contrastent entre elles par leur nature, & notre art doit être, en les présentant successivement, de varier les effets qu'elles doivent produire. Après avoir donné Télémaque, non-seulement comme un bel échantillon, mais comme un grand modèle de Roman moral &

politique, nous avons cru devoir le faire suivre immédiatement (dans la Classe des Romans Comiques) par sa parodie. Quand l'Ouvrage de Marivaux n'auroit que l'honneur d'être une ombre au tableau de Fénélon, ne serions nous pas excusables ? Il y a long-temps qu'on a dit & éprouvé qu'il n'y avoit que les parodies des bonnes Pièces qui réussissent, & que ce qui faisoit rire plus sûrement à l'Hôtel de Bourgogne, étoit ce qui avoit attendri davantage au Théâtre François.

Laiſſons à préſent M. de Marivaux ſ'excuser, ou ſ'accuſer, dans ſon ſtyle & à ſa manière, d'avoir oſé parodier Homère & Fénélon. Nous allons transcrire en entier ſon Avant-Propos, dans lequel on remarquera à quel point il ſ'étoit laiſſé entraîner aux ſentimens & à la façon de penſer de la Motte, ſon maître. Ce dernier avoit un art étonnant d'écrire & de parler, Employant tous les jours cet art & ſon eſprit à dégrader Homère, il dût ſéduire ſon élève, & le ſéduiſit en effet. M. de Marivaux bégaya bientôt les leçons qu'il recevoit, y joignit ſes

opres idées, se fit une gloire de l'imitation, & un devoir de la ferveur. Ces habitudes deviennent des passions, & comme d'esprit les porte encore plus loin qu'un autre. On ne sera donc pas étonné de voir le jeune Marivaux, entrant dans la carrière des Lettres, s'enlever sous les étendards de la Motte, & servir dans sa troupe contre les *Anciens*, leurs Imitateurs, avec toute l'ardeur & le zèle d'un jeune Officier qui veut se faire une fortune.

AVANT-PROPOS DU TÉLÉMAQUE TRAVESTI ;

Par M. DE MARIVAUX.

JE NE SAIS si les adorateurs d'*Homère* regarderont pas le *Télémaque travesti* comme une production sacrilège, & digne du feu, peut-être même que dans les transports d'admiration qu'ils ont pour le divin *Homère*, l'Auteur de cette Pa-

rodie burlesque , & son esprit impie , retourneroient au néant , si leurs imprécations pouvoient autant que pouvoit jadis le courroux des Fées ; mais heureusement pour moi , les dévots du *devin Homère* , pour moyens de vengeance contre la profanation de sa divinité , n'ont qu'un ressentiment , dont l'effet ne passera pas l'expression.

N'est-il pas étrange que l'impunité suivie des crimes pareils au mien ! Mais heureusement pour moi les adversaires de cette religion infortunée ne périliclitent ni dans ce monde , ni dans l'autre. *Homère*. tu t'es acquis un culte , souvent aussi scrupuleusement observé , que le vrai ; je n'ose dire plus : mais si le mépris de ce culte est sans vengeance , tu n'est donc qu'un *homme* ? Parlez , adorateurs ! Est-ce un blasphème que de le penser & de l'écrire ? *Homère* étoit-il un homme ? Une imagination hyperbolique vous dira que non. Mais répondez pertinemment. Oui . sans doute , direz-vous , c'étoit un homme , mais au-dessus du reste des hommes , & qui , par un esprit inimitable , a séduit celui des au-

tres jusqu'à leur arracher un éloge au-delà des bornes de la raison. On l'a nommé le *divin Homère*, & cette épithète est l'effet d'une admiration outrée; mais ces excès font la preuve de supériorité sur tous les esprits. Il passoit les idées ordinaires; il a mérité qu'on s'emportât pour lui jusqu'au faux.... Nous y voilà. Le nom de *divin* est donc comme une débauche d'esprit, une folie spirituelle qu'on a faite pour lui. Peut-être pourroit-on vous prouver que cette folie, excusable dans les premiers temps, est, dans le nôtre, une extravagance sans sujet. Mais, quoi qu'il en soit, c'étoit un *homme* que cet *Homère*. Toutes les personnes sensées en conviennent. Ah! Messieurs, faites donc grâce à un homme qui, du merveilleux, du sublime & de l'héroïque d'*Homère*, a fait ses efforts pour en tirer du comique! Quel tort lui fais-je! Ces héros ressembleront admirables chez lui, pendant que ceux que je lui substitue seront risibles chez moi.

Mais, profane que vous êtes, me direz-vous, c'est sur ces héros que vous avez imaginé vos monstres: ce n'est pas

ainfi qu'en a agi le grand homme qui n'a pas dédaigné de tirer des portraits de la fageffe & de l'héroïfme , d'après les modèles que lui fourniffent notre *Homère*. A cela je répons , que chacun a fa manière de tourner les chofes , & que toutes les manières font également louables , auffi-tôt qu'elles font également instructives. Ce discours vous surprend ; votre esprit irrité n'a garde de foupçonner de l'utile dans un renversement épouvantable des caractères que vous admirez. Voici cependant la première instruction qu'il vous offre.

Vous y connoîtrez le néant d'une grandeur profane , & la facilité qu'il y a de donner une face rifible à des chofes qui , malgré l'impofteur & brillant afpect avec lequel on vous les repréfentoit , ont pour principe le ridicule le plus groffier & le plus méprifable , qui eft la vanité. Cette découverte vous conduira infenfiblement à avouer que dans le fond , le mépris eft juftement dû à des héros , dont les vertus ne font , à vrai dire , que des vices facriflés à l'orgueil de n'avoir que des paffions eftimables. Admirez - vous

des hommes qui courent à la vertu, non par l'envie de la suivre, mais pour attirer l'admiration qui l'accompagne ?

Je vous mets sur les voies des réflexions ; c'en est assez. Je ne dirai rien d'*Homère*, ni de l'énorme opinion qu'on en a conçue. Son esprit & ses connoissances avoient si peu de proportion avec ce que l'on étoit capable de savoir & d'imaginer de son temps, que je ne suis point surpris de l'estime prodigieuse qu'on en a fait alors. Quelques siècles suivans sont encore excusables de l'avoir comme adoré : l'esprit accru d'idées que le progrès des temps, & quelques expériences de plus avoient développées, étoit agréablement flatté du plaisir d'en deviner de nouvelles, & qu'occasionnoit encore la hauteur de celles d'*Homère*. L'estime qu'on eut alors pour lui, fut un présent que lui fit l'amour propre en échange de la satisfaction qu'il lui donnoit. Mais à présent, qu'on a presque épuisé tous les trésors de l'esprit & de l'imagination, seroit-il seulement raisonnable, je ne dis pas de mépriser, mais de comparer nos richesses au petit gain de

celles que firent les temps d'*Homère*? Par ses Ouvrages, ils ont eu droit d'être frappés de leurs richesses, mais elles ne font, à présent, qu'une légère portion des nôtres; encore a-t-il fallu se donner bien de la peine pour les mettre en état de s'en servir. Mais brisons là-dessus, ce seroit trop de crimes à la fois, qu'une Préface qui apprécieroit *Homère* à sa juste valeur, & un Livre qui démasque ses héros.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux. le volume du mois de Novembre de la *Bibliothèque des Romans* ; & je crois que cet Ouvrage , qui , en donnant des Romans une plus exacte analyse , en sauve les longueurs , ne peut manquer d'être très - favorablement reçu du Public. A Paris, ce 31 Octobre 1775.

CREBILLON.

De l'Imprimerie de P. DE LORMEL, Imprimeur
rue du Foin Saint-Jacques.

ET

E

W

Das

der

in

der

von

in

in

in

in

in

in

in

in

in

in

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre langue ; avec des
Anecdotes & des Notices historiques & criti-
ques concernant les Auteurs ou leurs Ouvra-
ges ; ainsi que les mœurs, les usages du temps,
les circonstances particulières & relatives, &
les personnages connus, déguisés ou emblé-
matiques.*

D É C E M B R E , 1775.



A P A R I S ,
AU BUREAU , rue du Four S. Honoré , près
S. Eustache , pour Paris ;
AU BUREAU & chez DEMONVILLE , Imprimeur
Libraire de l'Académie Française , rue Saint
Severin , pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE HISTORY OF THE
CITY OF LONDON
FROM THE FOUNDATION
TO THE PRESENT TIME

By JOHN STOW, Citizen of London.
The first Part containing the
Description of the City, and
the several Churches, Parishes,
and Houses of Religion.
The second Part containing
the Description of the County
of Middlesex, and the
several Towns, Villages,
and Hamlets thereof.

Printed by I. I. for J. Stow.



THE HISTORY OF THE
CITY OF LONDON
FROM THE FOUNDATION
TO THE PRESENT TIME
By JOHN STOW, Citizen of London.
The first Part containing the
Description of the City, and
the several Churches, Parishes,
and Houses of Religion.
The second Part containing
the Description of the County
of Middlesex, and the
several Towns, Villages,
and Hamlets thereof.

Printed by I. I. for J. Stow.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

DÉCEMBRE 1775.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ , DE MORALE
ET DE POLITIQUE.

La Cyropædie , ou l'Histoire de Cyrus.

INDÉPENDAMMENT de la véritable Histoire de
Cyrus que l'on lit dans Rollin , dans l'Ecriture
Sainte même , & du Roman qui porte son nom ,
dont on a l'Analyse dans notre précédent Vo-

A iij

lume ; ce Héros a donné lieu à trois Ouvrages de politique qui s'enchaînent , ou se suivent du moins. Le premier est *la Cyropædie* de Xénophon ; le second , *Les Voyages de Cyrus* , par Ramsay ; le troisième , *le Repos de Cyrus* , par M. l'Abbé Pernetty. Nous allons rendre compte successivement de ces trois Ouvrages , comme nous l'avons annoncé dans le Volume précédent.

Nous aurions dû parler , au gré de quelques personnes , de *la Cyropædie* , avant que de parler du *Télémaque* ; mais ce dernier Ouvrage , quoique postérieur au premier , datoit de plus loin par son origine. Homère étant plus ancien que Xénophon , nous avons dû suivre l'ordre des rangs.

On a beaucoup disputé pour savoir si *la Cyropædie* étoit une Histoire ou un Roman. M. l'Abbé Fraguier , M. Freret , & avant eux Cicéron , le Pere Petau , Joseph Scaliger , & plusieurs autres Écrivains , ont cru & ont écrit , plus ou moins affirmativement , que cette production immortelle devoit être rangée dans la Classe des Romans historiques. On est fâché sans doute que tant de belles maximes de morale & de politique , aillent se perdre , pour ainsi dire , dans le

néant de la fiction ; mais une fiction de ce caractère & de cette importance, un si beau système de gouvernement, offrent de quoi se consoler. *La Cyropædie* & *le Télémaque* seront toujours des trésors de vérités, quoique conçus au sein de la chimère. Nous ne balançons donc point à placer au rang des Romans l'Ouvrage dont nous allons rendre compte, puisque tant de Savans nous y autorisent par une opinion conforme à la nôtre. L'on a pu voir, par la Lettre que M. de Voltaire a écrite au sujet de notre Ouvrage, & qui est insérée dans le *Mercur* de Septembre, que ce grand homme ne s'en est point formé une idée différente.

Pyramus de Candolle fit imprimer à Verdun, en 1613, une Version Françoisise de *la Cyropædie*. Cette Traduction est d'un style qui, vu les progrès rapides de notre langue sous le ministère de Richelieu, avoit déjà sensiblement vieilli en 1659; époque où M. Charpentier, que nous avons suivi, publia & dédia au Cardinal Mazarin une nouvelle Traduction de cet immortel Ouvrage. Celle de Candolle n'étoit point la première qu'on eût tenté en notre idiome, puisqu'il parle, dans son avis au Lecteur, d'une plus ancienne, en ces termes : « Le Sieur de Vintimille a

» autrefois publié *la Cyropædie*; sa Version est
» digne de louange, & je l'ai volontiers suivie
» dans la mienne ».

Il convient de donner une idée du caractère
& des talens militaires de Xénophon, avant de
le faire connoître par son Ouvrage.

Ce noble Athénien, qui se distingua également
par ses beaux écrits & par ses exploits, étoit de la lignée d'Archiléus. Il fut disciple de
Socrate, & dressa le premier des mémoires ou
sommaires de la doctrine de son maître. Quoiqu'étranger aux factions de la Cour de Perse,
il se laissa entraîner dans le parti de l'aimable,
de l'ambitieux, & de l'imprudent Cyrus le
jeune, frère d'Artaxercès. Engagé avec dix
mille Grecs au fond de la Perse, dans une
action générale & décisive, qui se donna
entre les deux frères, & où Cyrus fut tué,
il se trouva, avec tous les siens, exposé au juste
ressentiment d'un Monarque qu'il avoit voulu
détrôner, & dont les troupes innombrables,
commandées par Tissapherne, devoient naturellement exterminer cette poignée de Grecs séparés de leur patrie & de tout secours par un espace immense. Xénophon, élu chef de cette troupe désespérée, opposa le génie, l'expérience, la prudence & le courage à toutes les

forces de l'Empire des Perses, conjuré contre lui, & aux ruses & perfidies, plus dangereuses encore, du dissimulé Tissapherne. Ce fut à travers tant de périls qu'il eut la gloire de ramener ses compatriotes en Grece. Cette belle retraite, la plus savante & la plus justement célèbre de toute l'antiquité, eut encore l'ineffimable avantage d'être écrite par lui-même, c'est-à-dire, par la plus habile plume qui fut alors parmi les Grecs, par un homme, enfin, à qui la douceur de son style mérita le surnom d'*abeillé Aténien*.

Ces grands services, ces exploits signalés, furent récompensés par ses concitoyens, à la manière d'Athènes. Ces ingrats le bannirent en son absence, sous prétexte qu'il avoit suivi le parti de Cyrus sans leur aveu. Xénophon expatrié, n'en acquit que plus de gloire. Les Spartiates s'empresèrent de lui donner le droit de bourgeoisie, ainsi qu'à ses deux fils, Diodore & Gryllus. Il s'attacha au brave Agéfilas, & combattit avec lui à la journée de Chéronée contre les Thébains. Par la suite, une guerre s'étant élevée entre Lacédémone & les Eléens, il n'eut pas plutôt appris que les Athéniens envoyoient du secours aux Spartiates, qu'il commanda à ses deux fils d'aller se ranger dans l'armée d'Athènes. Acte de

patriotisme ! Oubli plus que philosophique des injures ! Xénophon mourut à Corinthe, âgé de plus de 90 ans. Une juste admiration à veillé à la conservation de ses écrits, & nous a transmis presque tous ses ouvrages à travers les ravages de la barbarie, & un laps de vingt siècles. Cicéron avoit traduit en Latin celui de ce grand homme qui roule sur les préceptes de l'économie, ou conduite d'une maison.

François Charpentier, mort Doyen de l'Académie Française, naquit à Paris le 15 Février 1620. Il fut d'abord destiné au Barreau ; le goût des Lettres l'entraîna, & il suivit cette carrière jusqu'à sa mort, avec un zèle plus utile, peut-être, que ses écrits. M. Colbert devenu Ministre, & ayant conçu le dessein de former, à l'imitation de nos voisins, une Compagnie pour le commerce des Indes Orientales, chargea M. Charpentier de composer un Discours préliminaire qui pût faire sentir l'utilité & l'étendue de ses vues. Ce Discours rendoit si bien ses idées, & il en fut si satisfait, que peu de jours après il le plaça à la tête d'une Académie, dont la maison de Charpentier même avoit été le berceau, & qui est aujourd'hui l'Académie des Inscriptions

& Belles-Lettres. On peut donc le regarder comme le père de ce Corps littéraire si respectable, dont le premier objet a été d'immortaliser les grandes actions du règne de Louis XIV, & qui a ensuite agrandi son objet en s'appliquant à tous les genres d'érudition ; & c'est une justice qu'on ne peut refuser à Charpentier, que personne n'a plus contribué que lui au dessein de cette belle suite de médailles qu'on a frappées sur les principaux événemens du siècle de Louis-le-Grand.

Charpentier a beaucoup écrit. On peut dire, en général, que l'on trouve dans ses ouvrages de l'esprit & de l'art, de la force & de l'érudition. On y remarque même des traits d'éloquence digne de la meilleure antiquité ; & ceux qui connoissent les Anciens, sentent, en lisant ses écrits, qu'il avoit puisé dans les bonnes sources, & qu'il s'étoit formé sur les grands modèles. Quelque respect cependant qu'il eût pour ces hommes, qu'il regardoit comme ses premiers maîtres, il ne crut pas que l'on dût se servir de leur idiome pour annoncer l'idée & le sujet d'un monument François. Ce sentiment patriotique le porta à répondre avec véhémence & avec obstination au Discours du Père Lucas, Jésuite, *de monumentis publicis lati-*

nè inscribendis. Ce Livre, dit M. Bayle, contient une érudition fort exquise, & mérite extrêmement d'être lu. Il insista long-tems sur cet article, persuadé qu'un monument qui représente à une nation un événement qui l'intéresse & qui l'honore, appartient au peuple entier, & ne doit être annoncé, ou expliqué, que dans la langue de ce même peuple. Il croyoit que la langue Françoisé, qui déjà étoit la langue de l'Europe, nous autorisoit à imiter le peuple Romain, qui jamais n'intitula ses monumens que dans sa propre langue. Cette dispute, ou, pour mieux dire, ce noble entêtement, l'entraîna à composer successivement deux Ouvrages. Le premier (dont nous venons de parler) est connu sous le titre de *Défense de la langue Françoisé pour l'inscription de l'Arc de triomphe*; le second de *l'excellence de la langue Françoisé*. Charpentier passant ensuite de la sculpture à la peinture, & animé du même zèle, voulut rendre service à ce dernier art, & fit un traité en sa faveur, sous le titre de *la Peinture parlante*, où il fait voir qu'il faut mettre des inscriptions aux tableaux, & des noms aux portraits.

Il a composé de plus, *la Vie de Socrate*, qu'il accompagna des choses mémorables de ce Philosophe, traduites du Grec de Xénophon, il donna

la traduction de *la Cyropædie*, qui fait le sujet de cet article, laquelle est terminée par l'*Eloge d'Agésilaüs*. L'Ouvrage qu'il fit par ordre de M. Colbert, est intitulé : *Discours d'un fidèle sujet du Roi, touchant l'établissement d'une Compagnie Françoisse pour le commerce des Indes Orientales, dédié à tous les François*. Lorsque cette Compagnie fut formée, il ajouta à cet écrit préliminaire la *Relation de cet établissement*. On a encore de lui beaucoup de Harangues & de Discours prononcés à la tête de l'Académie Françoisse, ou dans ses Assemblées, ou dans ses députations au Roi. On les trouve dans les Recueils de l'Académie Françoisse. Ce Doyen de deux Compagnies si illustres, avoit le corps robuste & sain, la voix mâle & forte, avec un certain air de confiance, & si on l'ose dire, d'intrépidité; il étoit naturellement éloquent, & parloit avec véhémence. Il a laissé quelques Ouvrages, qu'on dit estimables, qui attendent l'impression; c'est le reste de la Traduction des Œuvres de Xénophon : une Dissertation sur la Cyropœdie; la Rhétorique d'Aristote, avec des Commentaires; trois Comédies d'Aristophane, en prose Françoisse (*le Plutus, les Nuées, & les Grenouilles*); un grand nombre, enfin, d'Epigrammes de l'anthologie; & de Martial, traduites en vers François.

Très-long-temps après la mort de cet Académicien, on imprima de lui, sous le titre de *Carpentariana*, un Recueil de Traits, de Pensées, d'Observations, d'Anecdotes, qu'apparemment il n'estimoit pas beaucoup ; & qu'il avoit, comme oubliés, dans son porte-feuille. L'Auteur s'étoit rendu justice : mais dans ce Recueil, il y a un petit nombre de choses qui semblent mériter quelque grâce. C'est à peu-près le caractère de tous les *Ana*, espèce de Livres qui ne mènent à rien, qu'on ne lit point, que l'on possède, & qu'on méprise, & dans lesquels il y a cependant toujours quelques pages qui peuvent instruire ou amuser. Nous allons tirer de celui-ci ce que nous avons lû nous-mêmes avec quelque plaisir. Nous avouons, au reste, que nous n'avons aucune espèce de prétention en faisant au Public des présens d'une aussi petite conséquence. Placés au milieu d'une Bibliothèque immense, & ayant souvent à consulter le Propriétaire généreux des richesses qu'elle renferme, nous nous trouvons riches nous-mêmes, par ses inspirations, par les bienfaits de sa mémoire : les Livres les plus rares ou les moins connus, viennent s'offrir à nous ; nous y trouvons & ce que nous cherchons, & ce que nous ne cherchons pas ; un sentiment

d'honnêteté & de gratitude, nous porte à partager notre opulence avec des Lecteurs qui daignent approuver nos travaux.

Extrait du Carpentariana.

Le Dominicain ayant fait un tableau où il y avoit quelque chose qui avoit plu à une cabale d'envieux & d'ignorans qui s'acharnoient ordinairement à décrier tous ses Ouvrages, en témoigna beaucoup de chagrin. *J'ai bien peur, dit-il, que mon pinceau ne m'ait trahi, & qu'il ne lui soit échappé quelque mauvais trait qui ait plu à ces ignorans-là.*

Il y a en Angleterre une espèce de mont-de-piété ou de banque, où le Public peut mettre une somme de cent pistoles pour un enfant naissant, c'est-à-dire, quelques mois après sa naissance, en portant son extrait baptismal à l'effet que si l'enfant vient à mourir avant douze ans accomplis, la somme se trouve en pure perte pour ceux qui l'ont donnée, & demeure au profit du mont-de-piété ou banque; & que s'il survit, passé les douze ans, l'enfant a cent pistoles de rente par an, sa vie durant, à commencer depuis les douze ans accomplis jusqu'à sa mort.

En 1673, Madame Colbert m'engagea d'aller à sa belle maison de Sceaux avec elle, & plusieurs autres personnes de distinction. Cette partie produisit la petite Nouvelle historique que j'ai faite, intitulée *le Voyage du Vallon tranquille*. J'y ai fait le portrait de plusieurs personnes, sous des noms empruntés, même jusques au mien. Il y a dans ce petit Ouvrage des vers dont j'ai imité la pensée d'une Epigramme de l'anthologie. C'est une femme dont le mari est mort, & avec lequel elle avoit assez mal vécu, qui adresse ces vers au défunt.

Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet honneur,
Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur.

Le Cardinal de Richelieu a fait faire deux différentes enquêtes pour découvrir si quelqu'un pourroit lui donner des notions sur Calvin. Un Chanoine extrêmement vieux, interpellé en l'une de ces enquêtes, de dire la vérité sur les Saints Evangiles, sur lesquels il jura, déclara qu'il l'avoit connu étant à Paris, & qu'un jour il le rencontra dans le Fauxbourg

Saint - Victor , déguisé en habit de Vigneron , ayant une houe à la main. Le Chanoine ne laissa pas de le reconnoître en cet état ; il l'arrêta , & lui demanda pourquoi il le trouvoit en cet équipage. Calvin lui dit qu'il venoit de s'évader du Collège du Cardinal le Moine ; qu'il avoit changé son habit contre celui d'un paysan , à qui il avoit donné de l'argent de retour , qu'il se déguisoit ainsi pour fuir les poursuites du Lieutenant - Criminel Morin , qui le faisoit chercher pour sa doctrine , & qu'il alloit s'enfuir dans les pays étrangers. Le Chanoine lui dit : Pourquoi aussi vous amusez-vous à donner dans les opinions nouvelles ? Que ne les laissez-vous là ! A quoi Calvin répondit , qu'il étoit vrai qu'il avoit tort ; mais que comme il s'étoit engagé trop avant dans le parti , & qu'il y avoit acquis de la réputation , il falloit continuer d'y vivre , ou mourir à la peine.

Je ne fais par quelle endroit je me suis attiré le procédé violent de Furetière envers moi. Je lui aurois répondu sur le même ton , si l'Académie ne m'avoit imposé silence. Nous avons pourtant été amis. Je n'ai pu lire qu'avec indignation certain endroit où il dit *qu'une*

bonne soupe nous raccommo^dera. Je n'ai jamais pris qu'un repas chez lui, il a mangé plus de dix fois chez moi. Toutes les fois que je le voyois, il me prioit de lui dire le jour que j'aurois le temps de venir dîner chez lui; ce qui n'étoit qu'un compliment de civilité. Lassé de m'entendre demander le jour, je le priai lui-même, en plaisantant, de me dire l'année, ce qu'il n'a jamais fait.

Quand je considère (c'est Xénophon qui parle) combien de particuliers ont péri en se voulant élever à la suprême puissance; & que dans les familles même il se trouve des maîtres qui ont de la peine à se faire obéir d'un petit nombre d'enfans & de domestiques; &, d'autre part, quand je fais réflexion à la docilité des bœufs & des chevaux envers leurs conducteurs, je conclus qu'il n'y a point d'animal plus difficile à gouverner que l'homme. Mais ensuite, quand je me représente que Cyrus s'est fait obéir par tant & tant de millions d'hommes, & qu'il a tenu sous son empire tant de villes & tant de nations différentes, je suis contraint de changer d'avis, & de reconnoître qu'il

n'est point impossible, ni même fort difficile, de commander aux hommes, quand on s'y prend avec adresse. En effet, on a vu les peuples les plus éloignés se venir eux-mêmes offrir à Cyrus, bien que la plupart ne l'eussent jamais vu, & que d'autres fussent assurés de ne le jamais voir. Ils vouloient être du nombre de ses sujets, à quelque prix que ce fût. Cela est cause qu'il n'y a point de Prince héréditaire, ni de conquérant, qui puisse entrer en comparaison avec lui pour l'étendue de la domination. Car le Roi des Scythes, bien qu'il possède un grand pays, ne se voit point pourtant en état de commander à ses voisins; & il se trouveroit seulement assez heureux de demeurer paisible Seigneur de sa nation. Il en est de même du Roi de la Thrace, du Roi de l'Illyrie, & de tous les autres Princes. De-là vient qu'il y a dans l'Europe tant d'Etats qui se gouvernent chacun selon ses loix, & qui n'ont point de correspondance les uns avec les autres. Cependant, bien que Cyrus soit venu en un temps où l'Asie étoit ainsi partagée, s'étant mis en campagne avec une petite armée de Perses, il attira premièrement à son parti les

Medes & les Hircaniens ; & subjuga ensuite les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les peuples de la Cappadoce ; ceux de l'une & de l'autre Phrygie, les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babylo-niens. Il se rendit maître de la Bactriane, des Indes, de la Cilicie, du pays des Saques, de la Paphlagonie, de la Mégadine, & d'un nombre infini d'autres Provinces de qui les noms sont connus à peine. Il fut encore Seigneur des Grecs habitans dans l'Asie ; & descendant vers la mer, il conquît l'Isle de Chypre & l'Égypte. Lui seul a gouverné tous ces peuples, & s'en est fait obéir, quoiqu'ils n'entendissent point son langage, & qu'eux-mêmes ne s'entendissent point entre-eux. La seule crainte de son nom a fait ployer tout le monde sous sa loi, sans que personne ait jamais rien osé entreprendre contre son autorité. Ce qui est le plus étonnant, c'est qu'il ait pu être en même temps si redouté & si aimé ; qu'il ait pu si bien se rendre maître des cœurs, que chacun s'efforçât de lui plaire, & se crût heureux de dépendre de lui. C'est ce qui lui donna moyen d'unir, sous un même Empire, un si grand nombre de Provinces,

Il feroit très-mal aisé d'en faire le dénombrement , à commencer de la capitale de ses Etats , soit qu'on tournât vers l'Orient ou vers le Couchant , vers le Septentrion ou vers le Midi. C'est pourquoi , comme ce grand personnage m'a toujours paru digne d'admiration , j'ai pris plaisir à rechercher sa naissance ; quel a été son naturel ; de quelle façon il a été élevé , pour connoître par quels moyens il a pu devenir un si excellent Prince ; & je me hasarderai maintenant de rappeler ce que j'ai pu en apprendre.

Le père de Cyrus étoit Roi de Perse , & s'appelloit Cambyse. Il étoit de la Maison des Perséides , qui tire son origine de Persée. Sa mère , nommée Mandane , étoit fille d'Astyage , Roi des Mèdes. C'est l'opinion commune de cette nation , que Cyrus étoit fort beau de corps , d'un esprit fort doux & fort docile ; & tellement amoureux de l'honneur , qu'il ne s'est jamais effrayé d'aucun péril , ni rebuté d'aucun travail , quand il s'agissoit d'acquérir la gloire. Il fut élevé dans sa jeunesse suivant les coutumes des Perses , lesquelles semblent principalement s'être proposées à l'utilité publique. Les autres Républiques

laissent aux particuliers la libre disposition de leurs enfans , & permettent à chacun de vivre comme bon lui semble. Elles se contentent simplement de défendre de dérober , d'usurper le bien d'autrui , de forcer les maisons , de frapper injustement de débaucher les femmes mariées , de désobéir aux Magistrats ; & elles ordonnent des peines pour ceux qui violent ces défenses. Mais les loix des Perses ont cela d'excellent , qu'elles vont au-devant du mal , & qu'elles empêchent même que les particuliers ne deviennent méchans. Elles ont donc statué , (& ce réglement a lieu pour toutes les douze tribus qui composent la nation) , que les enfans dont les pères auroient un bien suffisant pour donner à leur fils une éducation civile , ne pourroient aspirer aux grades militaires & aux divers postes de l'État qu'après avoir été élevés en commun sous les yeux du Ministère , dans une grande sobriété , dans l'étude de la Justice , & dans celle de la Guerre ; dans l'exercice de toutes les vertus sociales & patriotiques , dans une grande horreur de tous les vices , principalement de l'ingratitude que les loix de Perse punissent comme un

maison d'Astyage, disant à chacun pourquoi il lui faisoit ce présent. Je te donne cela, disoit-il à l'un, parce que tu apprends de bon cœur à monter à cheval; à toi, disoit-il à l'autre, parce que m'as donné un dard que j'ai encore; à toi, parce que tu fers fidèlement Astyage; à toi, parce que tu portes honneur & respect à ma mere; & continua de la sorte, jusqu'à ce qu'il eût donné tout ce qui étoit sur la table. Astyage l'ayant laissé dire: Eh quoi! lui dit-il, vous n'avez rien donné à mon Echançon Sacas, que j'aime tant? Eh! pourquoi l'aimez-vous tant, demanda Cyrus? Astyage sourit de cette question, & lui dit, que c'étoit à cause qu'il servoit à boire de bonne grace. Commandez donc à Sacas, dit Cyrus, qu'il me donne votre coupe, afin que je vous serve à boire, & que je gagne aussi votre affection par ce moyen-là, s'il m'est possible. Astyage commanda à Sacas de le servir; & Cyrus ayant pris la coupe, la porta fort proprement, comme il avoit vu faire à Sacas; puis, avec un visage sérieux & une grace admirable, il présenta du vin au Roi. Astyage & Mandane se mirent à rire de cette action; & lui-même

faisant un éclat de rire, vint sauter col de son grand'pere, en disant : Peux-tu Sacas, te voilà ruiné ; je te vais faire perdre ton office, car je servirai de meilleure grace que toi. Astyage crut embarrasser Cyrus, en le critiquant sur ce qu'il n'avoit point fait l'essai du vin, selon le devoir de l'Echanson. Mais Cyrus lui répondit : J'ai eu peur qu'il n'y eût quelque ingrédient nuisible dans ce vin : car me souviens bien que dernièrement quand vous fîtes un festin à vos amis le jour de votre naissance, Sacas y avoit certainement mis quelque étrange chose. Eh ! comment avez-vous su cela, Cyrus ? Astyage ? A cause, répondit-il, que vous voyiez tous troublés ; car vous faussiez ce que vous n'auriez pas souffert. Les enfans comme moi ; vous parliez tous ensemble, & ne vous donniez pas le loisir de vous faire entendre ; vous chahutiez en confusion, & ne laissiez pas d'affirmer que vous faisiez la plus excellente musique ; chacun de vous vanter sa science & sa force ; & cependant, quand il fallut se lever pour danser, tant s'en faut que vous pussiez faire un pas en cadence, qu'à peine vous pouviez vous

soutenir ; il sembloit que vous eussiez oublié que vous étiez le Roi, & qu'ils ne se souvinssent plus qu'ils étoient vos sujets : vous étiez aussi grands maîtres les uns que les autres ; car pas un de vous ne se faisoit pour écouter son compagnon.

Cyrus divertissoit ainsi son aïeul pendant les repas. Astyage le prit en telle amitié, que lorsque Mandane retourna en Perse, il le retint auprès de lui. Cyrus se lia, en peu de temps, avec tous les jeunes gens de son âge, & gagna, par ce même moyen, l'affection de leurs peres, qui étoient bien aises de voir la bienveillance qu'il avoit pour leurs fils. S'ils avoient quelque grace à demander au Roi, ils faisoient prier Cyrus par leurs enfans de solliciter pour eux. Lui, de son côté, s'employoit tout entier pour leurs affaires, & Astyage ne pouvoit rien leur refuser.

Cyrus aimoit assez à parler, tant parce que son Gouverneur l'avoit obligé perpétuellement de rendre raison de tout ce qu'il faisoit, & d'entendre aussi les raisons des autres, qu'à cause qu'il étoit fort curieux, & qu'il interrogeoit sans cesse les personnes qu'il rencontroit. Mais à mesure qu'il approchoit de l'adolescence,

il commença à parler moins, & plus posément qu'auparavant, & devint même si honteux, qu'il rougissoit quand il se trouvoit avec des personnes plus âgées que lui.

Quant aux exercices où les jeunes hommes ont coutume de se provoquer l'un l'autre, il ne défioit jamais ses compagnons aux choses qu'il étoit assuré de faire mieux qu'eux, mais à celles où il savoit fort bien qu'il étoit moins adroit. Ainsi, il étoit toujours le premier au manège; il n'y avoit que pour lui à tirer de l'arc à cheval, quoiqu'il ne s'y tint pas fort bien; & il se moquoit de lui-même, si quelqu'un adressoit mieux que lui. Enfin, comme il ne se rebutoit point d'un exercice, parce qu'il y étoit foible, & qu'au contraire, il s'y attachoit plus obstinément, il égala, non-seulement l'adresse des autres, & devint aussi habile homme de cheval qu'eux, mais même il les passa de beaucoup par cette grande affection qu'il y avoit. Ainsi, il ne tarda guère à dépeupler de bêtes fauves le parc du Roi, tellement qu'Astyage ne savoit plus où lui en trouver.

Quand il eut atteint la seizième année,

ou environ, il arriva que le fils du Roi d'Assyrie, qui étoit sur le point de se marier, voulut faire une grande chasse, avec un détachement de Cavaliers, sur les confins de la Médie, ou plutôt, ce Prince prétexta cette partie de chasse pour reconnoître les places frontieres, & s'emparer des plus foibles. Astyage, averti de l'arrivée des ennemis, donna, en diligence, ses ordres pour rassembler les troupes de toutes ses Provinces, & sans les attendre, partit lui-même avec son fils Cyaxare, avec sa maison seulement, marchant droit aux Assyriens, qui furent vaincus, principalement par la sagacité & le courage du jeune Cyrus.

La nouvelle de cette victoire vint promptement aux oreilles de Cambise, pere de Cyrus. Ce Monarque se réjouit extrêmement d'apprendre que son fils faisoit, en sa jeunesse, des actions dignes d'un homme plus avancé en âge. Cela lui donna occasion de le rappeler, pour lui faire achever son temps dans les exercices des Perses. Cyrus déclara aussitôt qu'il étoit prêt de partir, de peur que le moindre retardement ne donnât sujet à son pere ou à sa patrie, de se plaindre de lui.

Astyage jugea aussi qu'il étoit nécessaire de le renvoyer ; & avant que de partir , il lui donna le choix de tous ses chevaux , & lui fit encore plusieurs autres présens. A son départ , tout le monde l'accompagna , ceux de son âge , les jeunes hommes , les vieillards ; Astyage même le conduisit à cheval assez loin : & quand il fallut se séparer , il n'y eut personne qui ne versât des larmes. Cyrus distribua à ses amis les présens qu'Astyage lui avoit faits , & donna sa veste même à celui qu'il chérissoit d'une plus tendre amitié. Ce jeune Mede se nommoit Araspe : il figure plus d'une fois dans l'histoire de Cyrus.

Ainsi Cyrus repassa en Perse , où il demeura encore un an au nombre des enfans. D'abord ses compagnons se moquoient de lui , & lui reprochoient qu'il venoit d'apprendre à vivre délicatement dans la Médie. Mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire , & qu'il étoit même plus sobre & plus retenu que les autres , en un mot , qu'il les surpassoit en adresse & en courage dans tous les exercices , ils le regarderent avec admiration. Après avoir accompli le temps de son enfance , il entra au rang

es jeunes hommes; & ce fut encore pat-
i ceux-là qu'il fit voir qu'il n'y avoit
oint son pareil en adresse, en patience
en obéissance.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées,
styage mourut; & Cyaxare, frere de la
ere de Cyrus, lui succéda. En ce même
emps, le Roi d'Assyrie faisoit la guerre
aux Bactriens; & comme il avoit déjà
abjugué toute la Syrie, qui est un pays
ort considérable, il se figura que s'il
ouvoit affoiblir les Medes, qui étoient
es plus puissans de ses voisins, il devien-
roit aisément maître des autres peuples
e l'Asie. Sur cette pensée, il dépêche des
Ambassadeurs en Lydie vers Crœsus;
en envoie d'autres en Cappadoce, en
Phrygie, en Carie, en Paphlagonie, aux
ndes, en Cilicie, pour donner, de tous
ôtés, de mauvaises impressions contre
es Medes & contre les Perses. Cyaxare
yant reçu la nouvelle des grands prépa-
atifs qu'ils faisoient contre lui, s'apprê-
a, de son côté, à les repousser. Il en-
roya des Ambassadeurs vers la Républi-
que des Perses, & vers Cambise, son
beau-frere, qui étoit leur Roi, avec or-
dre exprès de voir Cyrus, pour le prier

de demander le commandement de l'armée auxiliaire. Cyrus qui étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années parmi les jeunes hommes, se chargea volontiers de cet emploi; & les Sénateurs l'élurent pour conduire les troupes qui devoient aller en Médie.

Cyrus, arrivé au camp des Medes, y tint la main à une exacte discipline, au moins, parmi les trente mille hommes qu'il y amena. Avec ce renfort, les troupes des Medes étoient encore inférieures d'un tiers à celles de l'ennemi, qui comptoit pour alliés Artamas, Roi de la grande Phrygie; Aribée, Roi de Cappadoce; Maragdas, Capitaine Arabe; un grand nombre de Grecs Asiatiques, &c. Cyrus considérant cette inégalité de forces, & que les Medes & les Assyriens combattoient de la même manière, c'est-à-dire, de loin avec des fleches & des frondes, conseilla à Cyaxare de faire faire des armes solides & de bonnes cuirasses, aux trente mille Perses, pour les mettre dans le cas de pouvoir combattre de près, & de changer ainsi le système de l'attaque & de la défense; ce qui fut exécuté.

Cependant Cyaxare, en présence de

Cyrus, reçut une ambassade du Roi de l'Inde, qui s'offrit d'être arbitre entre les deux Puissances belligérantes. Cyaxare protesta que les Assyriens étoient les gresseurs : Cyrus confirma l'assertion de Cyaxare ; & , de son aveu, offrit au Roi de l'Inde, par l'organe de ses Envoyés, de s'en rapporter à son arbitrage.

Comme Cyrus n'ignoroit pas que le Roi d'Arménie étoit tributaire des Mèdes, & qu'il ne leur avoit envoyé aucun secours en hommes, ni en argent ; il proposa à Cyaxare d'y contraindre ce Vassal, & d'accroître ainsi les forces de la Médie. A cet effet, il simula une grande chasse vers les frontieres, surprit le Roi d'Arménie dans ses montagnes, avec Sabaris, le plus jeune de ses fils, sa femme, ses filles, & ses meubles les plus précieux. Mais il lui rendit toutes ces personnes, tous ses trésors & tous ses Etats, en faveur de Tygranne, l'aîné de ses fils, avec qui il étoit lié d'amitié. Après quoi, il exigea des Arméniens la moitié seulement de ce qu'ils auroient pu faire, d'autant qu'ils étoient alors en guerre eux-mêmes avec les Chaldéens. Il ne tira donc de cette Province que quatre mille chevaux,

vingt mille hommes de pied, & deux cens talens, dont cinquante à titre de tribut ordinaire, cinquante à titre d'amende, & cent à titre de prêt, dont Cyrus se rendoit caution. Tygranne eut le commandement du renfort Arménien, dont Cyrus ne jugea pas à propos de se servir contre les Assyriens, qu'il n'eût assuré l'Arménie contre les entreprises des Chaldéens. Il en vint à bout, en construisant sur les frontieres communes de la Chaldée & de l'Arménie une forteresse, où il mit garnison Mede, & qui servit également à réprimer les Chaldéens, & à contenir les Arméniens. Vers ce même temps, Cyrus envoya des Ambassadeurs au Roi Indien, pour lui demander son alliance & des secours d'argent; puis ramena au quartier des Medes ses troupes fortifiées de quatre mille Chaldéens, outre le renfort d'Arménie. Son arrivée fut bientôt suivie d'une bataille contre les Assyriens; ceux-ci furent vaincus & mis en fuite. Cette victoire, où le Roi des Assyriens fut tué, fut principalement due à la valeur des Perses, & à la rare capacité de leur jeune Prince. Cyrus sachant que Cræsus & les autres alliés des vaincus étoient

ans la plus grande consternation, résolut
de poursuivre de si beaux avantages, &
demanda à Cyaxare la cavalerie des Me-
des, pour que les fuyards ne pussent lui
échapper. Cyaxare, jaloux des succès de
son neveu, ne lui accorda qu'à regret une
juste demande. Cette difficulté qu'é-
rouva Cyrus, jointe à l'importance dont
il jugea qu'il étoit pour les Perses d'avoir
une cavalerie de leur nation, lui fit pren-
dre le parti d'employer à cette nouvelle
opération, tous les chevaux qu'il prendroit
sur l'ennemi, sans compter qu'il étoit ex-
trêmement chagrin de remporter les plus
grands avantages avec l'aide des cavaliers
Medes & Hyrcaniens, tandis que pen-
dant presque toute la campagne, les Per-
ses se renoient forcément dans l'inaction.
Il les excita donc à seconder ses vues, &
flatta, à cet effet, leur amour-propre &
leur jalousie, en leur faisant remarquer
que plusieurs détachemens des Medes
étoient déjà de retour, la plupart chargés
de munitions & de butin, & que d'au-
tres ramenoient même plusieurs charriots
pleins de Dames d'une admirable beauté,
qu'ils avoient enlevées aux Assyriens. Car
c'est la coutume de tous les peuples d'Asie

de mener ainsi à l'armée les personnes qui leur sont les plus cheres; & ils disent qu'ils en combattent plus courageusement, parce qu'ils se voient obligés de défendre ce qu'ils aiment.

Comme Cyaxare avoit permis, quoique d'assez mauvaise grace, à ceux des cavaliers Medes qui le jugeroient à propos, d'accompagner Cyrus à la poursuite des ennemis, il fut aussi courroucé que surpris, de se trouver tout-à-coup dans une sorte de solirude & d'abandon général. Il députa aussi-tôt vers Cyrus un exprès, avec ordre de signifier à tous les Medes de revenir sur leurs pas. Cyrus par ce contretemps du mieux qu'il put, en retenant auprès de lui les Medes, & en écrivant une lettre d'excuse à son oncle.

Sur ces entrefaites, arriva au camp de Cyrus un Seigneur Assyrien, avancé en âge, qui demanda à se présenter devant lui, en laissant ses gens à la porte du camp. Seigneur, lui dit-il, je suis maître d'une forteresse très-considérable, & je domine sur un grand pays. J'ai toujours pu mettre mille chevaux sur pied pour le service du Roi d'Assyrie, & je puis dire que j'étois au nombre de ses meilleurs

amis. Mais il est mort en combattant contre vous ; son fils , qui a tué le mien en trahison , & qui est mon plus cruel ennemi , lui a succédé au trône ; c'est ce qui m'oblige à me venir jeter entre vos bras. J'implore votre secours pour me venger. Souffrez que Gobrias (c'étoit le nom du vieillard) vous adopte pour fils , & pour son successeur dans tous ses Etats.

Cyrus lui fit cette réponse : Si ce que vous dites part du fond de l'ame , je vous reçois de bon cœur , & vous promets , avec l'aide des Dieux , de venger votre fils. Mais vous , pour reconnoître ce service , que ferez-vous pour nous ? Gobrias répondit : Je vous recevrai dans mes châteaux ; je vous rendrai le même tribut que je rendois au Roi d'Assyrie ; & quand vous ferez la guerre , je vous suivrai avec toutes mes forces. De plus , j'ai une fille à marier , que j'aime uniquement , & qui avoit été élevée dans l'espérance d'être femme du Prince qui régne aujourd'hui. Mais elle m'a prié , avec larmes , de ne la point livrer au meurtrier de son frere ; & c'est ce que je ne veux pas faire aussi. Maintenant donc je vous en laisse l'entiere disposition , & vous

prie seulement d'avoir soin d'elle, comme vous verrez que j'aurai soin de vos intérêts. A ces mots, Cyrus lui tendit la main droite, & lui prenant la sienne : Sous ces conditions, lui dit-il, je vous donne ma parole : les Dieux soient témoins de nos promesses réciproques ! Aussi-tôt il lui permit de s'en retourner, & le congédia avec honneur, en lui promettant d'être dans peu sur ses terres.

Les Medes, plus jaloux de suivre Cyrus, qui, tout enfant, s'étoit attiré leur affection, que de retourner auprès de Cyaxare, dressèrent une tente magnifique des dépouilles de l'ennemi, & la présentèrent à Cyrus, avec deux Musiciennes & une femme Susienne, qu'on estimoit la plus belle de toute l'Asie. Ce qu'ils avoient trouvé de plus beau ensuite, avoit été mis à part pour Cyaxare ; & quant à eux, ils s'étoient fournis de tout ce qu'ils pouvoient souhaiter. Les Hyrcaniens eurent aussi leur part, de même que l'Envoyé de Cyaxare ; & cet Envoyé, par ce moyen, demeura attaché aux intérêts de Cyrus. Les tentes qui restèrent après cela, furent mises entre les mains de ce Prince, pour les donner aux Perses. On promit aussi

de distribuer aux soldats tout l'argent monnoyé qui avoit été pris, quand on l'auroit rassemblé; ce qui fut pareillement exécuté. Cyrus commanda qu'on mît la part du butin qui étoit destinée pour Cyaxare, entre les mains de ceux qu'il jugeoit lui être les plus affectionnés: & il dit qu'il recevoit très-volontiers les présens qu'on lui avoit faits; mais qu'il les offroit de bon cœur à quiconque en auroit affaire. A ces mots un Medes, qui aimoit passionnément la musique, se hasarda de lui dire qu'il avoit oui chanter, le soir précédent, une de ces Musiciennes qu'on lui avoit présentées; & qu'il avoit eu tant de plaisir à l'entendre, que s'il vouloit lui en donner une, il se trouveroit plus heureux à l'armée que dans sa propre maison. Cyrus la lui donna, en le remerciant de la lui avoir demandée.

Il fit appeller un autre Medes, nommé Araspe, avec lequel il avoit contracté amitié dès l'enfance (c'étoit celui à qui il avoit donné sa veste quand il partit de Médie pour retourner en Perse). Il le mandoit à dessein de lui donner en garde cette superbe tente, & cette belle Dame dont on lui avoit fait présent pour sa part du

butin. Elle se nommoit Panthée. Elle étoit femme d'Abradate, Roi de la Susiane, qui, lorsque le camp des Assyriens fut pillé, étoit allé en ambassade pour le Roi d'Assyrie vers le Roi de la Bactriane, afin d'obtenir quelques secours de ce Prince, qui, de longue main, étoit ami de l'Assyrien. Cyrus commanda donc à Araspe d'avoir soin d'elle. Sur quoi Araspe lui dit: Avez-vous bien considéré cette femme que vous me mettez avec tant de sécurité entre les mains? Non vraiment, répondit Cyrus. Pour moi, je l'ai vue, repartit Araspe; & dès-lors même je formai le dessein de vous la conserver. D'abord, quand nous entrâmes dans sa tente, nous ne la reconnûmes point. Elle étoit assise à terre, entourée de ses femmes, & vêtue de même façon qu'elles. Mais comme nous les regardions attentivement, nous remarquâmes bientôt la différence qu'il y avoit entre elle & les autres, encore qu'elle fût couverte d'un voile, & qu'elle tint toujours les yeux baissés. Nous lui commandâmes de se lever, & toutes les autres se leverent en même-temps, ce qui acheva de nous la faire connoître à la taille & au port; car bien qu'elle fût habillée

fort simplement, il paroïtsoit en elle une certaine grace & une majesté toute particulière. Il lui romboit des yeux de grosses larmes qui couloient le long de ses joues. Alors le plus ancien de nous s'adressant à elle, lui dit : Consolerez-vous, Madame, & prenez courage. Nous n'ignorons pas que vous êtes femme d'un Prince vertueux ; mais vous devez savoir aussi que nous vous destinons à un Prince qui ne lui cede, ni en bonne mine, ni en vertu, ni en puissance. Il n'y avoit point d'homme qui mérite mieux d'être estimé que Cyrus, à qui vous ferez dorénavant. Aussitôt qu'elle eût oui ces paroles, elle déchira son voile, & fit de grandes lamentations, qui furent suivies des cris & des larmes de toutes ses femmes. Durant ce trouble, nous eumes le loisir de considérer ses mains, sa gorge & une partie de son visage ; & nous demeurames tous d'accord, qu'en toute l'Asie il ne s'étoit jamais vu une femme d'une beauté si parfaite. Mais vous en ferez juge, ajouta-t-il, & vous la verrez à loisir. Je m'en garderai bien, répondit Cyrus, si elle est si belle que vous dites. Eh, pour quelle raison, dit Araspe, ne la verrez-vous pas ? Je

craindrois, repartit Cyrus, que sa beauté ne m'obligeât à retourner trop souvent auprès d'elle, & mes affaires en souffriroient. Pensez-vous, dit Araspe, en souriant, que la beauté d'une femme puisse conduire un honnête homme à manquer à son devoir, quand il a pris une résolution bien ferme? S'il étoit naturel à la beauté de produire toujours un tel effet, personne ne pourroit être exempt de cette surprise. Non, la beauté ne nous contraint point de nourrir de mauvais desirs; il n'y a que les petites ames qui se laissent surmonter à leurs passions, & qui après accusent l'amour de toutes leurs folies. Quant à moi, j'ai vu cette femme-ci; j'ai admiré sa beauté: mais cela n'empêche pas que je ne me trouve auprès de vous à toute heure, & que je ne m'acquitte de mon devoir aussi exactement qu'auparavant.

Sans doute, reprit Cyrus, que vous vous êtes retiré auprès de Panthée, avant que l'amour ait eu le loisir de vous surprendre? On peut quelquefois toucher du feu, sans se brûler; le bois ne s'embrase pas tout d'un coup. Mais je ne voudrois pas toucher du feu par plaisir, ni

regarder trop curieusement les belles personnes ; & je vous conseille de faire de même ; car le feu ne brûle que ceux qui s'en approchent de près , mais la beauté nous enflamme de loin.

Ainsi parlerent Cyrus & Araspe. Mais quelque beau raisonnement qu'eût fait le dernier , il vit une belle personne ; & en la voyant trop souvent , il se laissa vaincre entièrement à l'amour : l'espoir fut le premier piège qu'il se tendit à lui-même.

Cependant il se mit en marche avec ses troupes , pour aller trouver Gobrias. Arrivés devant le château de ce Seigneur , ils le jugerent très-bien fortifié , & le trouverent garni , pour plusieurs années , d'une grande abondance de toutes sortes de munitions. Gobrias fit sortir la garnison , pour que Cyrus & les siens pussent entrer sans défiance. Quand ils furent tous dedans , ce même Seigneur fit apporter quantité de vases , de coupes & de bassins de vermeil doré , comme aussi beaucoup d'or & d'argent monnoyé , & plusieurs autres riches présens. Enfin il fit amener sa fille , qui étoit belle en perfection , & d'une taille admirable. Elle étoit vêtue de deuil , à cause de la mort

de son frere. Quand tout cela fut devant Cyrus, il lui dit : Seigneur, toutes ces richesses sont à vous, je vous les donne, & mets ma fille en votre pouvoir. Mais nous vous prions, moi de venger mon fils, elle de venger son frere.

Cyrus lui dit : Je vous en ai fait la promesse, & je la fais de nouveau à votre fille. Je reçois vos présens, mais pour les rendre à elle-même, & à celui qui sera son mari. Je me contente d'une seule chose, sur laquelle je me tais, & que je remporte d'ici avec plus de plaisir que si vous m'aviez donné tous les trésors de Babylone.

Gobriàs ne comprit point d'abord ce que Cyrus vouloit dire; mais soupçonnant qu'il entendoit parler de sa fille, il lui demanda quelle étoit la chose dont il faisoit tant de cas. C'est vous-même, répondit Cyrus, vous qui m'avez remis entre les mains votre place, vos richesses, vos forces, votre fille; vous qui m'avez donné le moyen de faire voir à tout le monde que je ne trahis point mes amis par la convoitise des richesses, & que je ne suis point homme à violer la foi que j'ai donnée. Aussi soyez assuré que tant que j'au-

rai quelque sentiment d'honneur, je n'oublierai jamais le plaisir que vous m'avez fait, & que je m'efforcerai de le reconnoître par toutes sortes de services. Au reste, ne craignez point que votre fille manque de maris dignes d'elle. Je connois plusieurs personnes d'un mérite très-rare, & ces gens-là ne sont pas loin d'ici. Gobrias se prit à rire. Et vraiment, dit-il, montrez-les-moi, afin que je vous en demande un pour mon gendre. Venez donc avec nous, répartit Cyrus, vous apprendrez vous-même à les connoître. Cela dit, il se leva, & prit Gobrias par la main, se disposant à sortir de-là avec toute sa suite, bien que Gobrias les priât instamment d'y prendre un repas. Ce fut donc Cyrus qui traita Gobrias, voulant qu'il se regardât dès-lors comme son ami. Après le repas, qui fut sobre, à la maniere des Perses, Gobrias se retira, avec parole de revenir le lendemain au camp, accompagné de toute sa cavalerie.

La désertion de ce Seigneur apporta un grand dommage aux affaires des Assyriens; elle fut suivie de celle de Gadatas, qui épioit depuis long-temps l'occasion de se venger du Roi d'Assyrie, qui l'avoit

fait eunuque , tellement que le Roi d'Assyrie fut trop heureux d'accepter les propositions de paix que lui fit Cyrus , qui au moyen des excuses qu'il fit à son oncle Cyaxare , & des avantages qu'il avoit rapportés à ses Etats , calma son mécontentement , rentra dans ses bonnes grâces , & y fit entrer tous les Medes qui l'avoient suivi malgré leur rappel.

Cette paix ne fut pas longue ; car les alliés des Medes résolurent la continuation de la guerre , & la firent agréer à Cyaxare. Ce qu'apprenant le Roi d'Assyrie , il s'enfuit de ses Etats , & passa en Lydie chez Crœsus , son allié , emportant avec lui une grande somme d'or & d'argent , & ses plus précieux meubles. Cyrus jugea que le Roi d'Assyrie n'avoit pris ce parti que pour susciter , de ce côté-là , aux Medes , un ennemi dangereux. Il fut donc important d'envoyer quelque espion en Lydie , pour connoître ce qui s'y passoit. Il jeta , pour cette commission délicate , les yeux sur Araspe , à qui il avoit donné à garder l'anthée , cette belle prisonnière , dont nous avons parlé , & dont il convient de reprendre l'aventure.

Araspe s'étant laissé vaincre à la beauté de cette Dame, ne put s'empêcher de lui tenir quelques propos d'amour. Mais elle le rebuta rudement, parce qu'elle étoit fidele à son mari, quoiqu'absent, & qu'elle l'aimoit avec passion. Toutefois elle n'en voulut rien dire à Cyrus, de crainte de mettre de la division entre deux amis. D'autre côté, Araspe voyant qu'il n'obtenoit rien par ses soumissions & par ses services, commença à user de menaces, & ne put s'empêcher de dire qu'il savoit bien les moyens d'emporter de force ce qu'on refusoit à ses prieres. Panthée craignant quelques violences, ne voulut plus tenir la chose secrete, & envoya un de ses Eunuques à Cyrus pour l'en avertir. Cyrus se prit à rire de la foiblesse d'Araspe, qui se vantoit autrefois d'être plus fort que l'amour. A l'instant même il lui envoya Artabase, avec l'Eunuque de la Princesse, pour lui dire qu'il prît bien garde de rien entreprendre de force contre une personne de cette qualité; mais qu'il lui permettoit de la gagner par douceur, s'il pouvoit. Artabase reprocha avec aigreur à Araspe son procédé; & après lui avoir représenté que cette

Dame ne lui avoit été remise entre les mains que comme un dépôt , il lui dit ouvertement que son intempérance alloit jusques à l'impiété. Araspe, outré de douleur , ne put retenir ses larmes , & demeura interdit de honte & de crainte que Cyrus ne lui pardonnât pas.

Quelque temps après Cyrus le manda , & le tenant seul à seul , lui parla de la sorte : Je vois bien , Araspe , que vous craignez de m'aborder , & que vous êtes dans une étrange confusion. Mais perdez ces alarmes ; les Dieux , tout puissans qu'ils sont , deviennent quelquefois esclaves de l'amour. Moi-même , je l'avoue , je n'ai pas assez de force pour converser avec les belles , & n'en être pas touché. Au reste , c'est moi qui suis cause de ce qui vous arrive ; je vous ai enfermé avec cet ennemi redoutable.

Ah ! mon Prince , interrompit Araspe , vous êtes toujours vous-même , c'est-à-dire , toujours bon , toujours prêt à excuser les fautes d'autrui. Mais je vous proteste que le reste des hommes me fait mourir de douleur ; car depuis que mon infortune a éclaté , mes ennemis m'insultent , & mes amis sont à toute heure

prime ; & dans une noble émulation pour la gloire. Ces élèves de la patrie passent ainsi successivement par quatre fortes défilées, celle des enfans, celle des adolescents, celles des hommes faits, & celle des vieillards. Ceux de la seconde classe se tiennent durant dix années, toutes les nuits, dans leurs corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour s'accoutumer à la fatigue. Le jour, ils se présentent à leurs Gouverneurs pour recevoir leurs ordres ; & , s'il est nécessaire, ils se tiennent tous au quartier. Quand le Roi sort pour aller à la chasse, ce qu'il fait plusieurs fois le mois, il prend avec lui la moitié de ces jeunes hommes ; & il faut que chacun d'eux porte le carquois plein de flèches, l'épée au côté, ou la hache, un bouclier & deux javelots ; l'un pour lancer, l'autre pour s'en servir à la main. Le Roi est à leur tête, comme s'il marchoit contre l'ennemi ; & prend garde que chacun fasse son devoir, parce que la chasse est la véritable image de la guerre.

Cyrus fut élevé jusqu'à sa douzième année ou environ, selon ces coutumes, dans cette excellente école, & il ne trouvoit point son égal entre tous ses compa-

gnons , soit pour la facilité d'apprendre , soit pour le courage , ou pour l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Quand il fut parvenu à l'âge que nous avons dit , Astyage , son grand-père maternel , qui régnoit en Médie , eut envie de le voir , sur le recit qu'on lui avoit fait de sa gentillesse , & manda à sa fille de le lui amener. Mandane partit aussitôt avec Cyrus. Dès sa première entrevue avec Astyage , il plut beaucoup à ce Monarque , qui lui fit présent d'une veste de grand prix , ainsi que d'un colier , & de brasselets : & , quand il alloit quelque part , il le menoit avec lui , & le faisoit monter sur un cheval qui avoit le frein d'or comme le sien. Ces cavalcades plaisoient fort à Cyrus , qui étoit bien-aisé d'apprendre à monter à cheval , étant très-rare de voir des chevaux en Perse , pays de montagnes , où il est mal aisé d'en élever & de s'en servir.

Un jour , Astyage ayant fait servir devant Cyrus une grande quantité de viandes , le jeune Prince demanda à son aïeul , s'il vouloit bien lui permettre d'en disposer ; ce qui lui ayant été accordé , il prit les plats , & les distribua aux Officiers de la

mes oreilles , pour me conseiller de
s'enfuir , de crainte que vous ne me
trahissiez.

Savez-vous bien , reprit Cyrus , que
ces bruits-là vous mettent en état de nous
rendre un grand service ? Plût à Dieu ,
répondit Araspe , que je trouvasse l'occa-
sion de vous être utile ! Cyrus poursuivit :
si vous feigniez de vous retirer chez l'en-
nemi pour vous mettre en sûreté , je m'as-
sure qu'il vous recevrait franchement.
Je n'en doute point , répondit Araspe ,
et je suis certain que nos amis même
consentiroient que j'aurois voulu me sauver.
Par ce moyen-là , dit Cyrus , vous sauriez
tout le secret des Assyriens : comme ils
vous croiroient de bonne foi , ils vous
appelleroient dans toutes leurs délibéra-
tions , & leurs projets nous seroient con-
nus. Je partirai donc sans différer , dit
Araspe , heureux de pouvoir vous servir.

Panthée n'eut pas plutôt appris l'éva-
sion d'Araspe , que croyant sa trahison
fautive , elle envoya un des siens à Cyrus ,
pour lui apprendre cette nouvelle , & lui
présenta en ces termes : » Que la fuite d'A-
raspe ne vous cause point de tristesse ;
car si vous me permettez d'écrire à mon

» mari Abradate , je vous promets en
» un ami plus fidele que celui que ve
» perdez ; il viendra vous servir avec to
» tes ses forces. Le dernier Roi d'Assy
» & lui , ont toujours vécu en amiti
» mais son fils qui ne ne aujourd'hui
» ayant tâché de semer la discorde en
» nous , sans doute il sera bien aise
» quitter un méchant pour s'approch
» d'un homme de bien «. Cyrus lui pe
mit d'écrire ; & dès qu'Abradate eut
connu les chiffres de sa femme , & qu
eut appris en quel état elle étoit , il se n
en chemin avec deux mille hommes.

Comme Abradate fut arrivé au pr
mier corps-de-garde des Perses , il l'e
voya dire à Cyrus , qui , à l'heure même
donna ordre qu'on le conduisît vers Pa
nthée. Après qu'ils se furent embrassé
dans les premiers mouvemens d'une re
contre si désirée , Panthée s'entretint av
lui sur la piété & la modération de Cyrus
& lui raconta avec quelle bonté il avo
dai né prendre part à son malheur. Ab
date l'ayant oui parler : Eh bien ! lui d
il , que faut-il faire pour m'acquitter e
vers ce Prince ? Une seule chose , répo
dit Panthée ; c'est d'avoir pour lui l

mêmes sentimens qu'il a eus pour nous. Ensuite il alla saluer Cyrus, & lui dit, en lui prenant la main : Sei neur, pour vous remercier des faveurs que vous m'avez faites, je ne puis rien dire, sinon que je me donne à vous en qualité d'ami, de serviteur & d'allié. Quelque chose que vous entrepreniez, je m'efforcerai, de tout mon pouvoir, de vous y seconder. « Soyez le bien venu, dit Cyrus; mais pour le présent, allez souper avec Panthée; car dorénavant il faudra que vous preniez votre logement chez moi avec le reste de vos amis ». Ainsi se passa leur première entrevue.

Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs du Roi des Indes arriverent avec quantité d'argent qu'ils apportoit à Cyrus, de la part du Roi leur maître, qui leur avoit aussi commandé de lui dire qu'il étoit fort aise que Cyrus l'eût averti de choses dont il avoit besoin, parce qu'il vouloit être de ses amis. Cyrus les remercia, & leur témoigna désirer que trois d'entre eux allassent en Lydie, comme Envoyés du Roi des Indes, & qu'ils y observassent tout ce qui s'y passeroit, pour l'en informer. Cyrus fut obéi, fidèlement servi

par les Ambassadeurs Indiens, qui, à leur retour, rapportèrent que Crœsus avoit été élu Général de tout le parti ennemi; qu'il avoit un renfort de Thraces; qu'il lui venoit par mer un secours d'Egypte; qu'il attendoit encore une armée de Chypre; que déjà les Ciliciens, les peuples de l'une & l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes & les Phéniciens, étoient arrivés; que les Assyriens étoient pareillement venus avec le Roi de Babylone; que les Ioniens, les Eoliens, & la plupart des Grecs qui demeurent en Asie, avoient été forcés de prendre parti; que Crœsus avoit envoyé à Lacédémone pour traiter d'alliance; que l'armée s'assembloit autour de Pactole, & que de-là elle devoit s'avancer à Tybarra, le rendez-vous des peuples de la haute Asie.

Ces nouvelles mirent d'abord l'alarme dans l'armée de Cyrus; mais sa prudence prévint les effets de ce premier trouble, & son courage rassura tout le monde. Il fut résolu qu'on iroit chercher l'ennemi, & attaquer Crœsus en Lydie même.

Comme ils étoient en marche, & assez

près de l'armée de Cræsus, ils rencontrèrent Araspe, ce gardien trop imprudent de la belle Panthée, & qui, voulant réparer cette foiblesse, avoit feint de fuir chez l'ennemi, pour y être l'espion de Cyrus. De si loin que ce Prince l'aperçut, il se leva de sa place pour aller au-devant de lui, & l'embrassa. Les assistants, qui ne savoient rien de leur secrète intelligence, étoient fort étonnés de cette réception. Cyrus leur parla ainsi : Mes amis, voici un homme de bien qui nous vient trouver, & il faut que chacun soit instruit de ce qu'il a fait. Ce n'est point de remords d'un crime, ni la crainte de notre vengeance, qui l'a obligé de s'absenter ; je l'avois envoyé moi-même chez nos ennemis, afin de pénétrer leurs secrets, & de m'en instruire. Il est donc raisonnable que vous honoriez sa vertu & son courage, puisqu'il a si généreusement exposé sa vie pour nous, & qu'il n'a pas même épargné son honneur, en se chargeant de l'apparence d'un crime. Alors ils saluerent tous Araspe & l'embrassèrent ; mais Cyrus interrompit ces caresses, pour tirer de lui des informations dont il avoit le plus besoin.

Le lendemain, dès le grand matin, Cyrus fit un sacrifice; & après avoir fait quelques effusions aux Dieux, chacun alla s'armer. Les belles armures ne furent pas éparnées, toute l'armée brilloit d'airain & d'écarlate. Le chariot d'Abradate, qui avoit quatre timons & huit chevaux de front, étoit superbement étoffé. Ce Prince étoit sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué, selon la mode du pays, Panthée vint lui présenter un casque, des brassards, & des brasselets faits en table, le tout d'or massif, avec une cotte-d'armes de sa hauteur, plissée par le bas, & un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même, à l'insu de son mari, ayant pris secrètement la mesure de ses armes. Dans son ravissement, il lui dit : » Eh quoi, ma » femme, avez-vous fait fondre tous » vos bijoux pour me faire ce présent ? » Non, certes, lui répondit-elle, puis- » que le plus précieux m'est resté; car » si vous êtes estimé des autres comme » vous l'êtes de moi, c'est de vous que » je tirerai ma principale gloire & mon » principal ornement ». En disant ces

paroles, elle s'approcha de lui pour lui vêtir ses armes; & quoiqu'elle fît ce qu'elle put pour cacher son émotion, on ne laissoit pas de voir couler des larmes de ses beaux yeux.

Lorsqu'Abradate fut armé, il parut tout autre qu'auparavant, quoiqu'il fût extrêmement bien fait de sa personne. Et aussi-tôt ayant pris les rênes des chevaux des mains de son Ecuyer, il s'avança pour monter sur son chariot. Alors l'anthée fit retirer tous ceux qui les entouroient, & lui parla ainsi : Mon cher Abradate, s'il y a jamais eu de femmes qui aient aimé leurs maris plus qu'elles-mêmes, je crois que tu ne doutes pas que je ne sois de ce nombre. Il n'est pas fort nécessaire de te le confirmer par mes discours, puisque mes actions t'en ont donné des preuves plus croyables. Cependant, quelque passion que j'aie pour toi, je te jure par notre amour, que j'aime mieux mourir avec toi glorieusement, que d'y vivre sans gloire & sans honneur. Tu fais les obligations infinies que nous avons à Cyrus. J'ai été sa prisonniere; j'ai été la part de son butin : mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis

point vue libre sous des conditions honteuses. Il m'a gardée comme il auroit gardé la femme de son propre frere; & quand Araspe l'eut abandonné, je lui promis que s'il me permettoit de t'écrire, il lui viendrait un ami, & plus fidele, & plus courageux que celui qu'il avoit perdu..... A ces mots elle s'arrêta; & Abradate, qui étoit ravi de son discours, portant la main sur son col, & levant les yeux au ciel: O Jupiter! s'écria-t-il, fais que je paroisse aujourd'hui digne mari de Panthée, & digne ami de notre bienfaiteur Cyrus.... Cela dit, il entra dans son chariot. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le chariot où il étoit, & le suivit quelque temps à pied. Mais Abradate s'étant retourné, & la voyant sur ses pas: Adieu, ma chere Panthée, lui dit-il, prends courage, & laisse-moi la force de te quitter. Alors les Eunuques de Panthée l'emporterent dans un char; & l'ayant couchée de son long, tirerent les rideaux sur elle. Chacun remarqua la bonne mine d'Abradate & la magnificence de son équipage; car bien que l'éclat en fût rare & admirable, personne cependant n'avoit jetté les yeux

effus, tandis que Panthée avoit été présente.

Abradate fit des prodiges de valeur dans la bataille où Crœsus, Roi de Lydie, fut vaincu, & qui fut suivie de la prise de Sardes, où Crœsus lui-même fut fait prisonnier; mais en donnant ainsi Cyrus des preuves non suspectes de son courage & de son zele, il trouva la mort au sein de l'honneur.

Cyrus s'étant apperçu qu'il ne voyoit plus Abradate, demanda à ses gardes si quelqu'un d'entr'eux ne l'avoit point apperçu; car, ajouta-t-il, comme il est difficile de venir ici, je m'étonne qu'à présent il ne paroisse pas. Seigneur, lui répondit un de ses gardes, Abradate n'est plus; il a été tué par les Egyptiens, après avoir poussé son chariot à travers leurs bataillons. Ceux, qui étoient sur les autres chariots, voyant le danger évident, ont tous tourné bride, à droite & à gauche: ses amis seuls ne l'ont point quitté, & sont demeurés sur la place avec lui. On dit que sa femme a retrouvé son corps, & qu'après l'avoir fait mettre dans un chariot, elle l'a porté en quelque lieu le long du Pactole, où

ses Eunuques & ses autres Officiers le creusent un tombeau sur un petit tertre qui s'est rencontré en cet endroit-là. Ceux qui l'ont vue, rapportent qu'elle est assise à terre, & qu'elle tient la tête du mort sur ses genoux, après l'avoir fait revêtir de ce qu'elle a de plus précieux. Cyrus ayant oui ce discours, frappa sa cuisse tout transporté de douleur, & partit avec mille chevaux pour accourir à ce triste spectacle. Il donna ordre aussi à Gobrias & à Gadatas de le suivre, avec les plus riches présens qu'on pouvoit faire à un vertueux ami, qui étoit mort au lit d'honneur, & commanda encore à ceux qui avoient des troupeaux de moutons, de bœufs & de chevaux même, de les amener, afin de faire des sacrifices aux mânes d'Abradate.

De si loin que Cyrus apperçut Panthée auprès de son mari étendu à terre, il se mit à pleurer ; & s'étant approché du corps mort : O ame généreuse & fidèle s'écria-t-il, pourquoi nous as-tu si-tôt abandonné ? En disant ces paroles, voulut lui prendre la main droite ; mais cette main lui demeura entre les siennes car elle avoit été coupée d'un coup d'

cimeterre dans la mêlée. Cet accident redoubla sa douleur ; & Panthée , après avoir fait de grands cris , reprit la main de son mari , la baïsa , & la rejoignit au poignet , le mieux qu'elle put. Puis , se tournant vers Cyrus : Son cœur , lui dit-elle , n'est pas en meilleur état ; mais que serviroit-il de te le montrer ? C'est pour l'amour de toi qu'il s'est exposé de la sorte ; mais certes ce n'est pas moins pour l'amour de moi. Combien de fois lui ai-je dit qu'il prît garde de paroître digne de ton amitié ! Hélas ! je fais bien qu'il a songé à te servir plutôt qu'à se conserver. Enfin il est mort ; & moi qui l'ai exhorté à combattre , je vis encore après lui.

Cyrus étoit si saisi de douleur , qu'il fut long-temps sans lui répondre. Mais après avoir versé bien des larmes , il lui dit : Princesse , la mort d'Abradate est glorieuse , puisqu'il est mort victorieux. Maintenant , continua-t-il , en lui offrant les présens que Gobrias & Gadatas avoient apportés , reçois de moi ces choses pour parer son corps. J'aurai soin qu'on lui rende encore d'autres honneurs. Je veux qu'on lui dresse un sépulcre magnifique ,

& qu'on lui fasse des sacrifices dignes de sa naissance & de sa valeur. Quant à toi, ne crains point de demeurer sans support; je respecterai éternellement ta chasteté & tes autres vertus, & je te donnerai des gens pour te conduire par-tout où tu désireras d'aller, si-tôt que ta volonté m'en sera connue. Sois en repos de ce côté-là. lui répondit Panthée; tu sauras bientôt le lieu où je veux aller.

Cet entretien fini, Cyrus se retira. Panthée alors commanda à ses Eunuques de se retirer aussi, afin, disoit-elle, de ne pouvoir pleurer en liberté. Elle ne retira auprès d'elle qu'une femme, qui l'avoit élevée dans son enfance, & lui donna charge que quand elle seroit morte, elle la couvrît auprès de son mari. Cette femme fit ce qu'elle put, par ses prières pour la détourner de ce dessein; mais voyant qu'elle n'avançoit rien, & que tout ce qu'elle pouvoit dire l'irritoit, elle s'assit en pleurant. Aussi-tôt Panthée tira un poignard qu'elle gardoit depuis long-temps, & s'en frappa, s'étant appuyée la tête sur l'estomac d'Abradate. La femme qui avoit été témoin de cette tragique aventure, après avoir fait une longue la-

mentation, les couvrit tous deux, selon la volonté de Panthée.

Cyrus en fut bientôt averti; & comme il accouroit pour voir s'il y avoit encore du remede, les trois Eunuques, voyant leur maîtresse morte, tirèrent leurs poignards, & se tuerent aussi à la place même où Panthée leur avoit commandé de se retirer.

On dit qu'on voit encore les tombeaux de toutes ces personnes; que sur la colonne la plus élevée se lisent les noms d'Abradate & de Panthée, écrits en lettres Syriaques; & que plus bas, sur trois colonnes, il y a une inscription qui signifie que c'est le tombeau des Eunuques. Cyrus s'étant rendu sur le lieu, admira la générosité de cette Dame; & après l'avoir long-temps pleurée, il leur fit rendre à tous les derniers devoirs avec beaucoup de cérémonie.

Ici finit la partie romanesque, ou considérée comme telle, de la *Cyropædie*, ouvrage qui contient beaucoup plus que n'annonce son titre : car outre ce qui appartient à l'enfance de Cyrus, jusqu'à sa seizième année, on y trouve encore tout

ce qu'il a fait depuis sa quarantieme année jusqu'à sa mort; savoir, la guerre d'Assyrie & de Lydie, dont nous venons de parler: plus, d'autres événemens ultérieurs qui semblent appartenir en propre à l'histoire; tels que la réduction de la Carie & de la Phrygie; le siege de Babylone & sa prise; la mort du Roi d'Assyrie; le luxe Asiatique auquel s'abandonna politiquement Cyrus, & qui ne fut que trop imité dans la suite par Alexandre-le-Grand, qui, peut-être, ne suivit ce parti que pour avoir pris le Cyrus de Xénophon pour modele. En effet, le respect d'Alexandre pour les Princesses Persanes, eut peut-être pour type le respect de Cyrus pour la femme d'Abradate. Xénophon, au reste, paroît ici n'avoir eu d'autre but que de respecter l'histoire, qui atteste que les mœurs des Perses ont commencé à se corrompre dès l'époque des conquêtes de Cyrus. Il suppose donc adroitement à ce Prince de sages vues dans l'appareil de ce nouveau luxe; & il semble le disculper de toutes les mauvaises suites d'une pareille institution, par les bonnes intentions qu'il lui prête, & par le Chapitre où

Cyrus exhorte ses amis à ne pas se relâcher de leurs vertus ensuite de leurs victoires. Le huitieme & dernier livre de la *Cyropædie*, (ouvrage, comme on l'a dit, prolongé au-delà des justes bornes, mais justifié de ce grief par la beauté des détails, contient les louanges de l'obéissance, l'ordre que Cyrus établit dans ses affaires, sa magnificence, sa libéralité, la superbe cavalcade dont il donna le spectacle aux Babylonniens, le parti qu'il prit de congédier son armée, son départ de Babylone, son retour en Perse par la Médie, où il épousa la fille de Cyaxare; ses nouveaux réglemens, ses dernieres conquêtes, son dernier voyage en Perse, sa dernière maladie, & la corruption des Perses après sa mort.

Les Voyages de Cyrus, par M. de Ramsay.

C'est le sort des excellens ouvrages, d'en faire éclore de médiocres. L'Iliade est une exception à cette regle; elle a produit l'Enéide. La *Cyropædie* & l'*Odyssée* sont une seconde exception; elles ont produit le *Télémaque*: car nous respectons trop le gout & les connoissances

du Lecteur, pour mettre au même rang le Roman moral & politique des *Voyages de Cyrus*, par M. de Ramsay, & l'Ouvrage immortel de Fénelon. Mais, sans marcher de pair avec Homère & Fénelon, on peut sans doute occuper encore avec distinction certaines places inférieures. C'est le cas de Ramsay : il fit dans son temps plus de bruit qu'il ne méritoit d'en faire ; il en fait peut-être aujourd'hui moins qu'il ne mérite. On ne peut nier qu'il n'y ait, dans son Roman, des vues très-sages, une morale très-saine, une grande connoissance de la Chronologie & de l'Histoire des divers peuples ; & , ce qui est sur-tout très-recommandable sous la plume d'un étranger ; on y remarque un style très-pur & une habitude singulière de notre langue : pas le moindre vestige de tournure ou expression exotique, &c. Mais on auroit pu lui adresser le conseil d'un ancien Sage, celui de *sacrifier plus souvent aux Graces* ; car en fait de Roman, l'utile ne passe, & n'a droit de passer qu'à la faveur de l'agréable.

Fénelon a profité du silence d'Homère sur Télémaque, depuis le moment où ce

Prince quitte Pénélope pour aller chercher son pere, M. de Ramsay a suivi l'exemple de son maître.

Xénophon, ne parlant point, dans sa Cyropædie, de tout ce qui est arrivé à Cyrus depuis sa seizieme jusqu'à sa quarantieme année, son Historien saisit cette circonstance pour le faire voyager à son gré; & le récit de ses voyages lui fournit une occasion de peindre la Religion, les Mœurs & la Politique de tous les pays où il passe, aussi-bien que les principales révolutions qui arriverent de son temps en Egypte, en Grece, à Tyr & à Babylone. Ainsi, de l'aveu même de M. de Ramsay, ses *Voyages de Cyrus* sont moins un Roman qu'un système moral & politique d'institution, propre à former un jeune Prince, & qu'un rapprochement artificiel de divers traits historiques. Un tel Ouvrage s'écarte donc presque entièrement du plan de notre Bibliotheque.

En effet, M. de Ramsay, par un Discours qui est à la fin de son Ouvrage, prend soin lui-même de faire observer qu'il n'a presque jamais déferé à l'imagination (cette ame essentielle de tout Roman,) & qu'en particulier il n'a rien

attribué aux Anciens , sur la Religion qui ne soit autorisé par des passages très-formels , non-seulement de leurs Poëtes mais encore de leurs Philosophes.

Jamais scrupule sans doute ne fut plus déplacé , puisqu'enfin M. de Ramsay n'écrivoit point une Histoire ; & il est arrivé de-là qu'il n'a écrit , ni une Histoire exacte , ni un Roman qui sût plaire. Il a poussé ce scrupule bisarre jusqu'à engager M. Freret à composer un Ecrit rempli d'érudition , où il prouve que , dans tout le cours de son Ouvrage , M. de Ramsay ne s'est point écarté de la Chronologie la plus exacte : nouvelle preuve que cet ingénieux Ecollois pensoit plus à faire une Histoire systématique qu'un Roman. Nous allons donc nous attacher à extraire des *Voyages de Cyrus* , le peu de romanesque qui s'y trouve.

Au temps où Cyrus étoit à Ecbatane à la Cour d'Astyage , son aieul maternel ,
 » il y avoit alors à cette Cour une jeune
 » Princesse nommée Cassandane , du même sang que Cyrus , & fille de Far-
 » naspé , de la race des Achéménides.
 » Son pere , qui étoit un des principaux
 » Satrapes de Perse , l'avoit envoyée à la

» Cour d'Astyage pour y être élevée. Elle
» avoit toute la politesse de cette Cour,
» sans en avoir les défauts. Son esprit éga-
» loit sa beauté, & sa modération don-
» noit des charmes à tous les deux. Son
» imagination étoit vive, mais réglée : la
» justesse lui étoit aussi naturelle que les
» graces. Sa conversation enjouée étoit
» pleine de traits délicats, sans recherche
» & sans affectation. Elle avoit aimé Cy-
» rus, dès le premier moment qu'elle l'a-
» voit vu ; mais elle avoit si bien caché
» ses sentimens, que personne ne s'en
» étoit apperçu.

» La proximité du sang donnoit à Cy-
» rus occasion de voir souvent Cassandane
» & de l'entretenir. Sa conversation for-
» moit les mœurs du jeune Prince, & lui
» donnoit une délicatesse qu'il n'avoit
» point connue jusqu'alors.

» Il sentit peu à peu pour cette Prin-
» cesse tous les mouvemens d'une pas-
» sion noble, qui rend les Héros sensi-
» bles sans amollir leur cœur, & qui
» fait placer le principal charme de l'a-
» mour dans le plaisir d'aimer. Les pré-
» ceptes, les maximes & les leçons gé-
» nantes, ne préservent pas toujours des

» traits empoisonneurs de la volupté.
» C'est peut-être trop exiger de la jeu-
» nesse, que de vouloir qu'elle soit insen-
» sible. Il n'y a souvent qu'un amour raison-
» nable qui garantisse des folles passions.

» Cyrus goutoit, dans les entretiens de
» Cassandane, tous les plaisirs de la plus
» pure amitié, sans oser lui déclarer les
» sentimens de son cœur; sa jeunesse &
» sa modestie le rendoient timide. Il sen-
» tit bientôt toutes les inquiétudes, les
» peines, les alarmes que causent les pas-
» sions même les plus innocentes.

» Cyaxare devint sensible aux charmes
» de cette Princesse. Il étoit, à peu près,
» de même âge que Cyrus, & d'un ca-
» ractere bien différent. Il avoit de l'es-
» prit & du courage, mais il étoit d'un
» naturel impétueux & fier, & ne mon-
» troit déjà que trop de penchant pour
» tous les vices ordinaires aux jeunes
» Princes.

» Cassandane ne pouvoit aimer que la
» vertu. Son cœur avoit fait un choix;
» elle craignoit, plus que la mort, une
» alliance qui devoit être si flatteuse pour
» son ambition.

» Cyaxare ne connoissoit point les dé-

» licateſſes de l'amour : la grandeur de
» ſon rang augmentoit ſa fierté naturelle,
» & les mœurs des Medes autorifoient
» ſa préſomption. Il trouva bien-tôt les
» moyens de découvrir ſes ſentimens à
» Caſſandane. Il ſ'apperçut de ſon indif-
» férence, en chercha la cauſe, & ne fut
» pas long-temps à la découvrir. Dans
» tous les divertiffemens publics, elle pa-
» roiſſoit gaie & libre avec lui ; mais avec
» Cyrus, elle étoit plus réſervée. L'at-
» tention qu'elle avoit ſur elle-même,
» lui donnoit un air de contrainte qui ne
» lui étoit pas naturel. Elle répondoit à
» toutes les politeſſes de Cyaxare avec
» des traits pleins d'eſprit ; lorsſque Cyrus
» lui parloit, à peine pouvoit-elle lui ca-
» cher ſon embarras.

» La conduite de Caſſandane fut inter-
» prétée bien différemment par Cyrus.
» Peu inſtruit encore des ſecrets de l'a-
» mour, il crut qu'elle étoit ſenſible à
» la paſſion de Cyaxare, & que la cou-
» ronne de ce Prince l'éblouiſſoit.

» Il éprouvoit, tour-à-tour, l'incerti-
» tude & l'eſpérance, les peines & les
» plaiſirs de la plus vive paſſion. Son
» trouble étoit trop grand pour pouvoir

» être long-temps caché. Hystaspe, son
» gouverneur, s'en aperçut ; & sans sa-
» voir l'objet de l'attachement du jeune
» Prince, il lui dit : Depuis quelque temps
» je vous vois rêveur & distrait ; je croi-
» en pénétrer la raison ; vous aimez
» ô Cyrus ! On ne peut vaincre l'amour
» qu'en s'y opposant dès sa naissance
» Quand il s'est rendu maître de notre
» cœur, les Héros même ne peuvent s'en
» délivrer qu'après avoir éprouvé les plus
» affreux malheurs. Je ne craindrois rien
» pour vous, s'il n'y avoit, comme autre-
» fois, à cette Cour, que des personnes
» vertueuses ; mais à présent une vertu
» héroïque paroît un sentiment outré, ou
» plutôt, une insensibilité féroce. Les
» mœurs des Medes sont bien changées.
» Je ne vois ici que Cassandane seule qui
» soit digne de votre tendresse.

» Jusques-là Cyrus avoit gardé un pro-
» fond silence ; mais voyant qu'Hystaspe
» approuvoit sa passion, il s'écria avec
» transport : Vous avez nommé celle que
» j'aime ; je ne suis plus maître de mon
» cœur : Cassandane m'a rendu insensible
» à toutes les passions qui auroient pu le
» corrompre ; je l'aime, mais, hélas !

» crains de ne pas être aimé. Voilà la
» source de mes peines.

» Hystaspe, charmé de voir que Cy-
» rus avoit fait un choix si digne de lui,
» l'embrasse avec joie, & lui répond :
» Cassandane mérite toute votre ten-
» dresse ; son cœur est aussi pur que son
» esprit est éclairé ; on ne peut l'aimer
» sans aimer la vertu ; sa beauté fait le
» moindre de ses charmes. J'appréhen-
» dois pour vous quelque attachement
» dangereux ; je me rassure ; j'approuve
» votre passion ; je crois même qu'elle
» aura un succès heureux. Ces paroles
» consolèrent le jeune Prince, & lui ren-
» dirent le calme.

» Cependant Cambyse apprit l'amour
» de Cyrus pour Cassandane ; mais ayant
» d'autres vues pour son fils, qui s'ac-
» cordoient mieux avec sa politique, il
» le rappella en Perse. Farnaspe, qui étoit
» toujours à la Cour de Cambyse, fut
» instruit en même temps des sentimens
» de Cyaxare. Le Satrape ambitieux,
» flatté par cette alliance, ordonna à sa
» fille de rester à Ecbatane.

» Cyrus & Cassandane apprirent les or-
» dres de leurs peres, & la nécessité de

» se séparer ; leur douleur égala leur
» amour. Le jeune Prince se flatte , enfin
» qu'à son retour en Perse , il pourra flatter
» Chir Cambyse & Farnaspe par le secours
» de Mandane ; & cette idée l'empêche
» de succomber au désespoir que lui cause
» une si cruelle séparation.

» Arrivé en Perse , il confie à Mandane
» sa mere , la situation de son cœur
» & lui expose tout le mérite de Cassandre
» de Mandane. Laissez-vous , lui dit-il , sacrifier
» fier le bonheur de ma vie à des vues
» politiques ? Mandane le rassure , elle
» console , & lui promet de faire ses
» efforts pour changer les sentimens de
» Cambyse.

» Cependant , Farnaspe tombe dangereusement
» malade à la Cour de Perse
» & désire de voir sa fille. Cassandre
» quitte Ecbatane avec précipitation
» pour aller rendre les derniers devoirs
» à son pere.

» Cyaxare voit ce départ avec un chagrin
» grin inexprimable ; le dépit , la jalousie ,
» la haine contre Cyrus , toutes les
» passions qui naissent d'un amour méprisé ,
» tyrannisent son cœur. Il ordonne
» au jeune Araspe , fils d'Harpage , d'aller
» secrètement

» secrètement par des routes détournées,
» arrêter Cassandane, & de la conduire
» à un lieu solitaire, sur les bords de la
» mer Caspienne.

» Araspe, né vertueux, eut horreur
» de cette commission, & en fit part à
» Harpage, son pere, qui aimoit Cyrus.
» Harpage lui commanda d'aller tout
» communiquer à Astyage. L'Empereur
» des Medes craignant que son fils ne
» trouvât quelque'autre moyen pour exé-
» cuter ses volontés, ordonna au jeune
» Mede d'aller secourir l'innocence, loin
» de l'accabler.

» Araspe part, il vole, il joint la fille
» de Farnaspe près d'Aspadane, il lui ra-
» conte les ordres de Cyaxare, & s'offre
» de la conduire en Perse. Elle répandit
» des larmes de joie, en voyant la géné-
» rosité d'Araspe, & se hâta de gagner
» les frontieres de son pays.

» Farnaspe mourut avant que sa fille
» pût arriver à la Cour de Cambyse.
» Après avoir donné tout le temps que la
» nature demande, pour pleurer la mort
» d'un pere, elle vit enfin Cyrus; elle
» lui apprit la conduite généreuse d'Aras-

1775. Décembre.

D

» pe; le Prince, dès ce moment, ce-
» çut pour lui une amitié tendre qui dura
» tout le reste de leur vie.

» Cassandane vivoit tranquille à la
» Cour de Perse, dans l'espérance qu'il
» fléchiroit Cambyse. Un événement po-
» litique changea bientôt les sentimens
» de ce Prince. Il apprit que la fille du
» Roi d'Arménie venoit d'être accordée
» au fils du Roi de Babylone.

» Cette nouvelle déconcerta les projets
» de Cambyse; & la vertu de Cassandane
» le déterminâ enfin à consentir au bon-
» heur de Cyrus. L'hymen fut célébré
» selon les mœurs du siècle & du pays.

» On conduisit les deux époux sur une
» haute montagne, consacrée au grand
» Oromaze; on alluma des bois odorifé-
» rans; le Pontife lia d'abord les robes
» flottantes de Cyrus & de Cassandane,
» pour symbole de leur union; ensuite
» ces deux amans se tenant par la main,
» environnés des *Estales* *, danserent a-

* *Ou* Ministre d'*Esta*, qui est l'*Estia* des
Grecs, la *Vesta* des Romains. C'est le feu pe-

» tout du feu sacré , en chantant la Théogonie , selon la Religion des anciens Perses , c'est-à-dire , la naissance des Jyngas , des Amiliètes , des Cosmoges , & des purs génies qui émanent du premier principe. Ils chanterent ensuite la chute des esprits dans les corps mortels ; puis les combats de Mythras , pour ramener les ames à l'Empirée ; enfin la destruction totale du mauvais Prince Arimane qui répand par-tout la haine , la discorde & les noires passions. »

Tel est le premier Livre du Roman des *Voyages de Cyrus* , par M. de Ramsay , & ce premier Livre , comme on voit , compose à lui seul un Roman complet , qui n'attendoit naturellement aucune suite. Car après l'exposé intéressant de la passion mutuelle de Cassandane & de Cyrus , des traverses qu'ils éprouvent , & de leur union en face des autels , on fait

sonnifié & déifié. Hidde observe qu'*Esta* est originellement un mot chaldaïque , qui signifie le feu,

assurément tout ce qu'on a désiré de savoir de leurs amours.

Cependant ce premier Livre est suivi de sept autres, qui, comme on l'a dit, n'ont rien, ou presque rien de romanesque n'étant qu'un arrangement systématique de plusieurs faits constatés par l'Histoire & qui même s'étaient de la plus exacte chronologie, comme l'a prouvé le docteur M. Freret. Dans ces mêmes Livres, M. de Ramsay fait converser Cyrus avec divers Sages, tels que Zoroastre, Chylon, Périande, Solon, Anaximandre, Pythagore & le Prophète Daniel, tous personnages que M. Freret démontre avoir été assez strictement (mais les uns plus, les autres moins) contemporains de ce conquérant. Il n'y a donc rien dans ces sept Livres ultérieurs, qui appartiennent, le moins du monde, à l'objet que nous nous proposons dans cette *Bibliothèque des Romans*; d'autant sur-tout que la gravité des matières, qui occupent ces sept Livres, n'y donne aucune place aux intrigues amoureuses, qui sont l'essence ordinaire, & peut-être indispensable des Romans.

Suite de la nouvelle Cyropædie , ou Réflexions de Cyrus sur ses Voyages.

C'est une satire amere & très-vive des *Voyages de Cyrus*, par M. de Ramsay, qui en méritoit une plus modérée, si les grands chef-d'œuvres ont seuls le droit d'exciter l'envie à ce point-là. Mais l'Auteur de cette critique passionnée jugea apparemment de l'importance de l'Ouvrage qu'il attaquoit, par le bruit que cette nouvelle production faisoit alors. Comme sa censure porte presque toujours sur les sept derniers Livres dont nous avons fait voir qu'il n'entre point dans notre plan de parler, nous nous contenterons de donner une esquisse succincte de cette Diatribe, imprimée en 1728, à Amsterdam, chez les freres Vestein.

Le Critique débute par une Dédicace dérisoire à M. de Ramsay, dont voici plusieurs traits assaisonnés d'un sel assez piquant, qui durent fort mortifier l'illustre Ecoissois.

„ Trouvez bon, Monsieur, que j'aie
„ l'honneur de vous présenter les pre-

» miers essais d'une plume encore u
» peut novice. En agréant l'hommag
» que je vous en fais, c'est moins un
» grace que vous m'accorderez, qu'un
» justice que vous vous rendrez à vous
» même.

» Oui, Monsieur, je ne crains poin
» de l'avouer, j'ai profité de vos travaux
» & en mettant en œuvre quelques une
» de vos pensées, j'ai fait un corps d'ou
» vrage qui, grace au soin que vous aviez
» pris de bien préparer les matieres, ne
» m'a coûté que fort peu de peines
» Que je m'estimerois heureux, Mon
» sieur, si cette piece pouvoit mériter
» votre approbation! votre suffrage m'as
» sureroit celui du Public. Je fais com
» bien il est attentif à vos décisions pour
» régler les siennes. Nous avons une
» preuve bien sensible de sa déférence
» pour vos sentimens, dans le sort de ces
» ingénieux Voyages * Théologiques,
» que vous venez de mettre au jour.

* Allusion aux *Voyages de Cyrus*, par M. de Ramsay, où cet Ecrivain fait converser Cyrus avec Daniel, Pythagore, Zoroastre, &c. sur la Théologie.

» Leur vogue précéda l'impression ; &
» tout Paris , avant de les avoir lus ,
» savoit déjà que c'étoit le Livre le plus
» merveilleux qui eût jamais paru.

» Il est vrai qu'en homme sage , vous
» avez pris de justes mesures pour aller
» au-devant des jugemens bizarres d'un
» public souvent injuste & aveugle. Vous
» vous adressez d'abord aux Dames ; car
» vous êtes poli , & vous n'ignorez pas
» de quel poids est dans toutes les affaires
» le suffrage du beau sexe. D'ailleurs ,
» celles à qui vous eutes recours sont
» en possession de décider du mérite d'un
» Ouvrage , & de régler les rangs sur le
» Parnasse.

» Des Dames , vous passâtes à la No-
» blese , & vous eutes soin de mettre
» dans vos intérêts ce qu'il y a chez elle
» de plus distingué.

» Il n'étoit pas naturel que , dans une
» affaire de cette espèce , un Théologien
» comme vous , oubliât l'Eglise. Vous je-
» tates les yeux sur elle , & vous choi-
» sites , parmi ses Membres , des Prélats.
» De ces trois états réunis , il se forma ,
» en faveur de la nouvelle Cyropædie ,

» un tribunal contre l'autorité duquel on
» n'auroit pu s'élever sans témérité, &c. »

L'Auteur partage toute sa Critique en six Soirées, ou Entretiens du soir, entre le grand Cyrus & son confident Araspe. On peut dire que ce Censeur est souvent injuste, qu'il s'attache à critiquer M. de Ramsay, souvent sans beaucoup de raison, toujours avec une animosité personnelle. Quoi qu'il en soit, voici quelques morceaux de la première Soirée, la seule qui ait rapport au premier Livre des Voyages, qui est celui dont nous avons rendu compte.

» Cyrus, devenu le maître de l'Asie,
» faisoit son séjour le plus ordinaire à Ba-
» bylone, où il s'entretenoit souvent seul
» le soir avec Araspe, son favori. Un
» jour celui-ci fit tomber la conversation
» sur le Livre des *Voyages de Cyrus*, pu-
» bliés par Aramys *. Je ne le dissimu-
» lerai point, dit ce Conquérant, ce Li-
» bre fit sur moi de vives impressions que
» je n'avois point éprouvées jusqu'alors.

* C'est l'Anagramme de *Ramsay*.

» Je fus plus sensible à la honte de passer
» pour un imbécille , qu'à la gloire d'être
» un héros : & je puis dire que si les violen-
» ces du Roi de Babylone me détermi-
» nerent à la guerre , le dépit qu'alluma
» dans mon cœur l'histoire de mes Voya-
» ges , décida , plus que toute autre chose ,
» du succès de mes armes. Par exemple ,
» n'est-ce pas une malignité sans exemple
» de la part d'Aramys , d'attribuer le gain
» d'une bataille à ma cavalerie embusquée
» dans un bois , où elle ne pouvoit servir
» à rien , & où je ne pus jamais mettre
» quatre hommes de front ?

» Pour moi , interrompit Araspe , je
» vous avoue que si je tenois ici votre
» Historien , je lui ferois payer bien cher
» l'impertinent personnage qu'il m'en fait
» jouer. Je ne saurois lui pardonner de
» m'avoir réduit à n'être qu'un valet ban-
» nal , sans autre soin que celui de vous
» écouter , & de dire oui ou non à tous
» vos beaux discours.

» Il te fieroit vraiment bien , reprit
» Cyrus en riant , de valoir mieux que ton
» Maître ! Et n'aurois-tu pas honte de
» trancher du héros dans mon Histoire ,

» tandis que je n'y suis moi-même qu'un
» pédant ? »

Toute la Critique est sur ce ton de sarcasme ; & nous croyons en avoir assez cité pour faire juger du reste. Il y a une autre Critique de cet Ouvrage , connue sous le titre d'ENTRETIENS SUR CYRUS ; elle est beaucoup plus modérée & beaucoup plus faible. M. de Ramsay eut la sage vanité de ne répondre, ni à l'une, ni à l'autre. Mais il fut bientôt engagé dans une dispute plus honorable. Le célèbre Pere Vinot , de l'Oratoire , écrivit à Madame la Comtesse d'Agénois une Lettre infiniment raisonnée sur cet Ouvrage ; l'honnêteté de la critique y égaloit la profondeur de l'érudition & l'élégance du style. Madame d'Agénois , amie de M. de Ramsay , crut ne devoir pas garder un secret qui intéressoit la gloire de son ami. Ramsay répondit aux observations du Pere Vinot avec une sagesse qui doit servir d'exemple. Ces deux Lettres existent manuscrites dans la Bibliothèque qui nous est ouverte. L'érudition dont la première , sur-tout , est remplie , nous pa-

roît exiger que nous les placions à la suite de notre *Extrait*.

*Le Repos de Cyrus, ou l'Histoire de sa vie, depuis sa seizième, jusqu'à sa quarantième année, par M. ***.*

M. de Ramsay fait voyager Cyrus depuis sa seizième jusqu'à sa quarantième année ; un autre Romancier juge ici à propos de le faire reposer tout cet espace de temps. *Ce repos n'est pourtant point léthargique*, dit l'Auteur anonyme, *il est rempli d'actions convenables à l'Epopée*. C'est un peu trop dire ; car l'Ouvrage en question ne tient rien du Poëme Epique, ni pour la marche, ni pour le fonds des choses. Il s'en écarte encore plus par la frivolité de certains détails, & par le ton du style, où regne souvent une prétention trop évidente au bel esprit. Malgré tous ces défauts, *le Repos de Cyrus* peut passer pour un Roman médiocrement agréable, au lieu que l'Ouvrage de M. de Ramsay, si l'on en excepte le premier Livre, qui, lui seul, méritoit un succès, n'est, ni un Roman, ni une Histoire, mais une sorte

de production monstrueuse, qui ne ressemble à rien.

Quoique l'Auteur intitule son Roman le *Repos de Cyrus*, il ne laisse pas d'y comprendre le voyage de Cyrus en Médie, sa chasse sur les frontieres d'Assyrie, son combat contre le fils & les troupes du Roi des Assyriens, & son retour en Perse. Ainsi l'Ouvrage peche d'abord par le titre, qui n'est point exact; & l'Auteur ne s'y est, sans doute, arrêté, que pour paroître faire la contre-partie des *Voyages de Cyrus*, qui faisoient alors beaucoup de bruit.

L'Auteur débute donc, contradictoirement à son titre, par faire voyager son héros en Médie, avec Araspe, son Gouverneur. Comme ils étoient tous deux à la Cour d'Astyage, & qu'Araspe l'entretenoit sur les dangers de l'amour, » il ap-
» perçut de loin quatre Dames du palais;
» il ne douta point qu'elles ne cherchassent Cyrus; il les connoissoit assez pour
» pouvoir le prévenir sur ce qu'il devoit
» en penser. Ces femmes, que vous voyez,
» vous cherchent, lui dit-il, ce sont elles
» qui donnent le ton à la galanterie dans
» cette Cour; leur rencontre fait un vrai

» contraste avec ce que nous venons de
» dire du véritable amour.

» Cortyre, qui est la moins jeune des
» quatre, a un talent merveilleux pour
» contrefaire les passions du cœur. Elle a
» grand soin de le mettre en œuvre, parce
» qu'Astyage, qui l'a beaucoup aimée,
» commence à s'en dégouter. Elle vou-
» droit bien ne pas attendre qu'il le lui
» dît. Bientôt elle vous attaquera, si je
» ne me trompe; & je crois qu'elle fera
» auprès de vous le personnage de prude.

» Orisbée, qui marche à ses côtés, est
» d'un caractère très-différent; quoique
» femme, elle n'a jamais pu apprendre à
» feindre; sa passion pour le plaisir l'em-
» porte sur toutes les autres; on le devine
» à la voir; elle a un fonds de légèreté
» dont elle n'est pas maîtresse; elle aime
» toujours, & n'aime jamais la même
» chose. Elle vous écrira des lettres que
» vous n'oserez montrer : elle ne vous
» promettra pas de vous aimer un jour,
» elle vous dira qu'elle vous aime.

» Aglaure, qui est la troisième, croit
» n'avoir besoin que de paroître pour
» plaire. Elle compte tous les hommes qui
» la regardent, au rang de ses amans.

» Elle s'est déjà dit plusieurs fois à elle-
» même que vous l'adoriez. Elle vous de-
» mandera des nouvelles de votre cœur
» à la première occasion ; vous l'étonne-
» riez bien , si vous ne lui en donniez pas
» de favorables.

» Pour Eglée , c'est la plus dangereuse
» de toutes. Elle n'est pas éblouie du
» nouvel amour d'Astyage ; elle aime ce
» qui est aimable ; & dans une autre Cour
» que celle-ci , elle auroit dequoi deve-
» nir une femme parfaite. Vous trouve-
» rez autant de graces dans son esprit que
» sur son visage. Son cœur est malheureu-
» sement gâté sur l'amour. Elle croit que
» les plaisirs des sens en font tous les char-
» mes : & si elle entreprend de vous le
» persuader , vous aurez de la peine à ne
» pas en convenir. «

Le Romancier fait successivement atta-
quer le cœur du jeune Cyrus par ces qua-
tre Dames , & par plusieurs autres non
moins artificieuses , mais qui toutes man-
quent leur but. L'instant d'aimer n'étoit
point encore venu pour ce Prince ; il vint
enfin. Engagé dans une chasse aux extré-
mités de la Médie , il y rencontra Balbys ,
Prince d'Assyrie , qui , franchissant les

limites des Etats de son pere, étoit aussi venu chasser dans ce quartier-là. L'un & l'autre Prince avoit à sa suite un gros détachement de cavalerie. Cyrus fit demander à Balbys de quel droit il chassoit sur les terres d'Astyage. Balbys répondit en maître. Cyrus résolut de réprimer son orgueil. Il se donna entre les deux troupes un sanglant combat, où Balbys fut blessé & mis en fuite avec tous ses guerriers. Il avoit amené à cette chasse Cassandane, Princesse d'Arménie, qui lui étoit promise en mariage, & qui devint prisonniere de Cyrus; mais ce vainqueur ne l'eut pas plutôt envisagée, qu'il devint épris de sa captive, qui fut traitée avec toutes sortes d'honneurs à la Cour de Médie. Cassandane conçut bientôt un amour mutuel pour Cyrus. Également vertueux, également aimables, ils étoient faits l'un pour l'autre. Cependant, les Ambassadeurs du Roi d'Assyrie vinrent redemander la Princesse, & traiter de sa rançon. L'amoureux Cyrus, en cette occasion, prit un parti si héroïque, qu'il passe toute vraisemblance; il ouvrit dans le Conseil l'avis de rendre, sans rançon, cette Princesse, & de la renvoyer à son rival, quoi-

que plusieurs des Conseillers fussent d'avis qu'on la retînt comme une indemnité de l'invasion faite par Balbys sur les terres d'Astyage. Quoi qu'il en soit, la Princesse partit pour Babylone, & Cyrus, toujours le cœur rempli de son image, fut lui-même rappelé par Cambyse en Perse, où il s'occupa à faire fleurir * la Poésie, la Musique & les autres Arts. Sur ces entrefaites, il reçut une lettre de sa chere Cassandane, qui lui apprenoit la mort de Balbys. Alors rien ne s'opposa plus à leur bonheur. Cassandane vint à Hécatompile, où son mariage avec Cyrus fut célébré avec beaucoup de pompe.

C'est ici naturellement que le Roman devoit finir. Mais l'Auteur, qui se proposoit d'imiter M. de Ramsay jusques

* Ici le Romancier désigne ingénieusement Corneille, Racine, Lully & plusieurs autres de nos illustres Artistes. Il les caractérise avec beaucoup de vérité. Nous nous privons de rapporter des portraits si reconnoissables, précisément parce que l'Auteur s'y écarte du Roman, pour se rapprocher de l'Histoire.

dans ses défauts, ajoute à son Ouvrage une seconde Partie, purement politique & morale, laquelle contient le récit de la disgrâce de trois favoris. Les deux premières aventures sont sans aucune intrigue amoureuse, ce qui les excepte presque entièrement de notre plan; & dans la troisième, l'amour figure si mal, & si mal-à-propos, que nous terminerons ce Roman à ses justes & naturelles limites, c'est-à-dire, à sa première Partie.

*Lettre du Pere Vinot, de l'Oratoire, à
Madame la Comtesse d'Agénois, sur la
Cyropædie de M. de Ramsay.*

M A D A M E,

Le dessein du nouveau Cyrus est grand & intéressant; le plus ancien des conquérans qui entre en matière avec les Philosophes, les Législateurs, les fondateurs des Empires, & avec presque tous ces Sages de la Grece si vantés, pique la curiosité, attire l'attention, & n'offre à l'imagination que des idées élevées; ce projet seul est le caractère d'un génie supérieur, & qui n'admet rien de médio-

cre. L'exactitude de la Chronologie y fait une singularité heureuse, & je la crois unique dans les Ouvrages de ce genre. L'Auteur est maître de son style, il fait l'assujettir aux matieres. Délicat & naturel quand il manie les passions, coulant & noblement simple quand il est Historien, sublime & majestueux dans les traits avec lesquels il peint le souverain Etre, clair dans l'exposition des dogmes les plus abstraits. Rien de précieux, rien d'affecté, pas une expression qui ne soit telle que le sujet l'exige : & dans tout le corps de l'Ouvrage une variété qui renaît sans cesse; si bien amenée, si sagement ménagée, que c'est la matiere même & le fonds du sujet qui la fournit. Il y a beaucoup d'art à faire entrer tant de différentes pieces dans un édifice, sans qu'il y en ait aucune qui soit de trop, ou qui en dérange la symmétrie : quoique l'Auteur semble dire sur chaque sujet tout ce qui est nécessaire, & qu'il le dise sans obscurité & sans confusion, cependant il fait naître encore plus de pensées qu'il n'en exprime. Si l'on est content du Livre, on ne l'est pas moins de soi-même. Pour le fonds, je ne fais, Madame, s'il a égale-

ment réussi ; mais en cela, M. de Ramfay sera une preuve qu'il y a des bornes au-delà desquelles il n'est point permis d'aller, même aux plus grands génies : il a touché à l'écueil où les forts se brisent, & que les foibles évitent, parce qu'ils ne le sentent, ni ne le connoissent.

Orus, Mitras, Jupiter conservateur, offrent aux yeux de l'illustre Auteur la même idée que celle d'un Verbe médiateur. Cela me fait souvenir de feu M. Huet, Evêque d'Avranches, qui trouvoit Moïse par-tout, & même dans le Dieu des jardins ; ces paralleles, ces prétendues conformités, deshonnorent la Religion, & n'en sont point la preuve. C'a été le sort du fameux livre *de concordia rationis & fidei*. Celui qui ramene à un même point toutes les sectes qui ont formé la différence des Religions dans tous les âges & dans tous les pays, qui fait tenir le même langage à Hermès qu'à Zoroastre, à Pythagore qu'à Orphée, & qui érige les uns & les autres en Commentateurs fideles de Moïse, ne laisse-t-il pas soupçonner qu'on peut les mettre tous au même rang ? En effet, si les

vérités essentielles sont les mêmes, nous ne sommes partagés que sur les noms, pourquoi nous entre-regarde comme ennemis, & nous déclarer la guerre? Les mots ne sont rien en eux-mêmes; c'est l'imagination des hommes qui marque à chacun sa valeur, qui la hausse & qui la baisse; ce ne sont que des sons, auxquels nous attachons les idées qu'il nous plaît. Que j'appelle le Dieu médiateur Orus avec les Egyptiens, que je l'appelle Mitras avec les Perses, Jupiter conservateur avec les Grecs & les Latins, Sézilo avec les Hébreux, Logos avec l'Eglise Grecque, le Verbe avec l'Eglise Latine, qu'importe, si, sous ces différents noms, je n'adore qu'un même Être? Il seroit aisé, Madame, de prouver qu'il n'y a pas beaucoup à compter sur ces sortes de rapports. Il faut bien retrancher, bien ajouter; il faut faire disparaître un grand nombre d'objets, & en substituer beaucoup d'autres, pour parvenir enfin à ces demi-ressemblances. Mais quand elles seroient vraies, que peut-on en conclure? Ce seroit un beaucoup plus grand prodige, & plus digne de nos recherches, si les hommes, qui sont pétris de la même

fange, avec les mêmes organes & les mêmes ressorts, & qui cependant ne sont point absolument les mêmes, ni dans l'arrangement de cette fange, ni dans la grossièreté ou dans la subtilité des organes, ne se réunissoient pas tous en beaucoup de conformités, & ne différoient pas cependant entre eux, jusques dans les traits mêmes par lesquels ils se ressembloient. Même ressort, même mouvement, même justesse, même dérangement; différence dans les ressorts, différence dans la justesse, différence dans le dérangement.

La grande difficulté que trouve Cyrus & qui arrête sa foi naissante, c'est le mal moral & physique répandu dans toute la Nature. Les attributs de la Divinité sont une bonté, une sagesse & une puissance infinie. Un Être infiniment bon, infiniment sage, ne doit vouloir, ni mal moral, ni mal physique : il est infiniment puissant; il peut donc l'empêcher. Cette objection, aussi ancienne que le temps où les hommes ont été le jouet de leurs propres passions, & la victime de celles des Princes & des méchans; aussi ancienne que la misère, la maladie & l'ignorance,

M. de Ramsay, qui se la propose tant de fois, y répond-il? Il suppose, avec Zoroastre, Hermès, Pythagore, &c., qu'il faut considérer l'ame dans trois états, un état de félicité, de pureté & d'innocence, un second état de corruption, & un troisieme état de réparation & de renouvellement. Le premier n'est plus; nous sommes dans le second, & nous attendons le troisieme : ce systême suppose que nos ames existoient avant nos corps, qu'elles ont eu une premiere vie; c'est alors qu'elles se sont éloignées de Dieu. Trop foibles pour soutenir l'éclat d'une majesté qui les éblouissoit & ne les éclairoit plus, elles en ont détourné la vue, & l'ont abaissée sur les créatures qui leur étoient plus proportionnées; elles s'y sont attachées, & les ont préférées au Créateur. En punition d'un choix si impie & si déraisonnable, elles ont été reléguées dans des corps mortels, pour y être punies & purifiées; ainsi le mal vient de nos ames même, & non de Dieu, c'est-à-dire, qu'on nous donne, avec bien du sérieux, une fable pour solution de la plus grande difficulté qui soit dans la Religion & dans la Nature. M. de Ramsay, qui est Chré-

tien, & dont la foi se caractérise à chaque page de son livre, fait que cette préexistence des ames est une rêverie philosophique, un roman qui a passé de main en main. Le desir que nous avons tous d'être éternels, l'a fait recevoir avec avidité; les idées poétiques qu'il fournit, l'ont rendu agréable & séduisant : mais le Christianisme l'a détruit, & a fait rentrer dans le néant cette prétendue préexistence : par conséquent tout ce qui est bâti dessus, s'écroule & s'abat; & entraîne dans sa ruine une grande partie des raisonnemens de M. de Ramsay, de ce qu'il fait débiter à ses Philosophes sur l'origine du mal moral & physique.

N'avez-vous pas, Madame, senti un grand sophisme que M. de Ramsay fait faire à Daniel? sophisme d'autant moins convenable à un personnage tel que ce grand Prophete, qu'il jette Cyrus dans l'illusion, & lui laisse croire qu'il n'y a point, ou qu'il n'y a que peu de différence entre le systême des Philosophes & la vérité révélée dans les Livres saints, sur les trois états du monde; innocence & bonheur, premier état; péché & misere, second état; innocence réparée & féli-

citée rendue, troisième état. Cependant, cette différence est énorme. Les Philosophes que l'on fait parler, ont cru les âmes éternelles, & que c'est pour des péchés commis dans des temps antérieurs, & qui ont précédé la naissance des siècles, qu'elles sont condamnées à habiter des corps où elles sont sujettes à tant de maux. Ces péchés qu'elles ont commis, sont des péchés, selon ces Philosophes, propres à chaque âme; c'est chaque âme, en particulier, qui a péché; celles qui se sont sauvées du naufrage, qui sont demeurées fidèles, ne sont point déchues, ni de leur première dignité, ni de leur première gloire.

Ce n'est point là, Madame, ce qu'enseigne la Religion Chrétienne, & cette Religion doit être celle de Daniel. Cet état d'innocence & de félicité n'a été que pour Adam & pour Eve. Il a été restreint à eux seuls. Votre âme si éclairée & si noble, celle de M. de Ramsay, qui a tant de goût pour la beauté essentielle, & qui revêt ses fictions de tant de charmes, la mienne qui n'a que des desirs, les âmes de tous les autres hommes étoient dans
le

le néant , & par une suite nécessaire , elles n'ont eu aucune part , ni à cette béatitude , ni à cette pureté primitive. Chaque ame est une nouvelle création ; elle ne sort des mains de Dieu que lorsqu'il y a un corps capable de la recevoir ; point de distance entre le moment où elle l'anime , & celui où elle commence d'être ; nos ames ne nous ont point été transmises par notre premier pere : il n'en est pas des esprits comme des plantes : il n'y a pas un premier germe qui soit la source inépuisable de toutes ces ames qui donnent la vie & la force à nos corps , & qui pensent dans la matiere. Elles sortent pures des mains de Dieu , leur Créateur. Leur premiere action & leur premiere pensée , est dans un corps qui les souille , & où elles contractent le péché d'origine ; mais ce péché , qui est le seul héritage que nous ayons d'Adam , comment passe-t-il à nous ? C'est une difficulté sous laquelle saint Augustin a plié : c'est un secret caché dans le sein de Dieu : il exige cet hommage de notre foi , & nous quitte de nos raisonnemens : du haur de son trône , il se moque de nos vains efforts : il a prescrit à notre raison , comme aux flots de la

mer, un terme fatal, où un décret irrévocable les arrêta. Ce que je viens avancer contre la préexistence des âmes, étant invinciblement vrai, que devient toute l'érudition tirée des écrits vrais & supposés des anciens Prophetes, surtout lorsqu'elle est apportée en preuve, & on la prend à titre d'ornement ? Nous ne sommes que nous deux, Madame : je crois, dans le fond, M. de Ramsay amateur de cet jeu éternel de nos âmes : il semble avoir regret à la condamnation d'Origene je le suis, je vous l'avoue, un peu comme lui. J'ai dit souvent, en lisant Platon & Origene, c'est dommage que ceci soit si inutile : j'ai mille fois employé ces fictions, quand un sang plus vif & plus pur couloit dans mes veines, quand Hébé habitoit avec moi, & qu'elle me donnoit entrée dans les lieux où séjournoient les sources gracieuses & les plaisirs, fils de l'esprit & de l'innocence : j'ai philosophé sur ces temps imaginaires : j'en ai rempli mes vers : j'ai fait l'histoire de mon âme lorsqu'elle étoit encore dans l'Æther, & qu'elle y buvoit le nectar à la table des Dieux : je me suis imaginé, bien des fois, que mes amitiés n'étoient que des rê-

noissances , & que mon inconstance & ma légèreté venoient d'un reste de ces ailes qu'avoit eues mon ame , dans ce premier séjour , & que le destin avoit mal coupées.

Mais en supposant , même avec les Philosophes , cette préexistence des ames , elle ne leve point la difficulté de l'origine du mal. Je voudrois bien , en effet , que M. de Ramsay eût daigné nous expliquer pourquoi Dieu ne pouvoit pas créer des êtres capables de le contempler , sans être obligés de se couvrir de leurs ailes , pour ne point être éblouis de sa gloire : la puissance de Dieu est-elle si bornée , qu'il soit au-dessus de ses forces de créer des Intelligences qui s'attachent uniquement à lui , & qui ne jettent les yeux sur les créatures que pour en connoître la petitesse & le néant ? Dieu confirme les Saints dans sa grace , en les élevant à sa gloire : ils sont immuablement , invinciblement fixés au bien : les Anges qui environnent son trône , sont assurés de l'éternité de leur bonheur , & sont hors des atteintes de la crainte , comme de celle du péché.

La raison tirée de ce que la liberté

convient à l'ame, que Dieu a voulu la mettre dans un état où elle pût mériter ou démériter, n'est pas convaincant. Si nous ne pouvions pas choisir, dirions-nous serions, comme les automates, nécessairement & portés irrésistiblement vers un objet : c'est ce pouvoir de choisir, est cet empire qu'a l'ame sur ces déterminations qui fait notre liberté, & c'est la sagesse, ou le vice de notre choix, qui nous rend justes ou pécheurs, heureux ou malheureux. Dieu a dû nous créer libres, & nous récompenser ou nous punir selon l'usage que nous aurons fait de notre liberté. Il est aisé de répondre que c'est un grand malheur de pouvoir faire un choix funeste à la vertu & à son bonheur; c'est une triste suite de la faiblesse de nos jugemens, de l'empire de nos passions, & des impressions qui nous viennent des objets extérieurs, & qui se rendent maîtresses de notre ame à leur gré; mais tout cela est un état d'imperfection : il en est de la puissance de choisir comme de celle de juger; c'est un défaut de raison de tirer une conclusion fautive, & qui ne suive point des prémices; c'en est un dans la liberté de faire un mauvais

choix ; ainsi la difficulté reste toujours : pourquoi naissons-nous imparfaits & malheureux ?

Ce seroit trop vous ennuyer , Madame , que de m'étendre davantage ; ce n'est pas le dessein de dire quelque chose de nouveau , qui m'a fait parler si long-temps , c'est le plaisir de m'entretenir avec vous ; je n'ai rien dit que vous ne sentiez , & que M. de Ramsay ne sâche mieux que moi : vous m'avez demandé mon sentiment , & j'ai obéi. J'aurois bien des réflexions à faire sur les propriétés de la matiere , sur la nature des Intelligences , sur leur union avec le corps : on a toujours une facilité féconde quand on détruit , & on est très à l'étroit quand on bâtit un systême : tout Critique qui a un peu de sens , doit connoître combien il est aisé de remarquer un défaut dans un beau tableau , & quel art , & quelles connoissances ce même tableau suppose dans le Peintre. M. de Ramsay a dit tout ce qu'on pouvoit dire , & il l'a mieux dit qu'un autre.

Lettre de M. de Ramsay à Madame la Comtesse d'Agénois, à l'occasion de la Lettre critique du Pere Vinot, qui lui avoit été communiquée.

La Lettre que vous avez eu la bonté de me lire, Madame, en flattant mon amour-propre, humilie mon esprit. Elle me montre que je me fais bien mal expliqué, puisqu'un génie aussi sublime & aussi exact que celui de l'Auteur de la Lettre, ne paroît pas entrer dans le dessein de mon Ouvrage. Mon principal but, quand je parle de la Religion, est de combattre l'Athéisme & le Déisme. Je montre par-tout des caracteres d'une Divinité suprême & des trois états du monde, jusques dans le sein du Paganisme ; mais je reconnois en même-temps que tout est enveloppé de fictions absurdes. Eléazar dégage ce systême des Fables Païennes ; mais il conserve plusieurs erreurs que l'Eglise a prosrites, & que je condamne de tout mon cœur avec elle. Je fais parler dans mon huitieme Livre deux hommes bien différens, un Philosophe & un Inspiré. L'un emploie tous

es ressorts de la raison contre l'incrédulité ; l'autre impose silence à la raison par une voie plus simple & plus sûre. Je ne prétends point ériger en dogmes la doctrine de la préexistence & du rétablissement des ames. Je montre seulement l'usage que la Philosophie peut en faire. En admettant ces deux erreurs d'Origene, représentées ici par Eléazar, toutes les difficultés sur l'origine disparaissent ; & si l'Auteur de la Lettre veut bien examiner le discours du Philosophe Hébreu, & le comparer avec les objections de M. Bayle, je crois qu'il y trouvera une solution parfaite. Le sophisme éternel du Dictionnaire de Bayle, est de tirer de la Religion révélée des objections contre la Religion naturelle. Pour lui répondre, il faut fixer les bornes de la raison & de la foi. Ces deux empires ont des langages différens, qu'il n'est jamais permis de confondre. La doctrine du péché originel & de l'éternité des peines, sont des dogmes de la Religion révélée, que la raison toute seule n'enseigne pas.

Les opinions d'Origene sur la préexistence & le rétablissement des ames, étoient autrefois permises, & sont con-

formes à la raison. Je ne me fers de ces erreurs, que comme ce grand homme s'en est servi pour fermer la bouche à l'impiété. Le seul usage que j'en fais, est de montrer que, puisqu'on peut trouver dans la raison foible & finie des Philosophes, une solution des grandes difficultés sur l'origine & la durée du mal Dieu peut trouver dans sa raison infinie de quoi justifier un jour les démarches incompréhensibles de sa Providence.

Après avoir conduit l'esprit aussi loin qu'il peut aller, dans l'empire de la Philosophie, je ne veux point qu'il s'y arrête; je veux qu'il aille plus loin, jusqu'à mépriser & à rejeter les spéculations subtiles, pour se replonger dans une obscurité plus sage & plus salutaire que les vaines hypothèses des Philosophes. Je vais expliquer les raisons de ma conduite par une comparaison sensible.

Un grand Roi fait une action qui paroît contraire à sa justice, à sa sagesse & à sa bonté. Ses sujets sont prêts à se révolter. Un Politique habile s'élève, & montre aux chefs mutinés qu'ils ne doivent pas condamner leur maître avant qu'il d'entendre ses raisons. Pour les disposer

à suspendre leurs jugemens téméraires, & leur propose plusieurs motifs qui justifient pleinement la conduite du Prince. Il n'est pas nécessaire que ces raisons soient précisément celles du Monarque; il suffit qu'elles soient possibles. Tandis qu'il prépare ainsi les esprits à la soumission, il arrive un Ambassadeur du Roi, qui les assure que le Prince a eu des raisons meilleures que celles dont le Politique a parlé, mais qu'il ne juge pas encore à propos de révéler. Cet Ambassadeur montre en même-temps, par des preuves invincibles, que la curiosité des révoltés est criminelle; que d'y satisfaire, entraîneroit leur malheur; que le bien de l'Etat en général, & de chacun en particulier, consiste à s'en rapporter à la bonté naturelle du Prince, & d'attendre en paix le dénouement de sa conduite secrète. Eléazar est le Politique, Daniel est l'Ambassadeur; l'un ne fait que préparer le chemin à l'autre.

J'ai toujours senti que la meilleure manière de ramener les hommes à l'humble & à la simple foi, est d'aller par gradation, & de les y conduire par nuances. C'est ainsi que je suis sorti moi-même

de l'abyme d'incrédulité, où je fus plongé par ma naissance. Vouloir ramener tout-d'un-coup au sacrifice de la raison un Philosophe idolâtre de sa raison, c'est ne pas connoître les bornes de l'esprit humain, c'est ne pas savoir se proportionner à sa foiblesse. Le dessein de mon ouvrage est de rendre l'Athée Déiste, le Déiste Chrétien, & le Chrétien Catholique. Hors l'Athéisme, où je ne suis jamais tombé, j'ai passé moi-même par tous ces degrés. J'ai tâché de guérir les Incrédules qui cherchent la vérité, de la même façon dont j'ai été guéri moi-même. Tandis qu'il est permis de raisonner, j'emploie les systêmes philosophiques qui semblent plus flatter la raison; mais si-tôt qu'il faut croire, je n'ai plus d'opinions; elles se perdent, & s'absorbent dans l'incompréhensibilité divine. Je sens cependant que je n'ai pas marqué suffisamment toutes ces nuances. Je n'ai pas fait sentir assez ce passage de la raison à l'autorité. Je crains d'avoir scandalisé les ames foibles, & donné des prétextes de calomnie aux esprits incrédules. Je tâcherai de réparer ces défauts dans une seconde édition, & je suis très-

obligé à l'inconnu qui vous écrit, de m'avoir fait sentir la faute involontaire où je suis tombé.

Je suis, avec un très-profond respect,

MADAME.

M. de Ramsay, éclairé par la critique & par l'avis général, fit beaucoup de changemens à son Ouvrage : la seconde édition est infiniment supérieure à la première.

André-Michel Ramsay, Chevalier, Baronnet, & Docteur en l'Université d'Oxford, naquit en Ecosse en 1686. M. de Fénélon le convertit à la Foi Catholique : il s'attacha à ce Prélat : il a écrit sa vie, & a donné une bonne édition du Télémaque. Il a composé plusieurs autres Ouvrages, tant en Anglois qu'en François. Le principal, en Anglois, est un Plan d'éducation, & en François, celui dont nous venons de nous occuper, & l'Histoire de M. de Turenne. En 1724, il fut chargé de l'éducation des Princes, fils du Prétendant : il ne la suivit pas longtemps, & fut chargé de celle du Prince de Turenne ; aujourd'hui Duc de Bouillon. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye en 1743.

E vj

L'Abbé Pernety est Historiographe de la Ville de Lyon, & Membre de l'Académie de cette Ville. L'on a de lui des Abus de l'Education, l'Ouvrage dont il vient d'être fait mention, les Conseils de l'Amitié, des Lettres Philosophiques sur les Physionomies, l'Histoire de Favonide, des Observations sur la vraie Philosophie, des Recherches sur la Ville de Lyon, le Tableau de cette Ville, les Lyonnois dignes de mémoire. On trouve généralement dans ses Écrits, de la Morale, de la Philosophie, des observations utiles, de la finesse & des pensées. Aux lumieres d'une saine raison, M. l'Abbé Pernety joint les avantages d'une érudition étendue. Ses Differtations sur *le tout est bien*, de Pope, & sur l'Homme Social, sont les fruits de la première, & l'on doit trouver les preuves de la seconde dans ses Ouvrages sur la Ville de Lyon. Indépendamment du mérite de l'esprit & des connoissances, il a encore la clarté du style, la méthode, la douceur & l'aménité.

Il ne faut pas confondre cet Écrivain avec un Bénédictin du même nom, aujourd'hui Bibliothécaire du Roi de Prusse, à qui nous devons un Dictionnaire de *Peinture, Sculpture & Grayure*, Ouvrage très-savant. Il est encore

Auteur d'un Livre intitulé, *les Fables Egyptiennes & Grecques, dévoilées & réduites au même principe*; nous avons encore de lui une Relation des Voyages des Isles Malouines, qu'il a faits avec M. Bougainville, & une Réfutation du Livre des Recherches sur les Américains.

M. l'Abbé Pernety a fait l'éducation de M. de Boulogne, aujourd'hui Conseiller d'Etat & Intendant des Finances. Il est Chanoine du second ordre de la Primatiale de Lyon, &, en cette qualité, s'intitule *Chevalier*, titre affecté aux Chanoines de cette classe, comme celui de *Comte* l'est aux Chanoines du premier ordre.

En nous servant de la Traduction de Charpentier pour faire notre Extrait, nous avons regretté qu'il n'y en eût pas de plus fidele. Nous n'avons donc pu faire un meilleur choix. Mais nous apprenons, & nous annonçons avec plaisir à nos Lecteurs, qu'un Membre de l'Académie des Belles-Lettres, aidé des conseils d'un autre Académicien, regardé, avec raison, comme une des principales lumieres de ce Corps respectable, dont il est lui-même respecté, prépare une Traduction de la *Cyropædie*, qui,

sortie de telles mains , aura toute la perfection que nous désirerions souvent de trouver dans les Traductions d'après lesquelles nous travaillons. Ce présent littéraire sera offert au Public avant le terme d'une année.

SIXIEME CLASSE.

ROMANS SATYRIQUES , COMIQUES ET BOURGEOIS.

Nous avons préparé pour ce Volume l'Extrait du Roman comique de Scarron. Plusieurs réflexions nous empêchent de le donner aujourd'hui. 1°. Scarron a fait , indépendamment du chef-d'œuvre dont nous parlons , plusieurs *Nouvelles* que nous croyons devoir offrir dans la classe des *Contes & Nouvelles* , & cette classe est ici remplie par un autre Ouvrage. 2°. L'Extrait qui suit dans ce Volume , étant , en quelque façon , un ramas de choses plaisantes , nous avons craint que trop de plaisanteries & de gaieté dans le même Volume , ne fatiguassent à la fin le Lecteur. 3°. N'ayant qu'un nombre fixe de pages à

remplir, & voulant donner les deux différens Extraits, nous eussions été obligés de les étrangler tous les deux. Nous prenons donc le parti de renvoyer le *Roman comique* au second Volume de Janvier; & nous supprimons, pour cette fois, la classe qui devoit en contenir l'Extrait. Dans le même Volume où nous le renvoyons, il sera suivi des Nouvelles du même Auteur; & la note que nous donnerons sur la personne de Scarron & ses productions, servira pour les deux articles.

SEPTIEME CLASSE.

NOUVELLES HISTORIQUES ET CONTES.

Contes, Nouvelles & joyeux Devis de Bonaventure des Periers; à Amsterdam, 1711, 2 vol. in-12.

APRÈS avoir parlé des nouvelles de la Reine de Navarre, nous croyons devoir les faire suivre par celles d'un de ses Valets-de-Chambre, qui, sans doute, crut lui faire sa cour, en travaillant dans le même genre. Cet Auteur, en serviteur

humble & modeste, craignant d'avoir l'air de faire assaut avec la Princesse, en écrivant des histoires intéressantes & suivies, s'est borné au plus petit genre : la plupart de ses Contes sont, ou des Fables en prose, ou des Epigrammes amenées par des narrations fort courtes, & nécessaires pour en faire mieux sentir le fil. Il s'en faut beaucoup que cette brièveté ait nui au succès de ses Contes. Si les Faiseurs de Tragédies n'y ont pas trouvé des sujets dignes de leurs talens, les Epigrammatistes & les Diseurs de bons mots, y ont fait une ample récolte : l'on sera étonné, en lisant ce que nous allons en extraire, de trouver une quantité de traits connus de tout le monde; nous n'en ferons même mention que pour apprendre à nos Lecteurs que c'est à des Periers que l'on en a obligation.

Indépendamment des ses Contes, des Periers a fait quelques autres Ouvrages, tant en vers qu'en prose. Nous avons de lui une Traduction en vers de l'Andrienne de Térence, des Poésies diverses, une Apologie pour Marot, absent, contre Sagon, Poète contemporain de Marot, & son adversaire déclaré. Cette Apologie prouve que des Periers étoit ami particulier de Marot. La conformité d'état & de talens devoit faire naître ce senti-

ment. On fait d'ailleurs que Marot étoit dévoué à la Reine de Navarre, en supposant même qu'il ne lui ait pas été attaché en qualité de Valet-de-Chambre, comme il l'a été au Roi son frere.

Du Moulin, certainement Valet-de-Chambre de Marguerite, a été l'Éditeur des Œuvres de des Periers, après sa mort, & les a dédiées à cette Princesse. Gruget, revêtu du même titre, a été le premier Editeur des Contes de la Reine. Jean de la Haye, autre Valet-de-Chambre de cette Princesse, est connu par des Ouvrages du même genre, cités par la Croix-du-Maine : ainsi l'on voit que la chambre de la Reine de Navarre fut de son temps un vrai Parnasse.

La date précise de la mort de des Periers est inconnue ; mais malheureusement le genre de cette mort ne l'est pas. Il se tua lui-même d'un coup d'épée. Ce fut postérieurement à l'année 1639, puisqu'il a fait une Relation en vers d'un voyage que la Cour fit à Lyon dans cette année-là ; mais ce fut avant 1644, date de l'édition de ses Œuvres publiées par du Moulin.

Dans ces Œuvres ne sont compris, ni les Contes dont nous allons parler, ni un autre Ouvrage singulier écrit en François, à qui il a jugé à propos de donner un titre Latin ; c'est le *Cymbalum*.

mundi. Les mêmes raisons qui nous engagent quelquefois à faire des excursions hors des limites que nous nous sommes prescrites, nous déterminent à nous arrêter un moment sur ce Livre-ci, qui d'ailleurs ne nous est pas absolument étranger.

Quoique les Dialogues ne soient pas des Romans, nous croyons que lorsque les sujets qu'on y traite, les personnages qu'on y fait parler tiennent absolument du genre romanesque, & qu'ils ont d'ailleurs pour Auteurs des Écrivains dont nous présentons au Public d'autres Ouvrages; on ne peut que nous savoir gré de les faire connoître ou de les sauver de l'oubli, dans nos Notes préliminaires, dont le but est de suppléer à l'étendue de notre entreprise, & d'en augmenter l'utilité.

Le Livre dont nous parlons est plus curieux, peut-être, par le bruit qu'il a fait, que par son mérite réel & par le prix dont se vendoient les exemplaires de l'édition originale, ayant la réimpression qui en fut faite en Hollande, par Prosper Marchand, en 1731. Il renferme cependant une satire assez fine de la sottise générale des hommes; & peu d'Ouvrages de ce temps sont aussi agréablement écrits.

Presque tous les Écrivains qui en parlent, tels que Henri Étienne, la Croix-du-Maine, Bayle, Pasquier, le Pere Meresne, Minime, l'ont envisagé comme un Livre *détestable*, un Livre *impie*, un Livre qui *mériteroit d'être jetté au feu avec son Auteur*. Nous osons avouer, après l'avoir lu, (même avec prévention,) que nous n'y avons rien trouvé qui justifie le préjugé & le sentiment de ces Écrivains. L'Auteur, sans doute, voulut s'amuser, en faisant un Livre plaisant; & ce Livre d'ailleurs est assez fou, pour ne pouvoir pas être dangereux.

La Croix-du-Maine explique les mots *Cymbalum mundi*, par ceux de *Clochette du monde*. Il seroit assez difficile de dire pourquoi l'Auteur a donné ce titre à son Ouvrage; & encore plus, pourquoi l'on trouve un titre Latin à la tête d'un Livre François. Peut-être l'Auteur manquoit-il d'expression Françoisse assez énergique, pour faire sentir aussi fortement qu'il l'auroit souhaité, que le but de son Ouvrage étoit de se moquer indifféremment de tout le monde; & il a eu recours au Latin, pour exprimer, par les mots *Cymbalum mundi*, ce que nous exprimerions très-bien en François par la *Tympanisation du monde*, si l'on pouvoit se servir de cette maniere de parler.

Le corps de l'Ouvrage est composé de quatre Dialogues. Nous allons les faire connoître successivement, en exposant dans le même ordre les différens sujets qui y donnent lieu.

Dialogue premier.

Mercure descend des Cieux à Athènes, pour y faire relire, par ordre de Jupiter, le Livre des Destinées. Il est rencontré dans un cabaret par deux hommes qui ouvrent son sac, lui volent le Livre qu'il apporte, en mettant un autre à sa place, & enfin lui cherchent querelle pour le faire sortir du cabaret avant qu'il s'apperçoive du tour qu'on lui a joué. Les frippons d'Athéniens l'ont très-bien reconnu pour Mercure, Patron de différens Etats, & entr'autres du leur. Pour s'en débarrasser, après l'avoir volé, ils imaginent cet expédient singulier. Le Dieu & les filous boivent ensemble. Mercure trouve le vin très-bon, & le loue à outrance. C'est le sujet de la querelle.

M E R C U R E.

Quel vin est ceci ?

C U R T A L I U S.

Vin de Beaulne.

MERCURE.

Vin de Beaulne ! Corbleu , Jupiter ne boit point de nectar meilleur.

B'YRPHANÈS.

Le vin est bon ; mais il ne faut pas accompagner le vin de ce monde au nectar de Jupiter.

MERCURE.

Jerni ! Jupiter n'est pas servi de meilleur nectar.

CURTALIUS.

Advisiez bien à ce que vous dites : car vous blasphémez grandement ; & dis que vous n'êtes pas homme de bien , si vous voulez soutenir cela ; voire par le fambieu.

MERCURE.

Mon ami , ne vous colérez pas tant. J'ai tasté des deux , & vous dis que cestui-ci vault mieux.

CURTALIUS.

Monsieur , je ne me colere point , ni je n'ai beu de nectar , comme vous dites qu'avez fait ; mais nous croyons ce qu'en est escrit , & ce que

l'on en dit. Vous ne devez point faire comparaison de quelque vin qui croisse en ce monde-ci, au nectar de Jupiter. Vous ne seriez pas soutenu en cette cause.

M E R C U R E.

Je ne sais comment vous le croyez ; mais il est ainsi comme je vous le dis.

C U R T A L I U S.

Je puisse mourir de male mort, Monsieur, (si vous voulez maintenir cetre opinion) si je ne vous fais mettre en lieu où vous ne verrez jamais vos pieds de trois mois, tant pour cela que pour quelque chose que vous ne cuydez pas que je sache. (Ecoute, mon compagnon, il a desrobé, en entrant ici, je fais bien quoi là hault dans la chambre. Par le corbieu, il n'y a rien si vrai.) Je ne sais qui vous êtes ; mais ce n'est pas bien fait à vous de tenir ce propos-là : vous vous en pourriez bien repentir, & d'autres cas que vous avez faits, il n'y a pas long-temps ; & sortez de céans hardyment ; car, par la morbieu, si je vais premier que vous, ce sera à vos dépens. Je vous amenerai des gens qu'il vaudroit mieux que vous eussiez à faire à tous les diables d'enfer ; qu'au moindre d'eux.

BYRPHANES.

Monsieur, il dit vrai. Vous ne devez point aussi vilainement blasphémer ; & ne vous fiez en mon compagnon que bien à point. Par le corbieu, il ne vous dit chose qu'il ne fasse, si vous lui échauffez le poil.

MERCURE.

C'est pitié d'avoir affaire aux hommes ! Que le grand diable ait part à l'heure que mon pere Jupiter me donna jamais l'office de trafiquer & converser avec eux. . . . Hôtesse, tenez, payez-vous : j'ai grand hâte d'être parti.

Mercuré sort en effet, & débarrasse les filous. On verra dans le troisieme Dialogue ce que devient le Livre des Destinées, dont, par parenthese, il n'est pas fort question dans tous ces Discours.

Dialogue second.

Les Interlocuteurs sont Mercuré & Trigabus. Ce dernier rappelle à ce Dieu le tour qu'il a joué aux Philosophes d'Athènes, en leur montrant une grosse pierre, qu'il leur a dit être la pierre phi-

lofophale. Comme ils l'importunoient tous pour l'avoir entiere, il fit feimblant de la brifer, & de la réduire en poudre, qu'il répandit dans l'Arene du Théâtre d'Athenes. » Leur difant
» qu'ils cherchaffent bien, & que s'ils pouvoient
» recouvrer d'ycelle pierre philofophale, tant
» petite piece fût-elle, ils feroient merveilles.
» transmuerient les métaux, romproient les
» barres des portes ouvertes, guariroient ceux
» qui n'auroient point de mal, interpréteroient
» le langage des oifeaux, interpréteroient facilement tout ce qu'ils voudroient des Dieux;
» pourvu que ce fût chofe licite, & qui deuff
» advenir, comme après le beau temps la pluye,
» fleurs & ferein au printemps, en été pouldre
» & chaleurs, fruits en automne, froid & fange
» en hyver; bref, qu'ils feroient toutes ces
» chofes & autres. Vraiment, continue Triga-
» bus, ils n'ont ceflé, depuis ce temps, de
» fouiller & remuer le fable du théâtre, cuidant
» en trouver des pieces. C'eft ung paffe-temps
» que de les voir esplucher. Tu dirois propre-
» ment que ce font petits enfans qui s'esbattent
» à la pouldrette, finon quand ils viennent à fe
» battre.

M E R C U R E.

« Et bien, n'en y a-t-il pas ung qui en aib
trouvé quelque pièce ? »

T R I G A B U S.

Pas ung, de par le Diable. Mais il n'y en a au-
cun qui ne se vante qu'il en a grande quantité.

*Trigabus continue d'apprendre au Dieu quelle
fut la suite de ces recherches.*

T R I G A B U S.

Sambieu ! je voudrois que tu eusses vu ung
peu le desduit ; comme ils s'entrebattent par
terre & comme ils s'ostent des mains l'un de
l'autre les myes d'arene qu'ils trouvent ; comme
ils rechignent entre eux, quand ils viennent à
confronter ce qu'ils ont trouvé. L'ung-se vante
qu'il en a plus que son compagnon ; l'autre lui
dit que ce n'est pas de la vraye ; l'ung veult en-
seigner comme c'est qu'il en fault trouver, & si
n'en peut pas recouvrer lui-même ; l'autre lui
respond qu'il le fait aussi bien, & mieux que
lui : l'ung dit que pour en trouver des pieces, il
se fault vestir de rouge & vert ; l'autre dit qu'il
vauldroit mieux être vestu de jaune & bleu ; l'ung

est d'opinion qu'il ne fault manger que six fois le jour, avec certaine diette; l'autre tient ce à dormir avec les femmes n'y est pas bon; un dit qu'il faut avoir de la chandelle, fût-ce plein midi; l'autre dit du contraire. Ils craignent ils se demeinent, ils s'injurient; & Dieu fait les beaux procès criminels qui en sourdent tellement qu'il n'y a court, rue, temple, fontaine, four, moulin, place, cabaret, que tout ne soit plein de leurs paroles, caquets, disputes, actions & envies; & ils ont telle opinion chacun de leur arene philosophale, qu'ils promettent rendre raison, & juger de tout, des cieux, des champs élyséens, de vice, de vertu, de vie de mort, de paix, de guerre, de toutes choses & plusieurs autres. Tellement qu'il n'y a rien en ce monde de quoi il ne faille qu'ils en tiennent leurs propos, voire jusques aux petits chiens des Druydes, & jusques aux poupées de leurs petits enfans. Il est bien vrai qu'il y en a quelques-uns (ainsi que j'ai oui dire), lesquels on estime en avoir trouvé des pieces; mais iceux n'ont eu aucune vertu en propriété, si non qu'ils en ont transformé des hommes en cigales, qui ne font aultre chose que caquetter jusques à la mort; d'autres en perroquets injurieux, non attendant ce qu'ils jargonnent; & en asnes propres

à porter gros faix , & opiniâtres à endurer force coups de bâton. Bref, c'est le plus beau passe-temps, & la plus joyeuse risée de considérer leur façon de faire, que l'on vît oncques, & dont l'on ouït jamais parler.

Ce récit inspire à Mercure le desir de profiter de son travestissement, pour aller juger par lui-même du ridicule de ces disputes.

L'on voit que, dans ce Dialogue, la Philosophie se cache sous une plaisanterie digne de Lucien, & meilleure, peut-être, que celle des Dialogues de cet Auteur Grec.

Dialogue troisieme.

Mercure vient à Athenes pour y faire faire un citi public de ce Livre des Destinées qui lui a été ravi. Il rencontre Cupidon, qui lui apprend que deux personnes ont son Livre, & qu'elles s'en servent à dire la bonne aventure & à prédire l'avenir.

Cette rencontre est assez singuliere; mais tel est le ton des quatre Dialogues. On donne ici à Cupidon un caractere particulier. C'est celui d'un enfant tout-à-fait léger & inconsideré. Lorsque Mercure veut lui parler sérieusement de l'usage

que l'on peut faire de son Livre, voici ce qu'il lui répond :

C U P I D O N.

Je ne t'en saurois que dire, car je ne suis point curieux de ces matieres-là. Je ne pense, sinon à mes petits jeux, menus plaisirs & joyeux embattemens, & à entretenir les jeunes Dames; jouer au cachemouchet, au domicile de leurs petits cœurs, où je pique, & laisse souvent de mes légères fleches; à voltiger par leurs cerveaux, & leur chatouiller leurs tendres mouches & délicates entrailles; à me montrer & promener dedans leurs rians yeulx, ainsi qu'en belles petites galeries; à baiser & sucer leurs lèvres vermeilles.

Mercuré veut insister, & lui parler d'une autre affaire; il lui répond par une chansonnette.

C U P I D O N.

Pourtant que je suis jeunette,
Amy, n'en prenez pas ès moy :
Je ferois mieux la chosette
Qu'une plus vieille que moy,

M E R C U R E.

Ah ! que tu as bon temps ! Tu ne te soucies guère s'il doit pleuvoir ou neiger, comme fait Jupiter, lequel en a perdu le Livre.

C U P I D O N.

Toujours les amoureux auront beau jours,
Toujours & en tout temps,
Les amoureux auront bon temps.

M E R C U R E.

Voire, voire, nous en sommes bien.

C U P I D O N.

Il y a Mademoiselle,
Il y a je ne fais quoi....

Qui est cette belle jeune fille que je vois là-bas en un verger seulette ? Elle n'est point encore amoureuse ; mais vous aimerez, belle Dame, sans inercy, avant qu'ayez fait trois pas.

Cupidon lui lance une fleche, & s'en va. Mercure voyant qu'il n'y a rien à tirer d'un étourdi de Dieu tel que celui-là, s'en va aussi de son côté ; & la jeune fille, devenue amoureuse subitement, adresse ses tendres doléances aux oisillots des bocages d'Athenes.

Dialogue quatrieme.

Les Interlocuteurs sont deux chiens qui avoient appartenu autrefois à Actéon. Après s'être reconnus, ils se demandent ce qu'ils ont fait depuis la mort de leur maître.

P A M P H A G U S.

Ah le bon maître ! Tu me renouvelles mes douleurs. Oh que je perdis beaucoup à sa mort, mon ami ! Je faisois grande chere alors, ou maintenant je meurs de faim.

H Y L A C T O R.

Par mon serment, nous avions bon temps, quand j'y pense. C'étoit un homme de bien, qu'Actéon, & vrai gentilhomme, car il aimoit les chiens. On n'eust osé frapper le moindre de nous quoi qu'il eust fait ; & avec cela, que nous étions bien traités ! Tout ce que nous pouvions prendre, fût-ce en la cuisine, au garde-manger, ou ailleurs, étoit nostre, sans que personne eût été si hardy de nous battre, ou de nous l'ôter.

P A M P H A G U S.

Hélas ! il est vrai. Le maître que je sers maintenant n'est pas tel, car il ne tient pas compte de

nous. Au moindre pas dans la cuisine, on nous hue, on nous menace, on nous chasse, on nous bat tellement que nous sommes plus meurtris & déchirés de coups, que vieux coquins.

H Y L A C T O R.

Voilà que c'est, Pamphagus, mon ami; mais il faut prendre en patience. Le meilleur remède que je sache pour leurs douleurs présentes, c'est d'oublier les joies passées, en espérance de mieux avoir. Ainsi qu'au contraire le souvenir des maux passés, fait trouver les biens présents bien meilleurs, & beaucoup plus doux.

Dans la suite de cette conversation, ils se demandent pourquoi ils parlent comme des hommes. Ils s'apprennent mutuellement que c'est parce qu'ils ont mangé à eux deux la langue d'Actéon, changé en cerf, comme l'on sait, par l'ordre de Diane. Mais Hylactor apprend à Pamphagus qu'il ne fait aucun usage de son talent devant les hommes, parce qu'il sait combien leurs vices les rendent dangereux & méprisables.

P A M P H A G U S.

Mais serois-tu pas content de vivre à leur manière?

H Y L A C T O R.

A la maniere des hommes ! nenni , mon ami je te jure par les trois têtes de *Cerberus* , que j'aime mieux être toujours comme je suis , que non pas leur ressembler en leur misérable façon de vivre , quand ce ne seroit que pour le trop parler dont il faudroit user avec eux.

P A M P H A G U S.

Je ne suis pas de ton opinion. Vray est que je n'ai point encore parlé devant eux ; mais sans cela que j'avois en phantasie de trouver quelque compagnon qui sçût parler comme moi , je n'eusse pas tant mis à leur dire quelque chose. Car j'en vivrois mieux , plus honorablement , & plus magnifiquement. Ma parole seroit préférée à celle de tous les hommes , quoique je disse ; car incontinent que j'ouvrirois la bouche pour parler , on feroit faire silence pour m'escouter. Ne sçais-je pas bien ce que c'est que des hommes ? Ils se fâchent volontiers des choses présentes , accoutümées , familières & certaines ; & aiment toujours mieux les absentes , nouvelles , estrangères & impossibles : & sont si sottement curieux , qu'il ne faudroit qu'une petite plume qui s'elevât de

terre, le moins du monde, pour les amuser tous tant qu'ils sont.

H Y L A G T O R.

Il n'y a rien de si vrai que les hommes se fâchent d'ouïr parler l'ung l'autre, & voudroient bien ouïr quelque chose d'ailleurs que d'eux-mêmes. Mais consideres aussi qu'à la longue il leur ennuyeroit de te ouïr causer. Ung présent n'est jamais si beau, ni si plaisant qu'à l'heure qu'on le présente, & que, avec belles paroles, on le fait trouver bon. Un collier n'est jamais si neuf que le premier jour qu'on le porte : car le temps envieillit toutes choses, & leur fait perdre la fleur de nouveauté. Auroit-on prou ouy parler les chiens, on voudroit ouïr parler les chats, les bœufs, les chevres, les ânes, les pourceaux, les puces, les oyseaux, les poissons, & tous autres animaux. Et puis, qu'autoit-on davantage, quand tout seroit dit ? Si tu consideres bien, il vaut mieux que tu sois encore à parler, que si tu eusses desjà tout dit.



Contes.

Le premier de ces Contes, intitulé, *les trois Fols*, n'offre qu'un seul trait qui puisse mériter un sourire; encore est-ce à la faveur du langage de l'Auteur.

» Il y avoit un des trois Fols nommé
» *Polite*, qui étoit à un Abbé de Bour-
» gueil. Un jour, un matin, un soir,
» (je ne saurois dire l'heure) M. l'Abbé
» n'étoit pas seul dans son lit. *Polite* le
» vint trouver, & mist le bras entre les
» linceulx par les pieds du lit. Là il trou-
» ve un pied de créature humaine : il
» demande à l'Abbé : *Moine, à qui est*
» *ce pied?* Il est à moi, dit l'Abbé.
» *Et celui-ci?* Il est encore à moi. Et
» ainsi qu'il prenoit ces pieds il les met-
» toit à part, les tenoit d'une main; &
» de l'autre main, il en print encore un,
» demandant : *Celui-ci, à qui est-il?* A
» moi, ce dit l'Abbé. Onai, dit *Polite*,
» & *celui-ci?* Vas, vas, tu n'es qu'un
» fol, dit l'Abbé, il est aussi à moi. A
» tous les diables soit le Moine, dit *Po-*
» *lite*, il a quatre pieds comme un che-
» val. «

Un Chantre de l'Eglise de S. Hilaire de Poitiers, servoit l'Eglise & le Chapitre avec beaucoup de zèle. Tous les Chanoines l'aimoient, parce qu'il avoit la voix belle & l'humeur gaie, & l'invitoient tour à tour à leur table; mais il étoit d'ailleurs assez mal payé de son talent & de sa peine. Tous les Chanoines en particulier lui promettoient un Bénéfice, & tous l'oublioient dans leurs assemblées. Pour obtenir ce qu'on lui promettoit en vain, il s'avisa un jour d'un expédient assez singulier. Sous le nom de la reconnoissance, il les invita tous à dîner chez lui. Les Chanoines promirent par honnêteté; mais chacun d'eux craignant de faire mauvaise chère, ils envoyèrent séparément leur plat chez l'Amphytrion. Le Chantre confondit volontairement tous les potages & tous les ragouts, » & Dieu fait de quelle grâce » ils étoient alors ! Car l'un avoit envoyé » un chapon aux porreaux; l'autre, au » safran; l'autre avoit envoyé la piece de » bœuf poudrée aux naveaux; l'autre, un » poulet aux herbes; l'autre, bouilli; » l'autre, rôti. « Chaque Chanoine fa-

rieux & mourant de faim, se plaignit que son plat, excellent en lui-même, avoit été rendu détestable par le mélange. » Et donc, dit le Chantre, ce qui étoit » à part, n'est pas bon *assemblé*? Vrai-
» ment, je vous en crois, & ne fût-ce
» que vous autres, Messieurs; car quand
» vous êtes chacun à part soi, il n'est rien
» meilleur que vous êtes; vous faites
» tout le monde riche de vos belles pa-
» roles; mais quand vous êtes ensemble,
» en votre Chapitre, *vous ressemblez à*
» *vos potages.* «

Un honnête Curé, très-bon homme, avoit perdu la vue à la suite d'une fluxion. Son Evêque lui envoie d'abord son Médecin : quelque temps après, il va le visiter lui-même. » Eh bien ! M. le Curé,
» comment vont les yeux ? Ah ! Monsei-
» gneur, votre Docteur est un habile
» homme. Il dit que je vois. «

Un homme de soixante ans épousa une fille de vingt. La disproportion des âges se fit bientôt sentir au cœur de la jeune personne. Le monde est plein de conso- lateurs : il s'en offrit beaucoup : tous ne

furent pas refusés. Le mari vit, en Philosophe, le parti qu'avoit pris sa femme. Il ne soupçonnoit pas cependant le scandale de ses mœurs; un seul attachement étoit tout ce qu'il appercevoit. Le Public & sa femme elle-même, par son étourderie, l'instruisirent bientôt. De l'indulgence, il passa au mépris. L'impunité fit augmenter le nombre des amans. Ses parens, qui le croyoient aveugle, s'unirent pour l'éclairer. Le petit Sénat le condamna à partager le déshonneur de sa femme, s'il ne vengeoit avec éclat les outrages multipliés dont il avoit à se plaindre. L'éclat répugne aux Philosophes. La raison propose des partis moins violens, & souvent plus certains. Après avoir tranquillisé sa famille, il assémbla celle de sa femme. Un grand dîner fut le prétexte de l'invitation. Son infidele en faisoit les honneurs. La chère fut abondante; on but du très-bon vin. Au dessert, lorsque les domestiques eurent été congédiés, il dit aux convives : » Messieurs & Mes-
» dames, vous savez combien de temps
» il y'a que j'ai épousé votre parente que
» voici. J'ai eu le loisir de connoître que

» ce n'étoit pas à moi à qui elle devoit
» se marier, d'autant que nous n'étions
» pas pareils, elle & moi. Toutefois,
» quand ce qui est fait ne peut se défaire,
» il faut aller jusques au bout ». Ensuite
se tournant vers sa femme, il dit : » Ma
» mie, j'ai eu depuis quelque temps des
» reproches de votre gouvernement, les-
» quels m'ont grandement desplu. Il m'a
» été dit que vous avez des jeunes gens
» qui viennent céans à toutes heures du
» jour pour vous entretenir, chose qui est
» à votre grand déshonneur & au mien.
» Vous direz à ceux qui vous hantent,
» que d'ici en avant ils entrent plus dis-
» crètement pour vous venir voir ; ce
» qu'ils pourront faire par le moyen d'une
» porte de derriere que je leur ai fait
» faire, de laquelle voici demi-douzaine
» de clefs que je vous baille, pour leur en
» donner à chacun la sienne ; & s'il n'y
» en a assez, nous en aurons d'autres ;
» le Serrurier est à notre commandement ;
» & leur dites de départir leur temps le
» plus commodément pour vous qu'il
» sera possible ; car si vous ne voulez
» garder de mal faire, au moins ne pou-

» vez-vous que le faire secrètement,
» pour empêcher le monde de parler con-
» tre vous & contre moi ».

La jeune femme, condamnée à rougir aussi publiquement, & à dévorer une raillerie aussi piquante, trouva une leçon dans sa honte même; & son retour vers son mari justifia la manière sensée dont il avoit cru devoir la punir.

Il faut ici copier l'Auteur mot pour mot. On croira lire *la Fontaine* en prose.

» Une bonne femme portoit une potée
» de lait au marché, faisant son compte
» ainsi : Qu'elle la vendroit deux liards;
» de ces deux liards elle en acheteroit
» une douzaine d'œufs, lesquels elle met-
» troit couver, & en auroit une douzaine
» de poussins. Ces poussins deviendroient
» grands, & les feroit chaponner. Ces
» chapons vaudroient cinq sols la piece;
» ce seroit un écu, & plus, dont elle en
» acheteroit deux cochons, mâle & fe-
» melle, qui deviendroient grands, & en
» feroient une douzaine d'autres, qu'elle
» vendroit vingt sols la piece, après les
» avoir nourris quelque temps. Ce seroit
» douze francs, dont elle en acheteroit

» une jument qui porteroit un beau pou-
 » lain, lequel croîtroit, & deviendrait
 » tant gentil. Il sauteroit, & feroit *hin*.
 » Et en disant *hin*, la bonne femme, de
 » l'aïse qu'elle avoit en son compte, se
 » print à faire la ruade que feroit son
 » poulain; &, en ce faisant, sa potée de
 » lait va tomber, & se respandit toute.
 » Et voilà ses œufs, ses poussins, ses
 » chapons, ses cochons, sa jument, son
 » poulain, tous par terre. Ainsi les Al-
 » quemistes (*Alchymistes*), poursuit le
 » Conteur, après qu'ils ont bien four-
 » nayé, charbonné, lutté, soufflé, dis-
 » tillé, calciné, congelé, fixé, liquéfié,
 » vitrifié, putréfié, il ne faut que casser
 » un alambic pour les mettre au compte
 » de la bonne femme ».

Un heureux Savetier vivoit à Paris.
 Gaieté d'humeur, amour du vin, indif-
 férence des richesses, tel étoit son carac-
 tere. Un jour il trouve dans un vieil mur
 un pot de fer qui renfermoit plusieurs
 pieces de vieille monnoie. Il entre chez
 lui avec ce trésor, & la gaieté reste à la
 porte. Il passoit le jour à compter, à cal-
 culer; & bientôt il s'aperçut qu'il ne

chantoit plus. » Il pensoit, il rêvoit, il
 » fantasioit en soi-même, disant : *La mon-*
 » *noie n'est pas de mise ; je n'en saurois*
 » *avoir, ni pain, ni vin ; si je la monstre aux*
 » *Orseuvres, ils me décèleront, ou ils en*
 » *voudront avoir leur part, & ne me baille-*
 » *ront pas la moitié de ce qu'elle vaut* ». Tantôt il craignoit de n'avoir pas bien caché son trésor ; il ne cessoit de monter, de descendre, de remonter. Il calculoit, il comptoit les especes, il les pesoit, il s'agitoit, & sur-tout il ne chantoit plus. A la fin, il soupçonna la cause de son mal. *Comment ! je ne fais que penser à mon pot ! Les gens connoissent bien, à ma fa-*
çon, qu'il y a quelque chose de nouveau en
mon cas. Baa, le diable y ait part au pot ;
il me porte malheur. Cette réflexion l'éclaire & le détermine. Il prend le chemin de la riviere, marche méditant, s'applaudit de ce qu'il fait, &, arrivé sur le bord, le pot partit, & la gaieté revint.

Qui ne reconnoît ici la Fable charmante de la Fontaine, intitulée : *Le Financier & le Savetier*, & la Comédie également gaie & philosophique de l'Embarras des Richesses, une des Pièces que nous devons le plus regretter de celles que les Acteurs du Théâ-

tre Italien jouoient autrefois , & qu'ils laissent à présent dans l'oubli.

Un filou du premier ordre , nommé *Faiseu* , pris sur le fait à Angers , en partit à cheval à la hâte. N'ayant point de bottes , & craignant le froid , il en composa avec du foin. Arrivé à la Fleche , & rougissant de son accoutrement , il envoie chercher un Cordonnier. Mon ami , lui dit-il , ne me ferois-tu pas bien une paire de bottes pour demain matin ? Ouidèà , Monsieur , dit le Cordonnier. Mais je les voudrois avoir une heure avant le jour. — Monsieur , vous les aurez à telle heure , & si bon matin que vous voudrez. — Eh , mon ami , je t'en prie , dépêche-les-moi , je te les paierai bien. Le Cordonnier prend sa mesure , & s'en va. » Incontinent qu'il fut parti , Maistre » Pierre envoie quérir un autre Cordonnier , faisant semblant qu'il n'avoit pas » pu accorder avec celui qui étoit venu ». Même demande , & même promesse. Voilà les deux Cordonniers déjà au travail. » Le lendemain matin , à heure » dite , Maistre Pierre envoie chercher » le premier , qui lui apporte ses bottes. Il

» se fait chauffer celle de la jambe droi-
» te , qui lui étoit faite comme un gant ,
» ou comme de cire. Mais quand ce vint
» à la jambe gauche : Oh , mon ami , tu
» me blesses ! J'ai cette jambe un petit
» enflée , j'avois oublié de te le dire , la
» botte est trop étroite , mais il y a du
» remède ; mon ami , vas la remettre à
» l'embouchoir ; je l'attendrai plutôt une
» heure ». Quand le Cordonnier fut
parti , le frippon se déchausse , & envoie
chercher l'autre Cordonnier. En même-
temps il fait seller son cheval , & paie son
hôte. » Voici venir le second Cordon-
» nier avec les bottes ; Maître Pierre se
» fait chauffer celle de la jambe gauche ,
» laquelle se trouve merveilleusement
» bien faite ; mais à celle de la jambe
» droite , il fit telle fourbe , comme il
» avoit fait à l'autre , & renvoie cette
» botte droite pour être élargie ». Dès
que le Cordonnier fut parti , le drôle
monte à cheval , & fuit à travers champs.
Il est déjà à deux lieues , lorsque les
Cordonniers reviennent , & se trouvent
vis-à-vis l'un de l'autre. » Ils avoient cha-
» cun la botte en main , & s'entre-de-
» mandent pour qui étoit la botte ? Pour

» Maistre Pierre Faifeu , ce dit l'un , qui
 » me l'a fait eslargir , pour ce qu'elle le
 » blessoit. Comment , dit l'autre , je lui
 » ai eslargi cette-cy. Tu te trompes ; ce
 » n'est pas pour lui que tu as besoigné.
 » Si est , si est , dit-il , n'ai-je pas parlé à
 » lui ? Ne le connois-je pas bien » ? Pen-
 dant qu'ils disputoient , le maître de l'Au-
 berge arrive au bruit qu'il entend. Il in-
 terroge ; on s'explique. Les deux Cor-
 donniers apprennent qu'ils sont trompés ;
 & exprimant leur courroux en termes
 énergiques , finissent par jouer la botte
 qui reste à chacun d'eux.

Ce Conte peut n'être pas originairement de des Periers. Nous le trouvons dans un Livre, intitulé: La Légende de Maistre Pierre Faifeu. Ce sont des narrations en vers, formant toute l'Histoire, peut-être fabuleuse, d'un Ecolier d'Angers, espiegle & filou. L'Auteur de ce Poëme (Charles Bourdigné) le fit imprimer en 1531. Il est très-probable que des Periers puisa son Conte dans cette source. Ce qui nous porte plus particulièrement à le penser, c'est que de cinquante aventures que contient l'original, celle qu'on lit dans des Periers est, sans contredit, la meilleure, & peut-être

*de qui offre quelque chose de piquant.
Cete en vers finit ainsi.*

en alla, se mocquant des mocquarts
estiment les gens sots & coquarts *;
d'eux il eut, sans faire grant bataille,
seaux de cuir, pour ses bottes de paille.

Auteur de ces Contes rapporte beau-
e différens traits d'un certain Curé
u, sur lequel il paroît qu'il avoit
es Mémoires. Mais ne pouvant,
pis d'une raison, exposer tous ces
s aux yeux de nos Lecteurs, nous
s devoir distinguer celui-ci.

Evêque avoit sérieusement grondé
ré de son Diocèse, de ce que sa
te n'étoit pas canonique. Ce Prélat
ait que la servante de chacun de ses
e eût cinquante ans. Lors de la pre-
visite qu'il fit dans son Diocèse,
voir rendu cette ordonnance, il ar-
chez le Curé de Brou, & vit trois
payfannes empressées à le servir, La
eille avoit dix-huit ans. — Com-

s'étoit moqué de lui, en le voyant entrer
dans la Ville avec des bottes de foin.

ment, M. le Curé, n'ai-je pas sévèrement défendu? Oui, Monseigneur; aussi voulois-je avoir une seule servante de cinquante ans; mais telles marchandises, un peu bonnes, sont bien rares, & ne se trouvent pas en une piece; j'en ai pris la monnoie, & j'en suis mieux servi.

Suivant des Periers, le Prélat dont est ici question, s'appelloit Milot, & étoit Evêque du Belay. On fait assez généralement que cet Evêque avoit un gout si décidé pour les procès, qu'on auroit pu les compter au nombre de ses besoins. Un jour le Roi ayant ordonné que tous ceux qui avoit fussent appointés, le Prélat tomba sur ses genoux, le suppliant très-humblement qu'on ne les lui ôtât pas tous, & qu'on lui en laissât, au moins, une douzaine des plus considérables, pour jouir encore de quelque plaisir sur la terre.

Il est inutile de dire à quoi le Conté qui suit ressemble, & de quel Opéra Comique il a été la source. Le Lecteur nous reprocheroit d'avoir douté de sa mémoire.

Un homme qui avoit passé ses beaux jours dans la galanterie, en vieillissant

penfa à fe marier. Il étoit riche; il vou-
loit avoir un héritier. Mais dans ce retour
continuel de bonnes fortunes qui avoient
partagé fa vie, il avoit éprouvé, & la foi-
bleffe, & la finelfe des femmes. » Il fa-
» voit les allées & venues que font les
» vieilles par les maifons, fous ombre de
» porter du fil, de la toile, des ouvrages,
» de petits chiens : il favoit comme les
» femmes font les malades; comme elles
» vont en vendange; comme elles parlent
» à leurs amis qui viennent en mafque;
» comme elles s'entrefont faveur, fous
» ombre de parentage». Malgré fon ex-
périence & fes inquiétudes, il franchit le
pas; le voilà marié. Son choix étoit le
plus raifonnable du monde. Sageffe, mo-
deftie, excellente éducation, tout devoit
le tranquillifer; il n'étoit cependant pas
tranquille. Une duegne, une surveillante
habile, fut donnée à la jeune femme. Le
repos commença à s'établir dans l'ame du
mari. Se fiant donc à la vigilance de la
duegne, il reçut compagnie. Le jeu, le
bal; la mufique, tous les amusemens
entrèrent dans la maifon avec la confian-
ce. Le jeune Beaufort y entra auffi. Beau-
fort étoit le vainqueur de toutes les belles,

& l'ennemi de tous les maris. Il voit des charmes de seize ans; il s'enflamme, il desîre, il projette, il s'explique : on l'écoute, on le croit, il séduit; on l'adore. Les conseils qu'il donne, les moyens qu'il propose, tout est approuvé, on s'engage; le plan est formé; il ne s'agit plus que de l'exécution. Le mari est tranquille, & la duegne est trompée. » Un jour de
» Toussaints, (comme il avoit été advisé
» entre les parties) la jeune femme, que
» le Dieu d'amour conduisoit, partit,
» accompagnée de la vieille, sur l'heure
» du sermon, pour aller ouïr un Doc-
» teur qui preschoit à Saint-Jean-en-
» Greve, & qui avoit grande presse. Ainsi
» que la Dame passoit pardevant la mai-
» son d'un Marchand, (vendu à Beau-
» fort.) voici qu'il lui fut jetté un seau
» d'eau, qui lui couvroit toute la per-
» sonne; & fut jetté si bien à point,
» que tous ceux qui le virent, cuide-
» rent bien que ce fût par inconvé-
» nient. Hélas ! dit-elle à la duegne,
» Dame Perrette, je suis diffamée : &
» que ferai-je? ... Le plus vîte fut
» qu'elle se jettât dedans la maison,
» & dit à Dame Perrette : Ma mie,
» courez

» courez vîtement me quérir ma robe
 » fourrée d'aigneaux crespéz ; je vous ar-
 » tendrai ici chez le Marchand. La vieille
 » y va ; & la Dame monte en haut, où
 » elle trouva un fort beau feu & son doux
 » ami. Avant que la vieille fut allée , ve-
 » nue, & prins robes & accoutremens,
 » le mari, qui étoit en la maison & les
 » croyoit en l'Eglise, entendit qu'on mar-
 » choit dans la chambre ; il entre, &
 » apperçoit la duegne. — Que faites-vous
 » ici ? où est ma femme ? où l'avez-vous
 » laissée ? Perrette conte ce qui est advenu.
 » — Oh ! de par tous les diables, voilà
 » un tour de finesse qui n'étoit point en-
 » core en mon papier : je les savois tous
 » fors cetui-là : allez, courez. Quel chien
 » de tour ! Courez, courez bien vîte ;
 » j'enverrai tout par le garçon.. » Da-
 » me Perrette y va ; mais il n'étoit plus
 » temps. »

Un Procureur, voulant une servante
 qu'il pût former, la prit avec toute l'igno-
 rance de la jeunesse & toute la simpli-
 cité du village. Lorsqu'elle entra chez lui,
 il lui dit : Mon enfant, vous devez être

bien peu faite au service ; mais je vous instruirai : êtes-vous bien docile ? Oh oui Monsieur, vous n'aurez qu'à parler. Le Procureur, content de son acquisition, sort pour aller vaquer à ses affaires. Son Clerc, qui l'avoit entendu, dit à la fille lorsqu'il fut parti : Vous serez bien avec cet homme-là ; mais vous ne savez rien du tout ; je crains que trop d'ignorance ne le rebute. — Monsieur, j'écouterai bien, & je ferai de mon mieux.... Je connois ses goûts, reprit le Clerc ; il y a une chose essentielle ; je puis vous l'apprendre, vous serez charmée de la savoir lorsqu'il rentrera..... L'innocent le croit, & se laisse instruire... Lorsque le Procureur, de retour, voulut commencer sa leçon : Bon, bon, Monsieur, lui dit la niaise, je suis au fait, votre grand Clerc m'a tout appris.

Le Conte qui suit a été si bien traité par la Fontaine, sous le titre du *Faiseur d'oreilles*, & de *Raccommodeur de moules* que, pour cette raison & pour quelque autre dont on se doute, nous nous dispenserons d'en parler ici.

Le suivant offre une scène connue sur le Théâtre Italien. Un Docteur en Droit ayant eu le malheur de rencontrer un troupeau de bœufs, fut renversé ; & si bien froissé, qu'il se crut blessé très-dangereusement. On l'emporte, on appelle le Chirurgien, qui lui demande, *où est son mal*. Il croit d'abord avoir une jambe cassée ; on l'examine, on la retourne : elle se trouve saine. *C'est donc l'autre*. Même examen, même succès. Voyez *aux bras*. L'un & l'autre sont en bon état. *Le col, les épaules, le dos, le ventre*, rien n'est offensé. — Bon soir, notre Maître, dit l'Esculape, quand vous aurez avisé où est votre mal, nous y ferons quelque chose.

Deux Voyageurs étoient partagés bien inégalement par la nature & par la fortune. L'un étoit gros, riche & bien monté ; l'autre étoit sec, pauvre, & sa monture étoit une haridelle. Leurs sentimens offroient encore une plus grande différence. L'un étoit un honnête homme, & l'autre un filon. Ce dernier jeta un dévolut sur la bourse & sur le cheval de

son compagnon de voyage. Arrivé à l'auberge, & ayant soupé ensemble, le filou dit à l'honnête homme : Monsieur, vous êtes mieux monté que moi ; nous nous gênons l'un l'autre, en cheminant ensemble. Demain je partirai deux heures avant vous ; & vous arriverez aussi-tôt que moi à la dinée. L'honnête homme trouve cette idée assez simple, & l'adopte. On se couche ; la même chambre renferme les deux lits. Pendant la nuit, & sur-tout vers le matin, l'honnête homme ronfle, & le filou veille. Au point du jour, ce dernier se lève, prend la culotte de son compagnon, y substitue la sienne, descend dans l'écurie, selle le bon cheval, & décampe au galop. L'honnête homme se réveillant, songe au départ, & veut passer sa culotte. Ou le démon l'a retrécie, ou il a fort grossi dans la nuit. Etonné, pressé, impatienté, tirant avec effort, il déchire la culotte. L'accident seroit trop long à réparer. Heureusement il a une redingote & un cheval. Il se traîne à l'écurie. Son cheval a disparu, & la haridelle seule est restée.

Un Berger Normand se confessoit à son Curé; celui-ci lui demandoit : Gardez-vous les Commandemens de l'Eglise? *Nenni*, dit-il, *je n'ai jamais gardé que mes moutons.* Mais, du moins, observez-vous ceux de Dieu, & ne dérobez-vous rien à votre prochain? *Ah, si fait, j'ai dérobé un mauvais licol à mon voisin.* Vous avez d'autant plus de tort, dit le Curé; il est affreux de voler pour si peu de chose. Oh! reprit le Berger, à ce licol étoit attaché un bon cheval. Cela est différent, répondit le Curé; *vendez bien vite le cheval, & nous verrons ensuite à vous absoudre du licol.*

Un autre Curé qui avoit fait ses études à Paris, en étoit revenu si savant, & parloit en si bons termes, que ses Paroissiens ne pouvoient comprendre ce qu'il leur disoit; & quand ils se confessoient, il les interrogeoit sur leurs péchés avec des expressions si savantes, que l'on va voir les réponses qu'il s'attiroit. N'es-tu point ambitieux, disoit-il à l'un d'eux? Non, non, Monsieur, à moi n'appartient tant d'honneur. N'es-tu point fornicateur?—

Oh que nenni. — N'es-tu point glouton
— Je ne fais seulement ce que c'est. —
N'es-tu point iracond (colere)? Encor
moins. — N'es-tu point concupiscent
— Fi donc, Monsieur. Eh qu'est-tu donc
— Je suis Maçon, & voici ma truelle.

Un Gentilhomme, grand chasseur, s'é
rant égaré dans le bois, se trouva forc
de coucher dans une grange, à côté d'u
charretier. Peu de temps après qu'ils furent
couchés, le charretier entend le Gentil
homme crier à plusieurs reprises, & asse
haut, rayaut, brifaut, alahy. Ces cris
souvent répétés, lui déplaisent; il s'en
plaint. Le Gentilhomme s'embarassan
peu de ses plaintes, lui dit: Apprends
mon ami, que c'est ma coutume; je suis
chasseur; je rêve souvent à mes chiens
& chassant tout le jour, toute la nuit, je
m'y crois encore. Sur le matin, le char
retier (encore plus d'une fois éveillé dans
la nuit, & justement impatienté des rêves
du chasseur, ainsi que de son excuse) se
releve, prend son fouet, & s'exprimant
avec toute l'énergie de son métier, étrille
impitoyablement le Gentilhomme rêveur

Celui-ci se courrouce, & veut entrer en explication. Corbieu, dit le charretier, je rêve aussi, moi; & comme je roule tout le jour, je m'imaginois être tombé dans une orniere, & je voulois que mes chevaux m'en tirassent.

Une bonne femme avoit une requête à présenter aux Juges d'une Cour supérieure, parmi lesquels il y avoit des Conseillers-Clercs. S'étant adressée à un de ceux-ci : Mon enfant, lui dit le Juge Ecclésiastique, je vois que l'affaire est criminelle, elle ne peut me regarder; voyez quelqu'un de Messieurs les Conseillers-Lais, il vous rendra justice. La bonne femme entend mal la distinction, & cherchant parmi *Messieurs* celui dont la figure est la plus désagréable : Monsieur, lui dit-elle, en toute humilité, on m'a dit qu'il faut que ce soit un Conseiller bien laid qui me rende justice, & je l'attends de vous. Le Magistrat, homme d'esprit, rit de la simplicité de la bonne femme, & en amusa même sa compagnie.

Il faut avoir une furieuse opinion du

crédit de ses protecteurs, pour tombe dans le cas où se trouva, suivant de Periers, le batard d'un grand Seigneur. Ce jeune homme, fier de l'amitié que lui témoignoit son pere naturel, ne doutoit de rien. Un jour, s'étant égaré & étant mal vêtu, on le prend pour un voleur le Prévôt le fait arrêter : on l'interroge il répond mal ; on est prêt à le pendre. Il ne répond autre chose, sinon : *Oh, oh vous voulez pendre les gens ? On vous apprendra qui je suis.* Encore au pied de l'échelle, il disoit arrogamment : *Corbieu M. le Prévôt, vous êtes un pendeur de gens : oh, oh, vous ne pendites jamais l'homme qui vous coutât si cher....* Il eût été exécuté cependant, si, à l'instant qu'on l'alloit brancher, un homme qui passoit, ne l'eût reconnu, & n'eût convaincu le Prévôt, non-seulement qu'il étoit protégé, mais qu'il étoit innocent.

A cette occasion des Periers cite cet autre trait si connu, d'un Gentilhomme que le Roi de France vouloit envoyer au Roi d'Angleterre, dans le moment que ces deux Princes étoient le plus mal ensemble.

» Sire, dit le Gentilhomme, de la ma-
 » niere dont ce Roi est animé, il me fera
 » trancher la tête. Ne crains rien, dit le
 » Roi ; corbieu, si cela arrivoit, il m'en
 » couteroit plutôt trente mille pour en
 » tirer vengeance. Voire mais, répondit
 » le Gentilhomme, de toutes ces têtes y
 » en auroit-il une qui me fût bonne » ?

Un Tailleur étoit accoutumé, comme
 bien d'autres, à se ménager en profit, sur
 chaque habit qu'il faisoit, au moins une
 aune d'étoffe. Un jour il fut dans le cas
 de s'habiller lui-même, & se mit à couper
 un habit pour sa taille. Son apprentif, qui
 le regardoit faire, s'appercevant qu'il
 avoit pris, tout comme pour un autre,
 plus de drap qu'il ne lui en falloit, &
 qu'il se déroboit à lui-même l'aune d'u-
 sage : » Y pensez-vous donc, notre maî-
 » tre ? c'est pour vous que vous travail-
 » lez. Laisse faire, dit le Tailleur, si je
 » négligeois de prendre aujourd'hui cette
 » aune sur mon propre habit, je pourrois
 » demain oublier de la prendre sur celui
 » d'un autre » : *il ne faut pas perdre les
 bonnes habitudes.*

Tout le monde connoît l'anecdote suivante ; mais bien peu de gens savent que des Periers est peut-être le seul qui l'ait fait connoître.

Les Arrêts du Parlement se rendoient autrefois en Latin , mais dans un Latin plus barbare encore que ne l'est le style François de chicane d'aujourd'hui. Un Abbé de S. Ambroise , qui étoit un plaissant de la Cour de François I, perdit un jour un procès , & le prononcé de l'Arrêt qui le condamnoit , étoit conçu en ces termes : *Dicta Curia debotavit de sua demanda*. Sire , dit l'Abbé au Roi , je ne reçus jamais si grand honneur que j'ai fait depuis trois jours , en ça. Et comment , dit le Roi ? Sire , répondit l'Abbé , votre Cour de Parlement m'a débotté. Le Roi ayant connu l'élégance de ce beau Latin , ordonna qu'on rendît les Arrêts en François , » afin qu'on ne dît plus que la » Cour se mêlât de débouter les gens : » mais débouter tant qu'on voudroit , » & plus que beaucoup ne voudroient » bien ».

Un Gascon , de bon appétit , dînoit en

mauvaise Auberge avec un ami, & vouloit, comme de raison, avoir la plus grosse part, & cependant payer tout au plus la moitié de la dépense. Tout leur repas consistoit en trois œufs, & une pinte de vin. Le maître de l'Auberge leur faisoit des excuses sur la mauvaise chère. Quant au vin, dit le Gascon, il y en a assez pour Monsieur & pour moi, pourvu qu'il n'en boive pas. Quant aux œufs, le Gascon en prend deux, & dit à son compagnon : A présent, Monsieur, choisissez. Et comment donc choisir, dit l'ami ? il n'en reste plus qu'un. Et cadédis, dit le Gascon, vous avez encore à choisir, de prendre ou de laisser.

Un brutal, qui avoit cependant fait ses études, étoit marié, & n'étoit pas toujours d'accord avec sa femme. Elle ne fait souvent, dit-il, de mauvais raisonnemens : mais je ne suis jamais embarrassé de lui répondre. Je divise mon discours en deux points. En voici un, & voilà l'autre, ajoutoit-il, en montrant deux forts poignets, partant de deux bras vigoureux.

Un homme qui avoit fait une assez grande fortune , en commençant par un très-petit commerce , vint voir un homme qui l'avoit connu dans une situation fort gênée. Comment t'y es-tu pris pour faire fortune, lui dit son ami ? En deux mots, je vais te le dire, répondit-il : j'ai fait grande diligence, & petite dépense. *Ce n'est point ici un bon mot, mais une bonne maxime.*

Parmi ces Contes , on trouve celui des Lunettes , mis en vers par la Fontaine avec ses graces ordinaires ; nous n'en parlerons ici que pour apprendre à nos Lecteurs que la Fontaine l'a pris tout entier dans des Periers.

Il y avoit à Rouen une espece de fol qui se prétendoit grand Docteur , & vouloit qu'on l'appellât *Maître* , qualification fort honorable du temps de des Periers. Des Plaifans trouverent un jour moyen de lui persuader qu'il étoit mort ; il le croyoit si bien , que l'on chanta des *Libera* sur son corps ; & le rôle de mort ne fut

pas interrompu. Mais on accompagna bientôt les prières de coups d'épingle, & il ne put s'empêcher de faire quelques mouvemens. Enfin on poussa si loin l'épigramme, que se relevant avec colère : » Pardieu, méchant, dit-il, si j'étois vif, » aussi-bien que je suis mort, je te tue- » rois tout à cette heure. « Soudain il se remit à contrefaire le mort, jusqu'à ce que quelqu'un s'avisa de plaindre la prétendue perte qu'on avoit faite de lui ; mais en le traitant simplement de *Bertaud*, & n'y ajoutant pas le mot de *Maître*. Mon homme se leve : » Vous » avez menti, dit-il, il y a bien du » *Maître* pour vous. « Or sus, ajouta-t-il, je ne veux plus être mort.

Ainsi Bertaud, comme bien d'autres, vouloit conserver après sa mort la considération dont il jouissoit pendant sa vie : comme d'autres il fut bien trompé.

Un bon homme de Poitiers envoie deux grands nigauds de fils à Paris pour se dégourdir ; ils tombent tous deux malades ; l'un des deux meurt. Le survivant

écrit à son pere : » Mon Pere, je vous
 » avertis que ce n'est pas moi qui suis
 » mort, mais mon frere Guillaume. Or
 » est bien vrai que j'étois plus malade
 » que lui.

Brueys a fait usage de ce trait dans son Avocat-Patelin, & il n'est pas dans l'ancienne farce dont il a tiré le fond de sa piece. Conséquemment, telle que soit cette plaisanterie, l'honneur en est dû à des Periers.

Un Prêtre, nommé Messire Jean, se présenta à l'Abbaye de Bonlieu. L'Abbé le reçoit humainement, lui permet de dire sa Messe, ordonne au Dépensier de lui donner, après Messe dite, ce qu'il demanderoit pour son déjeûner, en attendant l'heure du dîner avec les Moines.
 » Or, Messire Jean étoit un Prêtre de bon
 » appétit. Morceau à morceau il tire du
 » Dépensier tout ce que renfermoit la
 » marmite, & qui étoit destiné pour le
 » dîné des Moines, même les pois qui
 » n'étoient pas cuits, le pain & le vin à
 » proportion. Allant ensuite remercier

» l'Abbé : Dieu merci & vous , lui dit-il ,
» j'ai mangé & bu un coup en attendant
» le dîné. « En même-temps le Dépensier vient dire qu'il faut faire une nouvelle provision pour le dîné de la Communauté , & que toute la pitance du jout est absorbée.

Des Periers fait ses réflexions sur l'appétit de Messire Jean. Il faut les transcrire.

» N'étoit-ce pas bien vécu pour un Prêtre ? Dieu fit beaucoup pour ce bas
» monde de le faire d'Eglise ; car s'il eût
» été Marchand , il eût affamé tout le
» chemin de Paris , de Lyon , de Flandres , d'Allemagne & d'Italie. S'il eût
» été Boucher , il eût mangé tous ses
» bœufs & moutons , cornes , & tout.
» S'il eût été Avocat , il eût mangé papiers & parchemins , dont ce n'eût
» pas été grand dommage ; mais il eût
» mangé ses cliens : combien que d'autres les mangent aussi. S'il eût été Soldat , il eût mangé brigandines , mous-
» rions , arquebuses , & toutes les ca-
» ques de poudre. Et s'il eût été marié avec tout cela , pensez que sa pau-

» vre femme n'eût pas eu meilleur mar-
» ché de lui qu'eut celle de Cambles,
» Roi des Tydes, qui mangea la sienne
» une belle nuit. Dieu nous aide; quel
» Roi! il en devoit bien manger d'au-
» tres. «

Janin avoit épousé une jeune & jolie femme : quelque temps après son mariage, il rencontre un de ses amis, qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps. Voici leur dialogue. Or ça, Janin, tu es marié! — O voire, — cela est bon, — pas trop bon; elle a trop mauvaise tête, — cela est mauvais, — pas trop mauvais, — & pourquoi! — Une mauvaise tête & une jolie figure plaisent souvent beaucoup dans notre Paroisse; — cela est bon, — pas trop bon, — & pourquoi? — C'est qu'il y a un Monsieur qui la vient voir à toute heure, — c'est mauvais, — pas trop mauvais, — pourquoi? — Il me donne toujours quelque chose, — cela est bon, — pas trop bon, — & pourquoi? — C'est qu'il m'envoie toujours bien loin, — c'est mauvais, — pas trop mauvais, — & pourquoi? — C'est que

s'il m'envoie à une lieue, il me donne de quoi en faire six, & je fais toujours grande chère par les chemins, — cela est bon, — pas trop bon, — & pourquoi? — C'est qu'en allant où il m'envoie, je suis exposé à la pluie, au vent, — c'est mauvais, — pas trop mauvais, — & pourquoi? — Parce que j'y suis tout accoutumé. L'Auteur ajoute en finissant, *achevez le demeurant si vous voulez.*

Un jeune Jurisconsulte se proposoit (ses licences finies) de recueillir au Barreau le fruit de ses études, & avoit même composé provisoirement quelques plaidoyers; mais il ne se sentoit pas le courage de les débiter devant des Juges respectables. Sa timidité, à cet égard, étoit insurmontable. Pressé enfin par le desir d'acquérir de la gloire, il imagine de s'essayer devant des choux, dont le nombre étoit fort grand dans le potager de son pere, & dont la taille inégale fournissoit à l'illusion, en offrant en même-temps un Sénat & un auditoire. L'épreuve lui réussit à merveille. Il dit devant ces choux tout ce qu'il vouloit dire,

avec l'assurance la plus parfaite. Après ce début, renouvelé plusieurs fois, & toujours avec un nouveau succès, il partit pour se rendre à Paris. Le Barreau vit bientôt paroître un nouveau Démofthene. Une cause favorable & brillante est confiée à son génie; son discours est gravé dans sa mémoire; il parle devant l'Aréopage. . . . Son esprit est bien trompé; au premier mot, il tremble, il balbutie, il s'arrête enfin. — Messieurs, dit-il aux Juges assemblés, je vois bien que vous n'êtes pas des choux.

La forme du compliment dut faire sourire les Magistrats, autant que le compliment dut leur paroître flatteur. C'est probablement le fond de ce conte qui a donné à un Auteur beaucoup plus moderne, l'idée de feindre une assemblée de têtes à perruque diversement coëffées, & devant lesquelles un Auteur timide faisoit l'essai de la lecture qu'il devoit risquer d'une piece de sa façon, devant l'Aréopage du Théâtre François.

Un coupeur de bourses passa par Moulins. Il étoit, comme de raison, vêtu

proprement & en galant homme , pour n'être pas soupçonné. Il va chez un Coutelier , commande un excellent couteau , bien affilé , bien tranchant ; on lui en promet un de la meilleure trempe possible , & peu de jours après on le lui livre. Il le paie un teston , & s'apperçoit que le Coutelier met son teston dans une bourse , qu'il néglige en même-temps de serrer avec soin. Le filou aussi-tôt conçoit le projet de retirer non-seulement son argent , mais ce qu'il peut y avoir de plus dans la bourse du Coutelier. Pour parvenir à son but , il entre en conversation avec cet homme , & cherche à l'amuser. *Mais , Monsieur , que voulez-vous donc faire d'un si beau couteau ? — je te le dirai à l'oreille ; mais promets-moi le plus profond secret.....* On le lui promet , on s'y engage ; & s'approchant mystérieusement de l'oreille du vendeur : *Ami , lui dit-il , apprends que c'est pour couper des bourses.* En prononçant ces mots , il lui coupe la sienne , & s'en va.

Si le filou échappa pour cette fois aux mains de la Justice , l'impunité eut bientôt un terme. Quelque temps après il fut pris

*pour le même fait. Conduit devant le Pré-
vôt, ce Juge l'interroge. — Malheureux,
qui a pu te porter à commettre cette hor-
rible filouterie? — Ah, Monsieur, si
vous aviez vu combien il me donnoit de
facilité pour couper sa bourse & combien
elle étoit belle, vous n'y eussiez pas ré-
sisté vous-même!*

Dans le ressort du Parlement de Tou-
louse, certain Gentilhomme, nommé
Cambaire, qui avoit été Officier, s'étoit
mis à la tête d'une compagnie de vo-
leurs, jadis Officiers comme lui, & avoit
commis assez de crimes pour mériter une
mort ignominieuse. Le Parlement le juge
& le condamne; & cependant considé-
rant sa naissance & ses anciens services,
on lui épargne la corde, & on se con-
tente d'ordonner qu'il aura la tête tran-
chée. On lui prononce son Arrêt, & la
Cour voulant lui faire sentir qu'elle pré-
fere clémence à justice, le Président lui
annonce qu'il ne perdra que la tête.
» Car, (ajoute des Periers,) on dit ri-
» gueur de Toulouse, humanité de Bor-

» deaux , miséricorde de Rouën , justice
» de Paris. « *Cap-de-Biou* , répond au
Président le Capitaine Cambaire , en son
langage Gascon , *j'ai de perdre la tête :*
je vous donne le reste pour un.....

Un Cordelier étoit souvent prié à dî-
ner chez un Gentilhomme. Pour la com-
modité des convives , on servoit des pots
& des verres. Le Cordelier s'assuroit tou-
jours d'une grande carafe d'eau & d'une
bonne bouteille de vin. Mais il ne tou-
choit jamais à la premiere , & demandoit
souvent qu'on renouvelât l'autre. *Pere* ,
lui dit le Gentilhomme , *que faites-vous*
de cette eau dont vous ne buvez point ?
Parbleu , Monsieur , répond le *Pere* , *que*
faites-vous de votre épée qui est toujours
dans votre fourreau ?

Ce qui suit est une vraie fable , mais
que nous n'avons vue nulle part ailleurs.
Une mere Pie instruisoit ses petits , &
leur apprenoit à se défendre des pieges
des Chasseurs. Mes enfans , leur disoit-
elle , quand vous en verrez un tirer son

ai balêtre & vous coucher en joue, fuyez vite, envollez-vous. Si quelqu'un ramasse une pierre pour vous la jeter, faites de même. Oui : mais, dirent quelques-uns des petits, des plus éveillés, si ces gens ont des pierres routes prêtes pour nous les jeter, & qu'ils nous surprennent, que devons-nous faire ? Ah, dit la mere, puisque vous êtes déjà si instruits, & que vous en savez tant, je vous laisse ; la Providence vous instruise ! vous vous tirerez bien d'affaire.

Le conte qui suit, dans lequel un homme s'engage envers un Abbé à faire parler un singe, est celui de la Fontaine, dans lequel on promet de faire parler un âne. L'imposteur prend le terme de six ans, & demande une somme considérable. Etonné de sa promesse, & doutant fort de son talent, on l'accuse d'imprudence. Il répond : Vous n'y entendez rien ; avant que le terme soit expiré, le singe, l'Abbé, ou moi seront morts, à coup sûr.

L'histoire suivante est tragique. Un

homme mécontent de sa femme, qui lui étoit infidèle, lui fait monter une mule qui n'avoit bu depuis trois jours. Passant près d'une rivière, la mule se jette à l'eau, y précipite la Dame, & la noie. Le trait est noir & cruel. *Mais que voulez-vous, dit des Periers, il fâche un mari d'être C*** en propre personne.*

Un bon homme avoit perdu son âne. Une bonne femme qui croyoit que les Médecins savoient tout, l'adressa à un Docteur, qui le voyant troublé, agité, désolé, le prend pour un fou, & lui ordonne un *clystere*, (remède favori du Docteur;) l'agitation du malheureux Payfan passe de la tête au bas-ventre; il court derriere un buisson, & dans le fort de son opération, il entend braire un âne, c'étoit le sien; il le reconnoît, court, l'embrasse, & croit ne pouvoir trop remercier le Médecin.

Un autre Médecin, assez vieux, avoit épousé une jeune femme, & lui avoit persuadé que les maris, avant de s'occu-

per sérieusement de leurs femmes, doivent bien examiner quel temps il faisoit; si le soleil étoit sans nuages; quel vent souffloit, &c. &c. &c. Elle devint veuve. Un nouveau prétendant se présente. La jeune femme lui demande Monsieur, êtes-vous Astronome? Savez-vous quel temps il doit faire? Quand y a de la lune, & quand il n'y en a pas &c. &c. &c. Corbleu, Madame, quand je suis couché, le soleil l'est aussi; s'il y a de la lune, je ne la vois pas; s'il fait du vent & de la pluie, je ne m'en occupe point. La jeune veuve jugea que le calendrier de son second mari seroit plus à son usage que celui du premier.

Nous ne parlerons plus que de deux seuls contes de des Periers. Le premier paroît avoir donné l'idée à Moliere des scenes charmantes qu'il a placées dans l'Ecole des Maris, où une jeune femme fait à son tuteur une fausse confidence, & le rend lui-même le porteur de ses billets, & l'agent de ses amours avec un jeune

jeune homme. Cette situation fait le fond du Conte que nous citons ; mais les personnages sont différens. Dans Molière, c'est un Jaloux ; ici, c'est un bon Moine qu'une femme Italienne charge d'engager un jeune homme à cesser de prétendues poursuites, avouant qu'elles lui font naître des idées qui pourroient troubler son cœur & nuire à sa vertu. Le Moine zélé croit faire une bonne œuvre, en donnant un pareil avis, & le jeune homme, qui apprend par-là qu'il a fait une conquête, profite avec d'autant plus de plaisir des dispositions dont ce Moine l'informe, que la pénitence est jolïe.

Ici l'on peut faire une question. L'histoire est-elle plus plaisante, mise sur le compte d'un Moine, ou sur celui d'un Jaloux ? Nous osons risquer notre avis. Le Jaloux y ajoute de l'intérêt, puisque c'est de son propre malheur qu'il est l'instrument ; mais l'histoire est plus vraisemblable de la part d'un Directeur de bonne foi, & qui doit croire à celle de sa pénitente, que de la part d'un Jaloux, à qui une pareille confiance doit paroître suspecte.

Enfin le dernier Conte de des Periers

1775. Décembre.

H

est celui de *Peau d'Asne* ; ce même Cont qui a été traduit en vers par Perrault, & sur lequel on a jetté tant de ridicule. Ecri en prose par des Periers, il est obscur & même insipide ; cependant il y a un fond d'intérêt dont Perrault a tiré parti, quoiqu'il ne l'ait rendu qu'en vers foibles & lâches. Nous ne ferons pas ici l'extrait de celui de des Periers, parce que nous nous préparons à donner celui de Perrault, que nous avons enfin retrouvé, & qui est devenu une piece, sinon très-curieuse, du moins fort rare.

HUITIEME CLASSE. ROMANS MERVEILLEUX.

Contes d'Hamilton.

ANTOINE D'HAMILTON étoit de l'ancienne Maison de ce nom, en Ecoffe. Il naquit en Irlande. Il eut pour pere le Chevalier George Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Chatelleraut, en France. Sa mere étoit Madame Marie Burlet, sœur du Duc d'Ormond, Vice-Roi d'Irlande, & Grand-Maître de

la Maison du Roi Charles I. Dans les révolutions qui arriverent du temps de Cromwel , ils suivirent le Roi Charles II , & le Duc d'Yorck , son frere , qui passerent en France. Ils y amenèrent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître. Lorsque le Roi fut rétabli sur le trône , il ramena en Angleterre les plaisirs & la magnificence. La curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton ; il l'aima , en fut aimé , & l'épousa enfin *.

La tendresse qu'Antoine avoit pour sa sœur , l'engagea à faire plusieurs voyages en France ,

* La plupart des Ecrivains qui parlent de cet homme célèbre & de son mariage , s'expriment de la même manière , & ne disent rien de plus ; mais on fait que le Comte de Grammont , aimé de Mademoiselle d'Hamilton , après lui avoir donné une parole qu'il avoit dû lui donner , partit de Londres trop précipitamment , pour ne pas laisser soupçonner qu'il ne vouloit pas la tenir. Elle avoit deux freres , à qui le malheur d'être trompée , l'obligea d'avouer les suites de sa foiblesse , lorsque le Comte fut parti. Tous deux , animés par le double motif du sang & de l'honneur , volerent sur le pas du parjure. L'ayant rejoint à Douvres , ils lui demanderent , de ce ton fier & goguenard que les Militaires entendent si bien , s'il n'avoit rien oublié à Londres. *Vous me pardonnerez , Messieurs , leur dit-il : j'ai oublié d'épouser Mademoiselle votre sœur , & je retourne sur mes pas pour réparer cet oubli.*

où il a passé une partie de sa vie , d'autant plus qu'étant Catholique , il ne pouvoit obtenir d'emploi en Angleterre. Rien ne fut capable d'ébranler , ni sa Religion , ni la fidélité qu'il devoit à son Prince. Le Roi Jacques étant monté sur le trône , il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande , & le gouvernement de Limmerick ; mais le Monarque ayant été obligé de quitter ses Etats , le Comte d'Hamilton repassa en France avec la Famille Royale des Stuarts. C'est pendant le séjour qu'il y a fait , qu'il a composé les jolis Ouvrages qui lui ont acquis tant de célébrité. Ces Ouvrages ont été recueillis en six petits volumes. Les Mémoires du Comte de Grammont y tiennent , sans contredit , le premier rang. Ce badinage ingénieux peut être placé entre l'Histoire & le Roman. Ce sont de petits faits racontés d'une manière qui les imprime si bien , qu'ils obtiennent ce que souvent on refuse aux actions les plus importantes. L'intérêt qu'ils inspirent semble exiger de nous que nous placions les plus piquans sous les yeux de nos Lecteurs. Cependant nous ne nous dissimulons point que c'est aller au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites ; mais , à coup sûr , les personnes qui aiment à recevoir deux fois , & plusieurs fois même , ce qu'

a d'abord flatté le goût, nous reprocheroient la sévérité de notre scrupule. D'ailleurs le motif de nos Notes, & l'accueil qu'on daigne leur faire, semblent nous autoriser à une excursion aussi-bien justifiée par son objet. Nous croyons devoir commencer par rappeler quelques vers de l'Épître charmante qui précède les Mémoires. Pourroit-on, par exemple, relire avec indifférence ceux qui peignent l'ame, l'esprit & le caractère du fameux Saint-Evremond? Le malheur de ne point sentir, ne pourroit peut-être aller plus loin. Hamilton dit qu'au moment qu'il écrivoit les Mémoires du Comte de Grammont, l'ombre de Saint-Evremond lui apparut.

L'on ne vit point trembler la terre ;

Le ciel resta clair & serein ;

Point de murmure souterrain,

Et pas un seul coup de tonnerre.

Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,

Tels qu'étala près de Philippe,

Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.

Il n'avoit point l'air de Læus,

Qui ne portoit pour toute nippes

Qu'un petit manteau d'Emails,

Quand il vint accuser Œdipe.

Il n'avoit rien du funeste appareil

Que l'on croit voir à ces affreuses ombres

Qui sortent des Royaumes sombres

Pour interrompre le sommeil.

.

Il avoit pris , pour ce voyage ,
 Sa calotte de maroquin ;
 Et cette loupe à double étage ,
 Dont on ne vit jamais la fin ,
 Ornolt le haut de son visage.
 Bref, il parut dans l'équipage ,
 Où chez la belle Mazarin ,
 Toujours paré du nom de sage ,
 Il venoit noyer dans son vin
 Les ergouidiffemens de l'âge ,
 Et rendoit chaque jour hommage

A l'éclat renaissant qui brilloit sur son tein.

Saint-Evremond , qui avoit long-temps célébré le Comte de Grammont , qu'il appelloit son Héros , apprend à son nouvel Historien comment sa vie doit être écrite. Hamilton profite des conseils ingénieux qui lui sont donnés , & il écrit d'après ces heureuses inspirations. Nous souhaitons n'avoir pas déshonoré ce chef-d'œuvre de l'esprit & du gout.

Ces Mémoires présentent un tableau bien défini , bien peint , de la Cour galante d'Angleterre , sous le regne de Charles II. Rien ne prouve mieux l'influence que le caractère & les mœurs du Monarque auront toujours sur la Nation qu'il

gouverne , même sur celles qui se piquent le plus d'indépendance. Charles II dirigea les Anglois , par la volupté , plus facilement que Cromwel ne l'avoit fait par la crainte ; plus heureusement que ne le fit son successeur , conduit par un zèle moins éclairé que rigide. Chaque démarche du Chevalier de Grammont est un trait de caractère ; chacune de ses réponses est une saillie , & quelquefois une sanglante Epigramme. On sait que l'Auteur de ces Mémoires les a mis en action autant qu'il a pu. C'est le Chevalier de Grammont qui raconte lui-même à son ami Matta les premières circonstances de sa vie , & en particulier la manière dont il se présenta , pour la première fois , au Cardinal de Richelieu. » J'avois , » dit-il , la plus belle tête du monde , bien pou- » drée , bien frisée par-dessus ma soutane , & » par-dessous , des bottines blanches & des épe- » rons dorés ». Le Chevalier de Grammont étoit alors Abbé & Bénéficier. Il quitta bientôt l'habit ecclésiastique , mais il garda le Bénéfice. L'aventure de Lyon , où certain Suisse , qui avoit l'air très-gauche , lui gagna tout son argent ; ses arrangemens avec Matta pour tenir un grand état de maison ; l'embarras où cette excessive dépense jette bientôt les deux associés ; le silence qu'ils

gardoient tous deux à cet égard , & la tournure ingénieuse que prend Matta pour le rompre , sont décrits d'une manière qui ne déroge point au ton de l'Ouvrage , & qui doit le donner à tout Ouvrage de cette espèce. Le Chevalier de Grammont trouve un jour son ami profondément endormi dans un fauteuil. Il se met lui-même à rêver aux moyens d'écarter l'indigence qui les menace. Il s'en occupoit si fortement , qu'il ne s'appercevoit point que Matta venoit de s'éveiller. Celui-ci le contemple quelque temps en silence , & part d'un éclat de rire qui ne fait qu'augmenter à mesure que le Chevalier s'en étonne.

» Voilà , lui dit ce dernier , un réveil assez gai & » assez bouffon. Et à qui en as-tu ? . . . Ma foi , » Chevalier , dit Matta , je ris d'un songe que je » viens de faire , si naturel & si plaisant , qu'il » faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvois que » nous avions renvoyé M. le Maître-d'Hôtel , » M. le Chef de Cuisine & M. notre Officier , réduits » solus , pour le reste de la campagne , d'aller » manger chez les autres , comme les autres sont » venus manger chez nous ». Le Chevalier n'approuve point ce conseil indiscret. Il trouve dans le jeu , & sur-tout dans la simplicité d'un Piémontois , des ressources pour conserver , & Officier , & Chef de Cuisine , & Maître-d'Hôtel. On

ne rappellera point ici la précaution singulière qui fut prise à l'occasion de cette partie de jeu. Celle qui se fit chez M. de Turenne, est d'un genre tout particulier. Ce Général, qui connoissoit le gout du Chevalier, & à qui celui-ci venoit faire une visite, proposa de jouer au quinze. Le Chevalier de Grammont s'y refusa, en disant
» qu'il avoit appris de son Précepteur, que quand
» on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent
» d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter
» le leur. Effectivement, dit M. de Turenne, il
» ne trouveroit, ni gros jeu, ni grand argent par-
» mi nous; mais afin qu'il ne soit pas dit qu'on
» le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun
» un cheval. » Grammont joue; la fortune le favorise encore. Il gagne à ses adversaires tous leurs chevaux & en laisse un pour les cartes.

La campagne finie, Grammont & son ami se rendent à Turin. Chacun d'eux y fait une maîtresse; mais le Chevalier de Grammont finit par supplanter Matta auprès de la sienne. Ce n'est pas tout encore. On se rappelle que, pour mettre plus tranquillement à profit un rendez-vous qu'elle lui avoit indiqué, il parvint à faire donner des gardes, & à l'époux de la Dame, & à Matta lui-même.

De retour en France; & après avoir partagé long-temps les travaux, les périls & la fortune du grand Condé, le Chevalier de Grammont se rapproche de la Cour, dont il étoit toujours facile de se rapprocher. » La politique du Ministre (le » Cardinal Mazarin) n'étoit, ni sanguinaire, ni » vindicative. Ses maximes favorites étoient d'af- » soupir, plutôt que d'employer les derniers re- » medes; de se contenter de ne rien perdre dans » la guerre, sans se mettre en frais pour gagner » quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on » dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amas- » sât beaucoup de biens, & de pousser la minorité » tout aussi loin qu'il lui seroit possible. Le Car- » dinal aimoit le jeu, aimoit à gagner, & trouvoit souvent des joueurs complaisans qui perdoient pour lui plaire. Grammont joua souvent avec lui, & le gagna comme s'il n'eût point été Ministre. Il ne l'épargnoit même pas dans ses discours, quand il croyoit avoir à se plaindre. En voici un exemple. Arras venoit d'être délivré par M. de Turenne. Le Chevalier de Grammont en avoit apporté la nouvelle à la Cour, comme il s'y étoit engagé d'avance. La Reine Anne d'Autriche l'embrassa en public dans le premier mouvement de sa joie; le Roi en fit autant. Le Cardinal, au lieu de les imiter, ne parut pas même sentir le

prix de cette belle expédition du Vicomte de Turenne , & tint quelques propos qui choquerent le Chevalier de Grammont. Il n'étoit pas homme à se taire. » M. le Cardinal , dit-il à quelques Emis-
» saires de ce Ministre , a reçu ma nouvelle com-
» me s'il n'y gaignoit pas plus qu'il n'a fait à la
» mort de Pierre Mazarin. « Ce discours fut rap-
porté , & chacun jugeoit que le Chevalier étoit
perdu. On se trompa. Le jour suivant , le Cardi-
nal aborde le Chevalier de Grammont en pré-
sence du Roi & de la Reine. » La nouvelle que
» vous avez apportée est bonne , lui dit-il ; Leurs
» Majestés en sont contentes ; & pour vous mon-
» trer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à
» la mort de Pierre Mazarin , si vous voulez , ve-
» nez chez moi , nous jouerons ; car la Reine
» veut nous donner dequoi , & cela par-dessus
» le premier marché. «

L'habitude de tout risquer , & de réussir tou-
jours , jeta enfin notre Héros dans une disgrâce
qu'il n'avoit point prévue. Il osa devenir le rival
de son maître , comme il l'avoit été de son ami ;
mais le succès n'en fut pas le même. Grammont
se vit exilé de la Cour : ce qui le décida à passer
en Angleterre. Charles II y regnoit alors. Il
avoit rassemblé à sa Cour la galanterie & les plaisirs.

firs. La teinte sombre du regne de Cromwel, étoit entièrement effacée. On ne parloit que d'amusemens, de fêtes & d'intrigues d'amour. Le Chevalier de Grammont y figuroit d'une maniere brillante; & les intrigues dans lesquelles il se trouve mêlé, donnent lieu à son Historien d'en décrire une foule d'autres : c'est le tableau d'une Cour dont le caractère fait époque parmi les Anglois. Enfin, Grammont devient fortement épris de la belle Hamilton. Elle étoit sage & fiere; il fallut être attentif & respectueux. Il fut l'un & d'autre; & après plus d'une épreuve & plus d'un délai, il parvint à l'épouser, &c.

Des aventures aussi plaisantes que celles qu'offre la vie entiere du Comte de Grammont, sont, pour ainsi dire, des scenes toutes faites, & peuvent fournir plus d'un sujet pour le Théâtre. Nous apprenons qu'un homme d'esprit, connu aussi avantageusement dans le monde que dans la république des Lettres, va nous offrir bientôt le Comte de Grammont à la Cour de Turin & à la Cour de Londres, dans deux Drames différens. On peut jonir d'avance de l'esprit & de l'art que l'Auteur a nécessairement répandus dans les deux Pièces : mais nous osons croire que Grammont à Turin sera plus piquant que Grammont

à Londres; les deux situations, sans doute, ne peuvent pas faire naître un intérêt égal.

Le Comte d'Hamilton mourut à S. Germain-en-Laye le 21 Avril 1720, âgé d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

CONTES.

Le Bélier.

Ce Conte est à peu près dans le goût des *Mille & une Nuits*. Les contes Arabes, Turcs & Persans étoient fort à la mode en France, quand le Comte d'Hamilton vint s'y fixer. Il se moquoit souvent de cette prédilection, & de la futilité de ces sortes d'ouvrages. Pour toute réponse, on le défia d'en faire un dans le même genre. Il s'y engagea, & choisit, pour s'essayer, un sujet qui sembloit ne rien promettre. La Comtesse de Grammont, sa sœur, avoit acquis depuis peu de temps une maison avec un assez petit terrain dans le parc de Versailles. Cette maison, qu'on appelloit *Moulineau*, ne tarda point à devenir un lieu charmant, à qui on donna le nom de *Panthalie*. C'est sur l'étymologie de ce nom, & les change-

mens arrivés dans ce séjour, qu'Hamilton a construit la fable de son conte du *Bélier. Moulineau*, nom primitif, y devient un géant amoureux de la Nymphé Alie, qui est elle-même fille d'un Druide, grand Magicien. On ne sera peut-être point fâché de retrouver ici le portrait faillant de Moulineau. Il est en vers, de même que tout le commencement de cet Ouvrage.

Au temps jadis certain Héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers, les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage
(Vieux patrimoine de géants)
Faire part à ses descendants,
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit en peu de temps,
De laisser la vivante image
De sa taille & de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable,
On vit pâlir mainte beauté;
Le parti n'étoit pas sortable :
Eh ! comment l'auroit-il été ?
Son visage étoit effroyable :

Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.

La voix des taureaux en furie
Étoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agréments cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son haras
Une machine faite en roffe,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse;
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette, ou pour le bât,
Pour la selle, ou pour le carrosse.
Il avoit, de plus, un béliet,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Étoit son premier conseiller;
Régloit ses moutons & sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,

Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.

La belle Nymphe que le Géant menaçoit d'épouser, étoit cette jeune Alie, dont il a déjà été parlé plus haut. Elle avoit tant de beauté, que tout ce qui pouvoit l'appercevoir, l'aimoit; & tant de rigueur, qu'elle causoit la mort de tous ses amans.

La sage & prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir;

Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse,
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avôit réduit au désespoir.

Alié étoit pourtant devenue sensible à son tour. Elle aimoit le Prince de Noisi, que son pere lui avoit défendu d'aimer, & peut-être parce qu'il le lui avoit défendu : mais elle le soupçonnoit inconstant. Il avoit disparu depuis quelques jours : malgré toutes les recherches de la Nymphé, rien ne l'offroit à ses yeux. Ce fut dans cette circonstance que le géant Moulineau se présenta pour l'épouser. Le sort de tant de rivaux que ses rigueurs avoient tués, ne l'épouvantoit pas.

Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui, par cette illustre fin,
Avoient terminé leur destin;
Et mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins & sa main,
Et son grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air soir & matin.

En cas de refus, il menaçoit de bruler

le palais, d'enlever la Nymphé, & de donner le Druide pour Page à son Bélier.

Mais la belle, d'un air ferein,
S'appuyant *deffus* sa muraille,
Pour l'irriter, l'appella nain.

Colere & nouvelles menaces du Géant; assaut livré. Le Druide entoure subitement son palais d'une large riviere; mais le Bélier en aussi peu de temps y construit un pont. Ce Druide étonné cherche dans ses livres dequoi détruire ce nouveau prodige: mais le livre qui lui est nécessaire, ne se trouve pas. Cependant la belle Alie est errante & hors d'elle-même dans les jardins du palais. Elle invoque à grands cris son amant, qui devoit accourir de lui-même pour la défendre; alors elle entend, elle reconnoît sa voix, & cette voix lui dit:

Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie:
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits?
Adorable & constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets,
Du destin, malgré les arrêts,
Ce cœur par-tout vous a suivie,

Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

Alie étoit trop affligée pour sentir ce qu'il y avoit d'énigmatique dans ces vers. Elle appelle son amant, elle le presse de se montrer, & l'en presse en vain.

Que fais-tu ? Montre-toi, cher objet de ma flamme !

Dit-elle ; montre-toi ; viens consoler mon ame.

Quoi ! d'un amant si cher & si tendre autrefois,

Ne resteroit-il que la voix ?

Pourquoi d'une recherche vaine

Me fatiguer dans ce bosquet ?

Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?

Pourquoi me fuir ? Pourquoi redoubles-tu ma peine ?

N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?

Le Prince de Noisi ne paroît point encore, & cesse même de parler. Alie tombe dans le délire. Sa douleur la trouble, au point qu'elle se croit la Sultane des *Mille & une Nuits*, obligée de faire des contes à son époux bizarre. Elle nous apprend qu'elle est arriere-petite-fille de Dagobert, Roi de France ; qu'un pouvoir ma-

gique préside à ses destinées, & qu'un grand secret se découvrira par la suite; qu'elle eut beaucoup d'amans, dont elle se soucioit fort peu.

Sur mes attraits & sur mes cruautés,

On ne pouvoit (*dit-elle*) alors se taire :

On offroit à mes yeux par-tout des libertés

Dont mes yeux ne savoient que faire.

Elle ajoute que l'amour fut vengé; qu'un jour qu'elle se baignoit dans la fontaine où son pere avoit enfoncé son berceau, (ce berceau d'Alie enfoncé dans l'eau, couvre un autre mystere qui se dévoilera,) elle vit accourir vers elle un homme *mille fois plus beau que le jour.....* Elle s'arrête à ces mots, parce qu'elle croit que le jour a paru, & que sa narration doit être finie. Son pere arrive, la croit folle, & pourtant la questionne sur le livre dont il a besoin. Je l'ai perdu, lui dit-elle, croyant qu'il parle de son amant.... » Quoi ! s'écria le Druide, non-
 » seulement, Alie, vous m'avez désobéi,
 » mais vous avez perdu ce qui m'étoit
 » le plus cher au monde après vous ? De
 » quelle maniere, ajouta-t-il, avez-

„ vous perdu ce livre dont dépend le
„ bonheur ou le malheur de nos desti-
„ nées? Alie surprise, après avoir gardé
„ un moment le silence : Mon cher pere,
„ lui dit-elle, puisque vous savez cette
„ perte, vous savez aussi de quelle ma-
„ niere elle est arrivée. Hélas ! il est vrai,
„ s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal,
„ j'ai perdu un trésor qui m'étoit mille
„ fois plus cher que la vie. En disant ces
„ mots, elle quitta son pere, & courut
„ s'enfermer dans son appartement. “

Le Druide n'étoit point en état de la
suivre. Il va consulter son favori Poinçon,
petit Gentilhomme, fils d'une Fée, ou
d'une Sylphide. Ce Poinçon est la plus
charmante petite créature du monde. „ Il
„ étoit habillé de plumes de perroquet
„ de différentes couleurs. Il portoit un
„ chapeau pointu, retroussé d'un gros
„ diamant, & d'un esclavage de perles &
„ de rubis, au lieu de carcan. Quoiqu'il
„ n'eût qu'une coudée de haut, jamais il
„ n'y eut de taille si fine, ni si noble, &
„ son visage étoit du moins aussi aimable,
„ aussi beau que celui de la belle Alie ;
„ mais tous ces avantages cédoient encore

» à la bonté de son cœur ». Ce joli pygmée habitoit l'intérieur de la statue de Cléopâtre. Il en sortit à la voix du Druide, & pleura beaucoup en apprenant la cause de son chagrin. Il s'affligeoit d'autant plus, que lui-même y avoit contribué. C'étoit lui qui avoit conduit le Prince de Noisi à la fontaine où se baignoit Alié. Il n'avoit même pu se résoudre à traverser un amour si bien assorti. Il apprit au Druide qu'Alié ayant donné rendez-vous à son amant dans le Palais même, & son impatience lui ayant fait devancer l'heure indiquée, il trouva que la porte par où il devoit entrer, changeoit à chaque instant de place. Cet obstacle dura si long-temps, qu'Alié impatiente, mit la tête à la fenêtre. Elle vit l'embarras du Prince, & courut chercher un livre qu'elle lui jetta, en l'avertissant de prendre garde qu'il ne pût toucher à autre chose. Le Prince haussa les mains pour le recevoir ; mais un tourbillon de vent déranger la direction de ce livre : il tomba sur un chien d'argent, placé à quelque distance. » Dès qu'il l'eut touché, ajoute le petit Narrateur, on entendit un long mugissement, & la

» terre trembla. Le Prince ne laissa pas
» de ramasser son livre & de se sauver ;
» mais depuis ce jour , il n'a paru , ni à
» mes yeux , ni à ceux d'Alie ». Le Druide
qui aimoit Poinçon , le gronda , & lui
pardonna. Il sentit qu'on en vouloit à sa
fille , mais encore au trésor souterrain ,
& il renferma le petit Gentilhomme dans
la statue de Cléopatre , pour y veiller. On
verra aussi ce que c'étoit que ce trésor sou-
terrein , & à quoi il devoit servir.

Que faisoit alors le géant qu'on a vu
sur le pont , bâti par le Bélier , & prêt à
livrer une nouvelle escalade au Palais ? Il
s'en crut le maître , lorsqu'il vit que le
Druide avoit quitté son poste , & déjà il
ordonnoit qu'on apportât des échelles.
Mais le Bélier lui dit que cette soudaine
retraite couvroit quelque mystere dange-
reux ; que le Druide avoit dans son Palais
une foule de statues , qu'il pouvoit mé-
tamorphoser en soldats , & deux chiens
d'argent , qui , étant animés , seroient ca-
pables d'étrangler une armée entiere ; que
le parti le plus sage étoit de retourner chez
lui , & d'y tenir conseil sur ce qu'il con-
viendroit de faire. Le Géant , qui se lais-

soit volontiers persuader , quand il s'agissoit de fuir quelque péril , retourne à son château , ne veut point tenir de conseil , avant que d'avoir soupé ; & le soupé fini , il veut que le Bélier lui récite un conte pour l'endormir. En attendant , il lui fait cette question. « A propos , dis-moi un peu , comment toi , qui n'es qu'une bête , tu peux parler aussi-bien & mieux que moi ? Volontiers , lui répondit le Bélier. Vous savez que les ames de tous les hommes passent après leur mort dans le corps de quelqu'animal , & retournent , après un certain temps , dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment , dit le Géant , je n'avois garde de m'imaginer cela ! Moi , par exemple , ajouta-t-il , quelle bête ai-je été autrefois ? Vous avez été fourmi , dit le Bélier «.

Cette réponse irrite beaucoup le Géant , qui méprisoit tout ce qui n'étoit pas de sa taille. Le Bélier l'appaise , en lui promettant que dans ses futures transmigrations il sera Dromadaire , ensuite Eléphant , & au bout de quelques années , Baleine. Cela dit , il fait le conte de Pertharite & Ferrandine , qu'une opération tragique

avoit métamorphosés , l'un en Renard blanc , l'autre en Crocodile. Un fils du Roi de Lombardie , qu'un coup de vent furieux avoit transporté , avec sa sœur , au milieu d'une place publique , sur un rivage assez éloigné , mit fin à leur métamorphose. Ce Prince de Lombardie n'étoit pas un homme ordinaire : il avoit eu la gloire de tirer un peigne de son étui , & ce succès lui en promettoit d'autres. La Princesse sa sœur étoit aussi parvenue à ouvrir un certain carreau ; & qui avoit bien surpris une nombreuse assemblée , & désespéré une Reine , sa ennemie , & qui plus est , sa belle-mère. Il est bon d'observer que l'ouragan qui avoit enlevé en même-temps le frère & la sœur , ne les avoit pas déposés au même endroit. Il avoit porté le Prince sur le bord de la mer , & la Princesse au milieu d'un bois. Elle y voit un Renard blanc qui lui plaît beaucoup. Le Prince de son côté , entend sur le rivage une voix qui l'enchanté , & qui l'invite à secourir une infortunée. Il s'avance , & voit une personne charmante se promener sur les eaux dans une espece de conque marine.

après quoi elle disparoît à ses yeux. Il revient le jour suivant, & voit venir à lui une affreuse tête de crocodile. La même voix qu'il avoit entendue, lui annonce qu'il ne peut rien pour elle, si par hasard il a peur... Peur ! dit le Prince, qui suoit à grosses gouttes, mais qui pourtant fit bonne contenance. L'instant d'après, il voit sortir de dessous cette horrible tête le beau visage qu'il avoit vu la veille ; mais la tête de crocodile servoit de coëffure. Il fut bien surpris d'entendre la Nymphé si mal coëffée, l'inviter à lui donner un coup de peigne. Loin de la satisfaire, il cache en rougissant le peigne qui étoit tombé de sa poche. Il n'en est pas moins vrai que ce fut à ce peigne merveilleux que la Nymphé enchantée, c'est-à-dire, Ferrandine, dut par la suite sa délivrance ; comme le Renard blanc, qui n'étoit autre chose que Pertharite, dut la sienne & même la vie au carreau que la Princesse de Lombardie avoit ouvert & possédoit encore. Il en résulta ce qu'on appelle un amour quarré, qui produisit un double mariage.

Le Géant s'étoit endormi plus d'une fois pendant la narration du Béliet. Ce-

lui-ci obtint , le jour suivant , la permission d'aller en ambassade auprès du Druide. Durant cet intervalle , un couteau prophétique avoit tracé aux yeux d'Alie un oracle ambigu , selon l'usage , & elle avoit laissé croire que le Bélier avoit fait périr le Prince de Noisi. Ce fut pour elle un moment délicieux d'apprendre que le Bélier venoit de lui-même se livrer entre ses mains. Elle jura , aux mânes de son amant , que sa mort alloit être vengée. Le Druide approuva son dessein ; mais il lui prescrivit de couper au Bélier un peu de laine sur la tête , avant qu'il de lui percer le flanc. Cependant , lorsqu'Alie eut le Bélier à sa disposition , elle commença par ce qui lui sembloit le plus sûr ; elle lui perce le flanc à l'endroit du cœur , & lui coupe ensuite le roudet. Alors , elle porte à son pere cette glorieuse dépouille. Mais le Druide paroît effrayé en la voyant , & lui reproche sa précipitation. Regarde , lui dit-il , les dépouilles que tu m'apportes. Elle regarde en effet , & voit qu'au lieu d'un roudet de laine , elle tient dans sa main une poignée de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vus

Une horreur secrète s'empare de son ame ; elle court toute éperdue vers le lieu où cette scène cruelle vient de se passer. Chemin faisant, elle entend les statues, les oiseaux, les échos du jardin répéter alternativement :

Ah ! c'est Alie , elle-même ,
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Elle arrive , en respirant à peine ; & que voit-elle ? « Le beau Prince de Noisi ,
» tel & plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau ,
» versoit son sang à gros bouillons , par
» l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui
» faire. Elle se précipita sur lui , & l'em-
» brassa pour la première & dernière fois
» de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux , les tourna languissamment vers elle ; & les referma pour
» jamais ». Le désespoir d'Alie passa toute expression. Heureusement , après quelques autres événemens , l'arrivée de la mère aux gânes répara tout. C'est une Princesse du Sang Royal , très-habile Magicienne , dont l'histoire forme ici une épisode fort agréable. Elle s'est occupée

long-temps à la recherche d'un couteau dont il ne lui restoit que la gaine. C'est ce même couteau que le Druide a tiré de la statue de Cléopatre, & qui a servi à tuer le Prince de Noisi. La Magicienne après l'avoir reçu des mains du Druide avec l'or qui l'accompagnoit, déclara que le Prince n'est point mort, & que ce couteau merveilleux ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux scélérats. Elle finit par rendre à la belle Alie son amant aussi sain & plus amoureux qu'il étoit jamais. Alie est fort curieuse de savoir pourquoi cet amant chéri étoit devenu Bélier. Il lui apprend qu'ayant ouvert le livre qu'elle lui avoit jetté par la fenêtre, il y trouva toutes les figures du Zodiaque; & qu'ayant lu, par distraction, jusqu'à trois fois, ce qui étoit écrit sous le signe du Bélier, il s'aperçut qu'il avoit pris lui-même la forme de cet animal; que, désespéré de cette aventure, il erroit sans dessein, lorsqu'il se vit entouré par la meute du Géant; que sa figure ayant plu à Moulineau, il se vit contraint de s'attacher à son service, dans l'espérance que le livre magique, dont il déchiffoit chaque jour quelque page,

qui lui donnoit des qualités surnaturelles, & qui promettoit un prompt changement dans sa situation, effectueroit enfin sa promesse.

Le mariage des deux amans alloit se conclure ; mais il fut précédé par un combat entre le Prince & le Géant, sur le pont même que le Bélier avoit construit. La belle Alie ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit. Au reste, ce combat finit comme finissent tous les Combats des Géants avec les Héros. Le Seigneur Moulineau fut renversé à la première course, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou, sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent si contents.

On sent qu'un ouvrage de cette espèce, dont le fond n'est que bizarre & dont les détails sont charmans, ne peut que perdre beaucoup dans une analyse. Au surplus, on croit remarquer, dans ce Conte, certaines allusions qu'il étoit plus fa-

cile de bien saisir lorsqu'il parut. Mais le riche palais, les superbes jardins du Druide, semblent figurer assez bien le palais & les jardins de Versailles, contruits dans les mêmes lieux où l'on suppose qu'existoient les premiers. On peut remarquer aussi que la stupidité du géant Moulineau, & les sortes réflexions qu'il entremêle aux récits du Béliar, ne trouvent point de modèles dans les Contes Arabes, & ont pu en servir à quelque Sultans de nos Contes François.

Fleur-d'Epine, autre Conte que l'Auteur suppose remplir la dernière des mille & une Nuits, est raconté par Dinazarde, sœur de la Sultane. Elle avoit brigué cet emploi dans un entretien particulier avec sa sœur (la malheureuse Scheherazade) en lui disant : » Il faut que vous soyez la » plus forte bête de l'Univers, sauf le » respect de votre rang, de votre érudition & de votre belle mémoire, pour » vous être avisée de rechercher un animal d'Empereur, qui, depuis deux ans » que vous lui contez des fables, ne s'est » avisé d'autre chose que de les écouter ». La Sultane avoit obtenu de son époux,

que, pour cette dernière nuit, sa sœur parleroit au lieu d'elle. Dinazarde met en jeu, dans son récit, un Calife aussi ennuyeux, aussi borné que l'est le Sultan qui l'écoute. Ce Calife avoit pour premier Ministre, un Sénéchal de la même trempe; & pour fille, une jeune beauté dont les yeux étoient si éclatans, qu'on ne pouvoit l'envisager sans perdre aussitôt la vue. Quelques-uns perdoient en même-temps l'esprit, beaucoup d'autres la vie. Le Calife assemble son Conseil, pour obvier à tant de maux produits par deux beaux yeux. Chacun propose tel ou tel expédient. Ils ne satisfont point le Calife. Le Sénéchal les trouve impertinens; & risque le sien. C'est de faire venir son Ecuyer, & d'avoir son avis. « Je ne fais, » dit-il, ni d'où il vient, ni qui il est; » mais je fais bien que depuis qu'il est » avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison: c'est un démon qui » fait tout; & quoique j'aie l'honneur » d'être votre Sénéchal, je ne suis qu'une » bête auprès de lui; ma femme me le » dit tous les jours ».

L'Ecuyer paroît devant le Calife. Celui-ci, après avoir quelque temps rêvé

pour trouver un tour d'expression spirituel : » Mon ami , lui dit-il , comment
» vous appelez-vous ? Tarare , répondit-
» il. Tarare ! dit le Calife. Tarare ! dirent
» tous les Conseillers. Tarare ! dit le
» Chancelier. Je vous demande , dit le
» Calife , comment vous vous appelez ?
» Je le fais bien , Sire , repliqua-t-il. Hé
» bien ! dit le Calife. Tarare , dit l'autre
» en faisant la révérence. — Et pourquoi
» vous appelez-vous Tarare ? Parce que ce
» n'est pas mon nom. Et comment cela ,
» dit le Calife ? — C'est que j'ai quitté
» mon nom pour prendre celui-là : ainsi ,
» je m'appelle Tarare , quoique ce ne soit
» pas mon nom. Il n'y a rien de si clair ,
» dit le Calife , & cependant j'aurois été
» plus d'un mois à le trouver. Hé bien ,
» Tarare , que ferons-nous à ma fille ?
» Ce qu'il vous plaira , répondit-il ».

Tarare , après une explication un peu plus claire , propose au Calife de consulter la Magicienne Sérène. Envoyez-lui , poursuivit-il , quelque bagatelle d'un million ou deux. Le Calife lui envoya une bourse de diamans , & un demi-boisseau de grosses perles. Sérène refusa le tout , & ne demanda au Calife que

quatre choses ; le portrait de Luifante , (c'est le nom de la Princesse) , la jeune Fleur-d'Epine , le Chapeau lumineux , & la Jument sonnante. Que diable est-ce tout cela , dit le Calife ? Tarare , qui avoit été son messager auprès de la Magicienne , lui développa cette énigme. Sérène a pour sœur la sorciere Dentue , & celle-ci lui a enlevé Fleur-d'Epine , sa fille , un chapeau chargé de diamans si brillans , qu'il jette autant d'éclat que la lumière du soleil , & enfin une jument , qui à chaque crin porte une sonnette d'or , dont le son est si harmonieux , qu'au moindre mouvement qu'elle fait , on entend une musique ravissante. Il ajouta que c'est là ce qu'il faut enlever à Dentue ; mais que si le héros de l'aventure tombe entre les mains de la Sorciere , aucune puissance humaine ne pourra jamais l'en retirer. Le Calife pleura beaucoup , en apprenant qu'on lui demandoit tant de choses impossibles. C'étoit surtout la première qui lui paroissoit la plus impraticable. Tarare lui dit , qu'il connoissoit quelqu'un assez hardi pour l'entreprendre. Et quel est cet extravagant , lui demanda le Calife ? » Tarare , lui

» répondit-il. Tarare ! dit le Calife ;
» Tarare ! dit le Sénéchal avec tout le
» Conseil , & Tarare ! enfin , s'écrierent
» tous les galopins qui jouoient dans la
» cour du Palais ».

Tarare peignoit supérieurement. Il ne s'agissoit plus que de pouvoir envisager celle qu'il vouloit peindre. Il y parvint après s'être fabriqué des lunettes d'un verre rembruni. Luifante , un peu piquée de sa hardiesse , ouvroit ses beaux yeux encore plus qu'à l'ordinaire ; mais les lunettes tintrent bon , & le portrait s'acheva. Tarare entreprit aussi d'achever l'aventure , sous condition qu'il seroit ensuite permis à la Princesse de se choisir tel époux qu'elle voudroit. Il ne doutoit point que le choix ne tombât sur lui. Le Calife souscrit à tout , & Tarare se met en route pour achever son expédition. En approchant des lieux qu'habitoit Dentue , il traverse une forêt peuplée de bêtes farouches qu'il met en fuire , à l'aide d'un fagot allumé. Il change d'habits avec un paysan , lui achete quelques chevres , se met un emplâtre sur l'œil ; & , muni d'un sac de sel qu'un perroquet lui avoit donné , il avance , avec cet attirail , jus-

qu'aux bords d'une petite riviere voisine de la demeure de Dentue. Il entend une musique délicate, & ne doute pas qu'elle ne soit produite par la jument sonnante; mais bientôt il apperçoit une jeune personne qui fixe toute son attention. « A sa fraîcheur on l'eût prise pour » l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, » pour la mieux faite des Déeses; & à » sa grace, pour toutes les Graces réunies » en une seule personne.

» Elle étoit simplement vêtue; mais un » arrangement naturel, que soutenoit un » air de propreté, la paroît tellement en » dépit de ses habits, qu'elle lui parut » une Princesse déguisée.

» Il la regarda trois fois depuis les pieds » jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avan- » çoit vers le ruisseau; & trois fois il » jura tout bas, qu'il n'avoit jamais vu » de pieds si bien tournés, ni tant d'agré- » mens que dans la figure qu'ils soute- » noient ».

C'étoit Fleur-d'Epine elle-même. Tarare, après avoir fixé son attention, en jouant de la flûte, l'aborde, & lui annonce qu'il est venu pour la délivrer d'esclavage. Elle approuve fort ce projet;

mais elle doute qu'il puisse réussir. Cependant tout réussit au mieux. Nous détaillerons toutes les circonstances de cette aventure, si l'ouvrage qui les renferme, étoit moins connu. On se rappelle, ou l'on peut facilement vérifier, comment Tarare, monté sur le faite du manoir de Dentue, qui n'étoit couvert que de paille, vit tout ce qui se passoit dans l'intérieur de ce hideux repaire; l'horrible figure de Dentue; celle de son fils Dentillon, petit monstre bien digne de sa mere; les indécentes amitiés qu'il veut faire à Fleur-d'Epine, dont il se flatte d'être bientôt le mari; le soufflet qu'il lui donne; celui que lui avoit donné Dentue, & les invectives qu'elle y joignit; le sortilege qu'elle préparoit, & que Tarare déranger, en versant, dans la chaudière qui le renfermoit, tout le sel que contenoit son sac; l'ordre que la Magicienne donna à Fleur-d'Epine, de se coëffer du chapeau lumineux pour accompagner son fils jusqu'au ruisseau voisin. Tarare fut tiré parti de cette circonstance. Il courut se poster entre la maison & le ruisseau. « La charmante Fleur-d'Epine », fut le premier objet qui s'offrit à ses

» yeux. Elle lui parut si brillante , mal-
» gré l'éclat du chapeau lumineux , qu'il
» sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa
» lumière. Le petit monstre qui l'accom-
» pagnoit , se traînoit à peine sous le
» poids d'une cruche vuide : le petit vilain
» ne se contentoit pas d'être bossu à faire
» horreur , il étoit boiteux comme un
» chien , & si petit , qu'il avoit vainement
» essayé de prendre sa belle maîtresse sous
» le bras : jamais il n'avoit pu atteindre
» qu'à la hauteur de sa poche.... » Ta-
rare l'aborde , la rassure , & se saisit de
Dentrillon. Il lui enveloppe toute la tête
dans son mouchoir , & après l'avoir jetté
sous son bras , il donne la main à Fleur-
d'Epine ; & s'avance à grands pas vers
l'écurie. Il y trouve sonnante , dont il
avoit d'avance remboursé toutes les son-
nettes , & qu'il avoit sellée à tout événe-
ment. Il instruit Fleur-d'Epine en peu de
mots , de son dessein. Elle étoit si éper-
due , qu'elle approuva tout sans rien en-
tendre. » J'ai une frayeur , lui dit-elle ,
» je ne crains plus pour moi seule , &
» c'est avoir trop à craindre... Mais que
» ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'é-
» corcherai tout vif , dit-il , pour la peur

» que vous avez eue de l'épouser , &
» pour le soufflet que vous avez reçu de
» lui. La généreuse Fleur-d'Epine , qui ne
» pouvoit consentir à d'autres cruautés
» qu'à celles des beautés sévères envers
» les tendres amans , se préparoit à de-
» mander grace pour ce misérable »....
Mais elle jugea bientôt qu'il en seroit
quitte pour la peur. Tarare se borne à
l'enterrer sous un tas de foin ; après quoi
tous deux montent sur sonnante , & s'é-
loignent rapidement. On se rappelle sans
doute les périls que Dentue leur fit courir
en route , & dont la belle jument les ga-
rantit ; leur arrivée à la Cour , la guéri-
son de Luifante , & la maladie de Fleur-
d'Epine : maladie causée par la jalousie de
la Sénéchale & la sorcellerie de Dentue ;
la générosité de Tarare qui préfère Fleur-
d'Epine , quoique maigre , défigurée , &
presque hideuse , à Luifante , qui n'a
rien perdu de son extrême beauté , & qui
est héritière d'un grand Empire ; la
mort apparente de Fleur-d'Epine ; l'arri-
vée de Sérène qui la rappelle à la vie , lui
rend tous ses charmes , & la venge de ses
deux ennemis : enfin le mariage de Lui-
fante avec Phœnix , frere de Tarare , &

celui de Tarare avec Fleur-d'Epine , reconnue alors pour Reine de Circassie. Il se trouve aussi que Tarare est fils d'un Souverain dont les Etats paroissent être assez petits , mais dont la science est très-étendue , puisqu'il avoit osé donner le choix à ses deux fils , entre l'esprit & la beauté. Phœnix choisit la dernière. Tarare fait choix de l'esprit. L'une & l'autre les servirent assez bien ; mais sans le secours de Tarare , la beauté de Phœnix ne l'eût pas conduit au Trône. Tarare au contraire dut tous ses succès à lui-même. C'est peut-être là le but de ce Conte moral , en supposant que l'Auteur y ait tant soit peu songé. On sait qu'il étoit plus jaloux d'amuser que d'instruire , & qu'en effet la lecture de ses ouvrages instruit beaucoup moins qu'elle n'amuse. Disons mieux , il ne vouloit que ridiculiser le genre qu'il sembloit prendre pour modèle ; mais ses talens le trahirent au point qu'il ne fit que l'accréditer.

C'est encore en plaisantant sur les contes qu'il commence celui des Quatre-Facardins. Toutefois on doute qu'en le commençant , il ait jamais eu dessein de le finir. Le dénouement nous paroît impraticable. Comment se flatter de faire

rire Mouffeline la sérieuse , & par conséquent tous ceux qui doivent lire l'ouvrage ? Il suffit , pour ne pas y réussir , ou de le promettre , ou même de faire entendre qu'on se le propose. Nous ne ferons point l'analyse suivie d'un conte qui n'est point terminé , & qui pourtant est bien connu. On se rappelle que Pur-tain , Prince de Trébifonde , y fait lui-même au Sultan le récit de ses aventures.

» Ce Prince de Trébifonde étoit fait à
 » peindre , vaillant , adroit , grand par-
 » leur & quelque peu Gascon ». Il eut
 pour mere une Princesse très-supersti-
 tieuse , & qui s'étoit persuadée que le
 bonheur ou le malheur de son fils dépen-
 droit du nom qu'on lui donneroit. Un
 perroquet , dont elle faisoit grand cas ,
 s'avisa de répéter deux ou trois fois *Fa-*
cardin : ce fut le nom qu'elle donna à
 son fils.

» J'étois parti de votre Cour , ajouté
 » le Prince de Trébifonde , en s'adressant
 » au Sultan , quelques jours avant la ré-
 » volution qui survint au sujet de la pre-
 » miere Impératrice votre épouse ; j'en
 » appris la nouvelle à deux journées de
 » mes Etats , & je prendrai la liberté de

» vous dire que j'y désapprouvai votre
» départ, comme j'ai fait la conduite de
» Votre Hauteſſe depuis ſon retour ; car
» encore vaut-il mieux ne ſe point rema-
» rier, que de ſe précautionner contre
» les infidélités futures d'une épouſe, en
» ne lui donnant pas le loisir d'être infi-
» dele, c'eſt-à-dire, en lui faiſant cou-
» per la tête dès le lendemain de ſes
» noces ».

Facardin ſe fait donner la liſte des
tournois publiés dans toutes les parties
du monde, pour l'année courante, avec
un état des aventures les plus impraticables
qui fuſſent dans l'univers, & il part
dans le deſſein de rendre le nom bizarre
qu'on lui avoit donné, auſſi célèbre qu'il
lui paroïſſoit inoui. » Je pris, pourſuit-
» il, des meſures toutes différentes de
» celles que prennent, pour l'ordinaire,
» les autres Aventuriers ; car au lieu d'un
» Ecuyer pour porter mes armes, & pour
» compter mes exploits, je pris un Secrè-
» taire pour les écrire ; & jamais pauvre
» Secrétaire n'eut tant à travailler ».

Rencontre d'un ſecond Facardin. Le
premier en prend occaſion de raconter au
Sultan les aventures de celui-ci. Elles

sont d'un genre aussi merveilleux que le reste de l'ouvrage. Celles du Facardin Trébifonde ne sont pas moins suprenantes; mais laissons à part CrySTALLINE la curieuse, & venons à la sérieuse Mousfeline. Elle étoit fille du Roi d'Astracan, qui avoit formé bien des vœux, & consulté bien des oracles pour avoir postérité. Voici la réponse que l'Oracle du Cocq lui avoit faite.

Ce que le Pèlerin désire,
 Au Pèlerin arrivera.
 La Pèlerine accouchera;
 Mais rira bien, dans la saison de rire,
 Celui pour qui l'enfant rira.

La prédiction se vérifia dans tous ses points. « Cette Princesse si merveilleuse, » dont les regards étoient armés de traits » de feu, dont toute la personne & les » moindres mouvemens étoient accom- » pagnés d'une grace toute vive & toute » animée; n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; & ce n'é- » toit que lorsqu'elle bâilloit, ce qui lui » arrivoit assez souvent, qu'on voyoit » les gencives les plus vermeilles, & les

» dents les plus blanches qu'on verra ja-
» mais. »

7 Cette Princesse se baignoit un jour avec plusieurs Dames de sa suite. Un crocodile se jette sur ces dernières & les dévore. Elle-même n'échappe que par une sorte de prodige , & en jettant au monstre la chemise qui la couvroit. Sa Dame d'atour étoit du nombre de celles dont le crocodile avoit fait sa proie ; & de trois cens soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue Dame d'atour avoit eues en garde , la Princesse n'en trouva point , & ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. » Après avoir épuisé les magasins de la ville & des environs , de mouffeline , de toute sorte de toile & de linge , elle fut réduite à se passer de chemise , qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine. » Toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées , paroissoient comme enforcées ; car celles qu'elle avoit portées le jour , lui avoient ôté toute envie de boire & de manger , & celles qu'elle avoit mises la nuit , toute envie de dormir. »

Le Roi d'Astracan , pere de Mouffe-

line la sérieuse , envoie consulter les Magiciens & les Oracles , pour savoir comment il parviendra à faire fabriquer pour sa fille une chemise qui lui convienne , & à détruire le monstre qui désole une partie de ses Etats. On lui répond que pour fabriquer cette chemise , il faudroit rassembler trois rouets dispersés sur la terre , & tous trois enchantés. On lui propose aussi un autre expédient ; c'est de promettre la main de la Princesse à quiconque parviendra , soit à la faire rire , soit à tuer le monstre dont il veut se défaire. Le Roi suivit ce conseil , & fit publier cette promesse par toute la terre. Elle rassembla , pour le concours , des Aventuriers de toutes les nations , & tous se préparoient soit à paroître bons plaisans , soit à combattre le monstre avec avantage. C'est ici que l'Auteur s'arrête ; & encore une fois , nous ne répondons pas qu'il se soit jamais proposé d'aller plus loin.

Cet Ouvrage , au surplus , semble offrir quelques allusions plus difficiles à démêler aujourd'hui que lorsqu'il parut. Les Fileuses , par exemple , peuvent être de ce nombre. On filoit alors beaucoup à la Cour , & les rouets étoient de nouvelle

invention. Ce grand attirail de toile peinte , qui suit par-tout la Princesse Mouffeline , pouvoit aussi avoir son application. La Compagnie des Indes avoit mis ces denrées de l'Indoustan fort à la mode en France. Au surplus , que ces applications soient bien ou mal fondées , les détails qui nous les suggerent , seront toujours très-piquans par eux-mêmes. L'Auteur fait dire les choses les plus folles d'une maniere à divertir , même les sages.

Zénéide est d'un ton plus sérieux. Peut-être ne seroit-on point mal fondé à dire que l'Ouvrage est moins intéressant que sa Préface. Elle offre des détails curieux & faillans sur la Cour de S. Germain , c'est-à-dire , sur celle de Jacques II , Roi d'Angleterre. Le fragment qui suit cette Préface , (car *Zénéide* n'a pas non plus été achevée) présente , au contraire , un mélange historique & fabuleux , qu'on trouvera toujours bien discordant. C'est peut-être encore ici le chapitre des allusions ; mais honneur à qui pourra les saisir. Il est pourtant vrai que la contrainte où se trouve l'auditeur de la Nymphé , la loi qu'elle lui impose

de garder le silence durant tout son récit , & les fréquens désirs qu'il a de l'interrompre , égaient un peu cette longue & triste narration. Le don qu'a cette Nymphé de deviner ce qu'on ne lui dit pas , & de répondre subitement à des objections qui n'existent que dans la pensée ; en un mot , cet entretien , muet d'une part , & si vivement repris de l'autre , est encore un de ces accessoires ingénieux dont Hamilton fait si bien faire usage. Son imagination le sert toujours à propos dans les faits & dans les détails ; mais cet homme , qui fut , dit-on , si sérieux dans la société , ne peut l'être dans ses Ecrits sans paroître faire violence à son caractère. On eût dit qu'il n'écrivoit que pour détromper ceux qui auroient pu s'y méprendre. Quelque sujet qu'il traite , il le saisit toujours du côté plaisant , & c'est particulièrement sous cette face qu'il aime à le présenter.



Table du Volume de Novembre.

Le Livre de Lencipe & de Clitophon, p.	5
Persepolis, ou le Palais, p.	37
Artaxerxès, ou le grand Cyrus, p.	86
Zénobe, ou le Espagnole, p.	156
Le Livre de l'Épique, p.	205
Avant le Téliémaque travesti, p.	209

Table du Volume de Décembre.

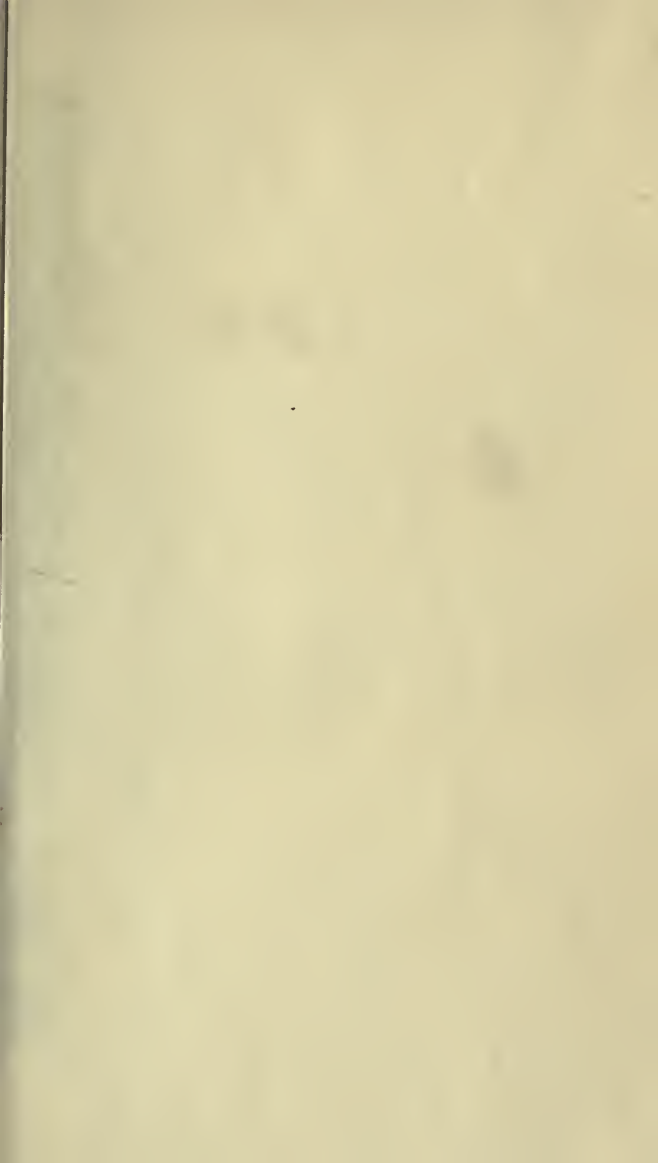
Le Livre de l'Histoire de Cyrus, p.	5
Les Voyages de Cyrus, p.	63
Le Livre de la Nouvelle Cyropédie, p.	77
Le Livre de Cyrus, par M.***, p.	83
Le Livre de Vinot, sur la Cyropédie, p.	89
Le Livre de Ramfay, a l'occasion de la	
Le Livre de du Pere Vinot, p.	102
Le Livre de des Perriers, p.	111

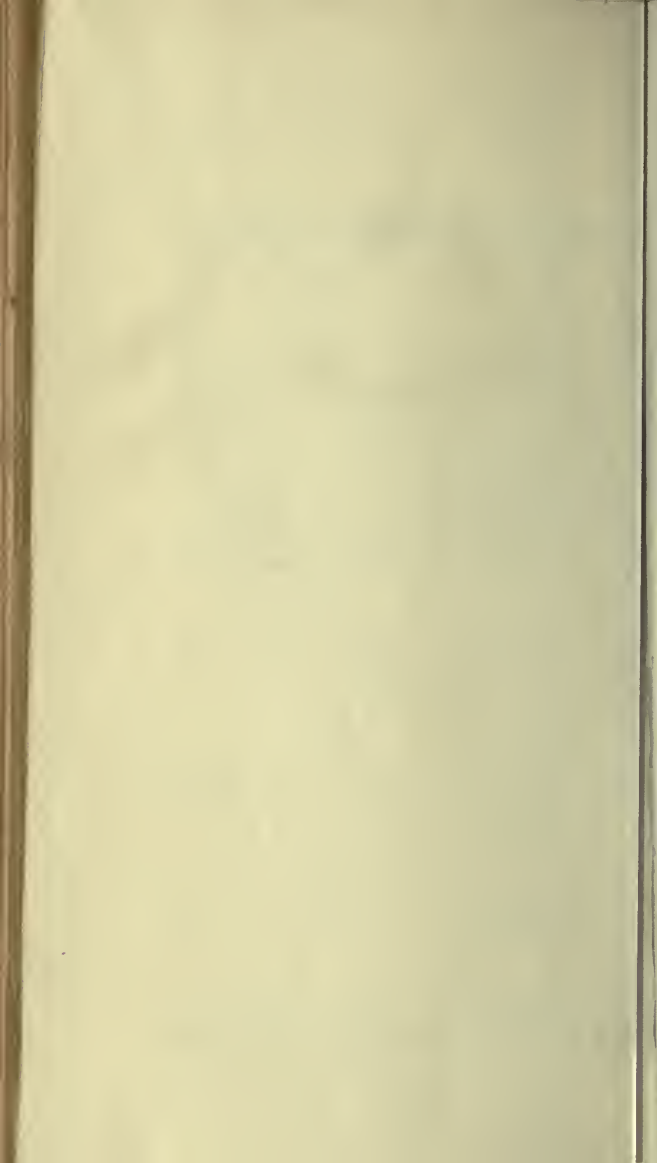
APPROBATION.

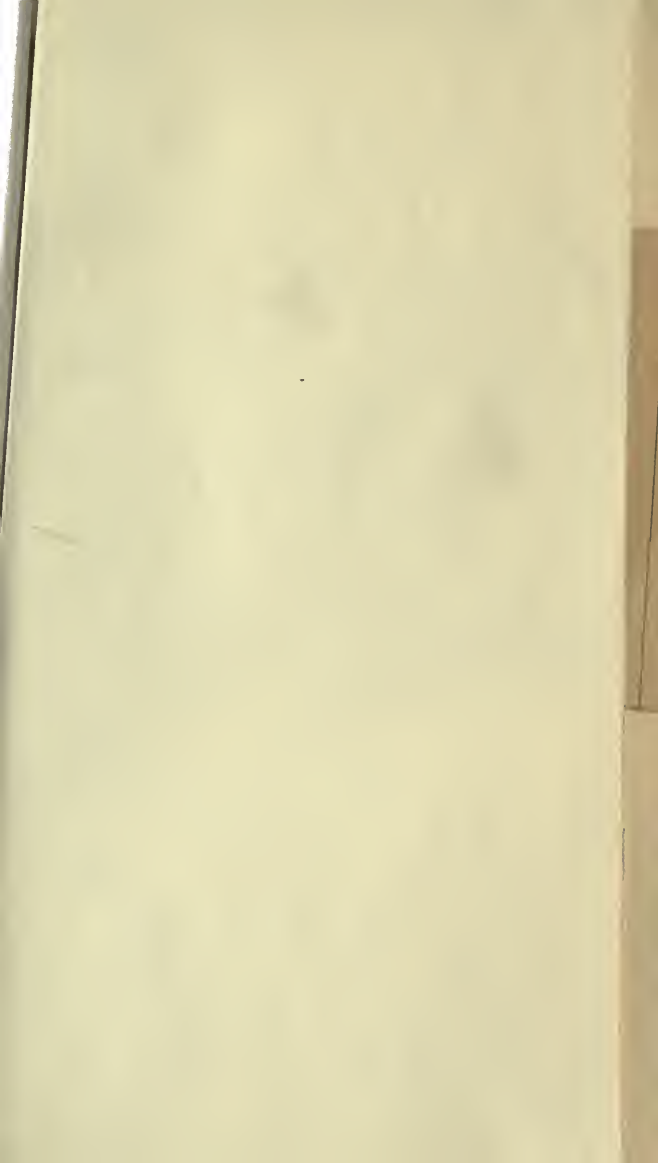
J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le Volume du mois de Décembre de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage , qui en donnant des Romans la plus exacte analyse , en sauve les longueurs , ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris , ce 30 Novembre 1775. CRÉBILLON.

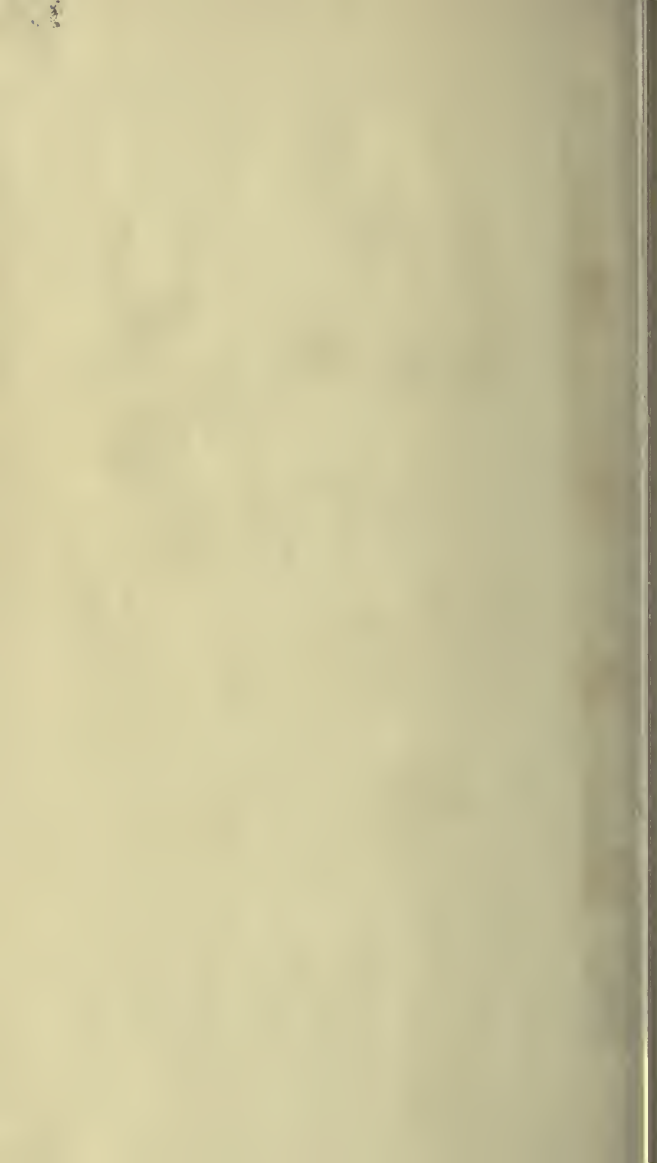
De l'Imprim. de M. LAMBERT , rue de la Harpe,

Q









LF.C
B582u

lle des romans.Vols.7-8.

AME OF BORROWER.

7
v.

